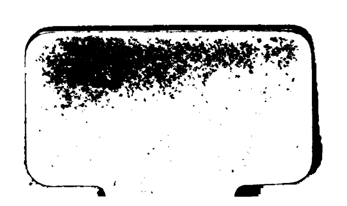

INTRODUCTION
À LA
LANGUE FRANÇAISE.
PAR M. DE FIVAS.
2/6



FABLES

ET

CONTES CHOISIS;

FAITS MÉMORABLES, ANECDOTES INSTRUCTIVES, ETC.

AVEC UN

DICTIONNAIRE

DE TOUS LES MOTS TRADUITS EN ANGLAIS.

A L'USAGE DE LA JEUNESSE, ET DE CEUX QUI COMMENCENT
A APPRENDRE LA LANGUE FRANÇAISE.

PAR M. DE FIVAS,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui. — *La Fontaine.*

He that requires the attention and application of youth, should endeavour to make what he proposes as grateful and agreeable as possible. — *Locke.*

SECONDE ÉDITION,
REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

LONDRES:
SIMPKIN, MARSHALL, & CO.
OLIVER & BOYD; ET, STIRLING & KENNEY, ÉDIMBOURG.

MDCCCXXXVIII.


BODLEIANA · BIBLIOTHECA ·

TABLE DES MATIÈRES.

PREFACE

TO THE SECOND EDITION.

I published, some years ago, a small reading book for the use of beginners in the French language. Notwithstanding its many defects, the work was favourably received, and noticed by English as well as French journals; and it has gradually found its way as a class-book into several of the most eminent public and private seminaries. The first edition being out of print, I was unwilling to present a second to the public, until I had rendered it more worthy their approbation. As I was sensible of the defects of the first edition, I resolved to remodel it entirely, and endeavour to produce the most useful, most attractive, and best first French reading book.

It would be almost impossible, in a publication of this nature, not to find pieces contained in former selections. To be otherwise, it would require their authors to have been either very negligent, or very unfortunate in their choice: and no one, I believe, would have approved the scruple that could have determined me to exclude those pieces solely because they figure in other collections. But while I admit that I lay no claim to originality, yet, as almost all the articles in this little volume have been revised and condensed, and many completely re-written, I shall look upon the work in its present state as entirely my own.

In the Dictionary at the end, I have given the meaning of every word contained in the book. This plan I conceive to be greatly preferable to that which explains the words at the bottom of the page. By the use of a Dictionary, the student perceives the several significations; his vocabulary is enlarged; his ideas are expanded; and his sagacity and judgment are constantly exercised, in ascertaining the appropriate meanings of the words he investigates.

By placing the explanatory words at the end of the book, instead of putting them at the foot of the page, the learners will also derive considerable benefit. They will be pleased with a book, in which the pages are not disfigured; their indolence will not be fostered by having the explanations before them; they will have time for reflection, and scope for exerting their ingenuity; and these exertions will often be rewarded by discoveries the most animating, because made by themselves.

As the pieces contained in this volume comprehend a great variety of subjects, and are generally of a lively and familiar style, the phrases will serve as elements of conversation, and enable the student to read with facility other French books, in which he may not find any assistance.

Though this work is designedly for the use of schools, I have borne in mind, that many of the learners of French are adults; therefore, while I have adapted my book to youthful students, I have endeavoured to make it acceptable to those more advanced in age.

INTRODUCTION

À LA

LANGUE FRANÇAISE.

LE RENARD DUPÉ.

Un renard affamé aperçut une poule qui ramassait des vers au pied d'un arbre : il allait se jeter sur elle, quand il entendit le bruit d'un tambour suspendu à l'arbre, et que les branches, agitées par la violence du vent, faisaient mouvoir. « Oh ! oh !" dit maître renard, levant la tête, « êtes-vous là ! Je suis à vous tout à l'heure. Qui que vous soyez, par le bruit que vous faites, vous devez avoir plus de chair qu'une poule ; c'est un repas très ordinaire ; j'en ai tant mangé que j'en suis dégoûté depuis longtemps ; vous me dédommagerez des mauvais repas que j'ai faits ; je vous trouve très à propos." Ayant dit cela, il grimpe sur l'arbre et la poule s'enfuit, très aise d'avoir échappé à un danger aussi imminent. Le renard affamé saisit sa proie, et travaille des griffes et des dents : mais quelle fut sa surprise, quand il vit que le tambour était creux et vide, qu'il ne trouvait que de l'air au lieu de chair. Poussant un profond soupir : « Malheureux que je suis !" s'écria-t-il, « quel morceau délicat j'ai perdu pour de l'air, du vide et du bruit !"

L'homme prudent ne doit pas quitter la réalité pour des apparences. Ce qui fait le plus de bruit, n'est pas toujours le plus solide, ni le plus avantageux.

LA JEUNE MOUCHE.

Une jeune mouche était avec sa mère, sur le mur d'une cheminée, assez près d'une marmite, où l'on faisait cuire un potage.

La vieille mouche qui avait des affaires ailleurs, dit à sa fille en s'envolant : " Reste où tu es, mon enfant ; ne quitte pas ta place jusqu'à mon retour." — " Pourquoi donc, maman ?" demanda la petite. — " Parce que j'ai peur que tu ne t'approches trop près de cette source bouillonnante." (C'est la marmite qu'elle appelait ainsi.) " Et d'où vient que je ne dois pas m'en approcher ?" — " Parce que tu tomberais dedans, et t'y noierais." — " Et pourquoi y tomberais-je ?" — " Je ne saurais t'en dire la raison ; mais crois-en mon expérience ! Chaque fois qu'une mouche s'est avisée de voler sur une de ces sources, d'où s'exhalent tant de vapeur, j'ai toujours vu qu'elle y tombait sans jamais en remonter."

La mère crut en avoir assez dit, et s'envola. Mais la petite se moquant de ses avis, se disait à elle-même : " Les gens âgés sont toujours trop soucieux. Pourquoi vouloir me priver du plaisir innocent de voltiger un peu sur cette source fumante ? N'ai-je pas des ailes, et ne suis-je point assez prudente pour éviter les accidents ? Enfin, maman, vous avez beau dire, et m'alléguer votre expérience, je m'amuserai à voltiger un peu autour de la source ; et je voudrais bien savoir qui m'y ferait descendre."

Elle s'envole en disant cela ; mais à peine fut-elle au-dessus de la marmite, qu'étourdie par la vapeur qui en montait, elle s'y laissa tomber. Avant d'expirer, elle eut encore le temps de prononcer ces mots : " Malheureux les enfants qui n'écoutent point les avis de leurs parents !"

LES DEUX VOISINS.

I. Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant ; Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté : car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

II. A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant : car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourritur

qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

LA DÉSOBÉISSANCE PUNIE.

I. Un jour, un roi qui était à la chasse, se perdit. Comme il cherchait le chemin, il entendit parler, et s'étant approché de l'endroit d'où sortait le son des paroles, il vit un homme et une femme qui coupaient du bois. La femme disait : « Il faut avouer que notre mère Ève a eu bien tort de manger du fruit défendu. Si elle avait obéi à Dieu, nous n'aurions pas la peine de travailler tous les jours." L'homme lui répondit : « Ève avait certainement grand tort de manger du fruit défendu, mais Adam aurait dû être plus sage, et ne pas faire ce qu'elle disait. Si j'avais été à sa place, et que vous eussiez voulu me faire manger de ce fruit, je n'aurais pas voulu vous écouter." Le roi s'approcha, et leur dit : « Vous avez donc bien de la peine, mes pauvres gens ?" — « Oui," répondirent-ils, « nous travaillons comme des chevaux, depuis le matin jusqu'au soir, et encore nous avons bien du mal à gagner de quoi vivre." — « Venez avec moi," leur dit le roi, « je vous nourrirai sans travailler." Dans ce moment, les officiers du roi, qui le cherchaient, arrivèrent, et les pauvres gens furent bien étonnés et bien joyeux. Quand ils furent dans le palais, le roi leur fit donner de

beaux habits, un carrosse, des laquais; et tous les jours ils avaient douze plats pour leur dîner.

II. Au bout d'un mois, on leur servit vingt-quatre plats; mais dans le milieu de la table, on en mit un grand qui était fermé. D'abord, la femme qui était curieuse, voulut ouvrir ce plat; mais un officier du roi, qui était présent, lui dit, que le roi leur défendait d'y toucher, et qu'il ne voulait pas qu'ils vissent ce qui était dedans. Quand les domestiques furent sortis, le mari s'aperçut que sa femme ne mangeait pas, et qu'elle était triste. Il lui demanda ce qu'elle avait, et elle lui répondit, qu'elle ne se souciait pas de manger de toutes les bonnes choses qui étaient sur la table, mais qu'elle avait envie de ce qui était dans ce plat couvert. "Vous êtes folle," lui dit son mari; "ne vous a-t-on pas dit que le roi nous le défendait?" Alors la femme se mit à pleurer, et dit qu'elle se tuerait, si son mari ne voulait pas ouvrir le plat. Quand son mari la vit pleurer, il fut bien fâché, et comme il l'aimait beaucoup, il lui dit qu'il ferait tout pour qu'elle ne se chagrinât pas. En même temps, il ouvrit le plat, et il en sortit une petite souris, qui se sauva dans la chambre. Ils coururent après elle pour la rattraper; mais elle se cacha dans un petit trou, et aussitôt le roi entra, qui demanda, où était la souris. "Sire," dit le mari, "ma femme m'a tourmenté, pour voir ce qui était dans le plat, je l'ai ouvert malgré moi, et la souris s'est sauvée."—"Ah! ah!" dit le roi, "vous disiez, que si vous eussiez été à la place d'Adam, vous n'auriez pas voulu écouter les discours d'Ève; il fallait vous souvenir de vos promesses. Et vous, méchante femme, vous aviez toutes sortes de bonnes choses, et cela n'était pas assez: vous vouliez manger du plat que je vous avais défendu. Allez, malheureux, retournez travailler dans le bois, et ne blâmez plus Adam et Ève puisque vous avez commis une faute pareille à celle dont vous les accusiez."

LES TROIS SOUHAITS.

I. Un soir, en hiver, un homme et sa femme assis auprès de leur feu, s'entretenaient du bonheur de leurs

voisins qui étaient plus riches qu'eux. "Oh! si j'étais la maîtresse d'avoir tout ce que je souhaiterais," dit la femme, "je serais bientôt plus heureuse que tous ces gens-là." — "Et moi aussi," dit le mari; "je voudrais être au temps des fées, et, qu'il s'en trouvât une assez bonne, pour m'accorder tout ce que je voudrais." Dans le même temps, ils virent dans leur chambre une très belle dame, qui leur dit: "Je suis une fée, je vous promets de vous accorder les trois premières choses que vous souhaiterez: mais prenez-y garde, après avoir souhaité trois choses, je ne vous accorderai plus rien." La fée ayant disparu, cet homme et cette femme furent très embarrassés. "Pour moi," dit la femme, "si je suis la maîtresse, je sais bien ce que je souhaiterai: je ne souhaite pas encore, mais il me semble qu'il n'y a rien de si bon que d'être belle et riche." — "Mais," répondit le mari, "avec cela on peut être malade, on peut mourir jeune; il serait plus sage de souhaiter de la santé, et une longue vie." — "Et à quoi servirait une longue vie, si l'on était pauvre," dit la femme, "cela ne servirait qu'à être malheureux plus longtemps. En vérité, la fée aurait dû nous promettre de nous accorder une douzaine de dons; car il y a au moins une douzaine de choses dont j'aurais besoin." — "Cela est vrai," dit le mari, "mais prenons du temps: examinons d'ici à demain matin les trois choses qui nous sont le plus nécessaires, et nous les demanderons ensuite." — "J'y veux penser toute la nuit," dit la femme: "en attendant, chauffons-nous, car il fait froid."

II. Alors, la femme prit les pincettes, et attisa le feu; et comme elle vit qu'il y avait beaucoup de charbons bien allumés, elle dit sans y penser: "Voilà un bon feu, je voudrais avoir une aune de boudin pour notre souper, nous pourrions le faire cuire bien aisément." A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'il tomba une aune de boudin par la cheminée. "Peste soit de la gourmande avec son boudin," dit le mari, "voilà un beau souhait! pour moi, je suis si en colère, que je voudrais que vous eussiez le boudin au bout du nez." Dans le moment, l'homme s'aperçut qu'il était encore plus fou que sa femme, car, par ce second souhait, le boudin sauta au bout du

nez de cette pauvre femme, qui ne put jamais l'arracher "Que je suis malheureuse!" s'écria-t-elle, "vous êtes un méchant d'avoir souhaité ce boudin au bout de mon nez." — "Je vous assure, ma chère femme, que je n'y pensais pas," répondit le mari; "mais que ferons-nous? Je vais souhaiter de grandes richesses, et je vous ferai faire un étui d'or, pour cacher ce boudin." — "Oh non," reprit la femme, "je me tuerais, s'il fallait vivre avec ce boudin qui est à mon nez: croyez-moi, il nous reste un souhait à faire, laissez-le moi, ou je vais me jeter par la fenêtre." En disant ces paroles, elle courut ouvrir la fenêtre, et son mari, qui l'aimait, lui cria: "Arrêtez ma chère femme, je vous donne la permission de souhaiter tout ce que vous voudrez." — "Eh bien," dit la femme, "je souhaite que ce boudin tombe à terre." Dans le moment le boudin tomba, et la femme dit à son mari: "Je vois que la fée s'est moquée de nous, et elle a eu raison. Peut-être aurions-nous été plus malheureux étant riches, que nous ne le sommes à présent. Croyez-moi, mon ami, ne souhaitons rien et prenons les choses comme il plaira à Dieu de nous les envoyer; en attendant, soupons avec notre boudin, puisque c'est tout ce qui nous reste de nos souhaits." Le mari pensa que sa femme avait raison, et ils soupèrent gaiement, sans plus s'embarrasser des choses qu'ils avaient eu dessein de souhaiter.

LES CHÂTEAUX EN ESPAGNE.

CONTE ORIENTAL.

I. Alnascar, à la mort de son père, se trouva possesseur de cent dragmes d'argent. Il se consulta longtemps lui-même sur l'usage qu'il en ferait; il se détermina enfin à les employer en verres, en bouteilles et autres pièces de verrerie, qu'il alla chercher chez un marchand en gros. Il mit le tout dans un panier, et choisit une fort petite boutique, où il s'assit le panier devant lui, et le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vînt acheter de sa marchandise. Dans cette attitude, les yeux

attachés sur son panier, il se mit à rêver, et dans sa rêverie, il prononça tout haut les paroles suivantes : " Ce panier me coûte cent dragmes, et c'est tout ce que j'ai au monde. J'en ferai bien deux cents dragmes en le vendant en détail, et de ces deux cents dragmes que j'emploierai encore en verrerie, j'en ferai quatre cents. Ainsi j'amasserai, par la suite du temps, quatre mille dragmes. De quatre mille dragmes j'irai aisément jusqu'à huit. Quand j'en aurai dix mille, je laisserai aussitôt la verrerie pour me faire joaillier. Je ferai commerce de diamants, de perles, et de toutes sortes de pierreries. Possédant alors des richesses à souhait, j'achèterai une belle maison, de grandes terres, des esclaves, des chiens, des chevaux ; je ferai bonne chère, et du bruit dans le monde. Je ferai venir chez moi tout ce qui se trouvera dans la ville de joueurs d'instruments, de chanteurs, et de danseurs. Je n'en demeurerai pas là, et j'amasserai, s'il plaît à Dieu, jusqu'à cent mille dragmes.

II. " Lorsque je me verrai riche de cent mille dragmes, je m'estimerai autant qu'un prince, et j'enverrai demander en mariage la fille du grand-visir, en faisant représenter à ce ministre que j'aurai entendu dire des merveilles de la beauté, de la sagesse, de l'esprit, et de toutes les autres qualités de sa fille ; et enfin que je lui donnerai mille pièces d'or le jour de notre mariage. Si le visir était assez malhonnête pour me refuser sa fille, j'irais l'enlever à sa barbe, et l'amènerais malgré lui chez moi. Dès que j'aurai épousé la fille du grand-visir, je lui achèterai dix beaux esclaves noirs. Je m'habillerai comme un prince ; et monté sur un beau cheval, je marcherai par la ville, accompagné d'esclaves devant et derrière moi, et me rendrai à l'hôtel du visir aux yeux des grands et des petits qui me feront de profondes révérences.

" En descendant chez le visir au pied de son escalier, je monterai au milieu de mes gens rangés en deux files à droite et à gauche ; et le grand-visir, en me recevant comme son gendre, me cédera sa place, et se mettra au-dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Si cela arrive, comme je l'espère, deux de mes gens auront

chacun une bourse de mille pièces d'or que je leur aurai fait apporter. J'en prendrai une, et la lui présentant : 'Voilà,' lui dirai-je, 'les mille pièces d'or que j'ai promises.' En lui offrant l'autre : 'Tenez,' ajouterai-je, 'je vous en donne encore autant, pour vous marquer que je suis homme de parole, et que je donne plus que je ne promets.'

III. "Après une action comme celle-là, on ne parlera dans le monde que de ma générosité. Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Enfin, il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Lorsque je serai chez moi avec ma femme, je serai assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave, sans tourner la tête à droite ou à gauche. Je parlerai peu ; et pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours, je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes, qui seront autour d'elle, me diront : 'Notre cher seigneur et maître, voilà votre épouse ; elle est bien mortifiée de ce que vous ne daignez pas seulement la regarder ; elle est fatiguée d'être si longtemps debout ; dites-lui au moins de s'asseoir.' Je ne répondrai rien à ce discours, ce qui augmentera leur surprise et leur douleur. Elles se jetteront à mes pieds, et alors fatigué de leurs prières, je leur lancerai un regard terrible, en les repoussant du pied si vigoureusement, qu'elles iront tomber bien loin au delà du sofa."

Alnascar était tellement absorbé dans ses visions chimériques, qu'il représenta l'action avec son pied, comme si elle eût été réelle, et par malheur il en frappa si rudement son panier plein de verrerie, qu'il le jeta du haut de sa boutique dans la rue, de manière que toute la verrerie fut brisée en mille morceaux.

LES VOYAGEURS.

Un voyageur disait avoir parcouru les quatre parties du monde ; et parmi les curiosités qu'il avait observées, il en était une dont aucun auteur, ajoutait-il, ne faisait mention. Cette merveille, selon lui, était un chou si grand, si élevé,

que, sous chacune de ses feuilles, cinquante cavaliers armés pouvaient se ranger en bataille, et faire l'exercice militaire sans se nuire l'un à l'autre. Quelqu'un qui l'écoutait ne s'amusa point à réfuter cette rêverie, mais il lui dit d'un grand sang-froid qu'il avait aussi voyagé, et qu'il avait été jusqu'au Japon, où il avait été surpris de voir plus de trois cents ouvriers qui travaillaient à fabriquer un chaudron; cent cinquante hommes étaient dedans occupés à le polir. "A quoi pouvait servir cet énorme vase?" dit le voyageur. "C'était, sans doute," lui répondit-il, "pour faire cuire le chou dont vous venez de nous parler."

L'AVARICE PUNIE.

Trois hommes voyageaient ensemble; chemin faisant, ils trouvèrent un trésor; ils étaient bien contents. Ils continuèrent de marcher, mais la faim les prit, et l'un dit: "Il faudrait avoir à manger, qui est-ce qui en ira chercher?" — "C'est moi," répondit un second. Il part, il achète des mets; mais en les achetant, il pensait que s'il les empoisonnait, ses compagnons de voyage en mourraient et que le trésor lui resterait, et il empoisonna les mets. Cependant les deux autres avaient médité, pendant son absence, de le tuer et de partager entre eux le trésor. Il arriva; ils le tuèrent; ils mangèrent des mets qu'il avait apportés; ils moururent, et le trésor n'appartint à personne.

LE PETIT NATURALISTE.

Un étranger se trouvait, il y a quelque temps, dans une société où l'on parlait du fils de la maison, enfant de sept ou huit ans, comme d'un prodige. Bientôt on entend un grand bruit, les portes s'ouvrent, et l'on voit paraître le petit docteur, les bras nus, la poitrine découverte, et habillé comme un singe qu'on va montrer à la foire. Il arrivait se roulant d'une jambe sur l'autre, d'un air assuré, regardant avec effronterie, importunant tout le monde de

ses questions, et tutoyant également les femmes et les hommes âgés. On le place sur une table, au milieu de l'assemblée en extase ; on l'interroge : " Qu'est-ce que l'homme ?" lui demande gravement un instituteur. — " C'est un animal qui a quatre extrémités, dont deux se terminent en mains." — " Y a-t-il d'autres animaux de sa classe ?" — " Oui : les chauves-souris et les singes." L'assemblée poussa des cris d'admiration. L'étranger se tournant vers nous, nous dit brusquement : " Si j'avais un enfant qui sût de pareilles choses, en dépit des larmes de sa mère, je lui donnerais le fouet jusqu'à ce qu'il les eût oubliées. Je me souviens des paroles de votre Henri IV : ' Ma mie,' disait-il, à sa femme, ' vous pleurez quand je donne le fouet à notre fils ; mais c'est pour son bien, et la peine que je vous fais à présent, vous épargnera un jour bien des peines.' "

DIOGÈNE ET L'ESCLAVE.

Diogène parcourait la ville d'Athènes en plein midi, une lanterne à la main, pour découvrir un homme.

Passant un jour devant le temple de la Charité, il vit aux portes un pontife, et lui cria : " Seigneur, par pitié, accordez-moi quelque aumône, ne fût-ce qu'une obole pour soulager ma vieillesse défaillante."

" — Que ma bénédiction te suffise, ô mon fils !" dit le pontife, et il entra dans le temple de la Charité.

Le philosophe arriva devant une boutique ornée de guirlandes, d'éventails et de vases de pommade. Une jolie femme y faisait des emplettes.

" Vous dépensez pour vos plaisirs, madame, n'aurez-vous pas compassion d'un misérable tourmenté par la faim ?"

" — En vérité," dit notre élégante, " ta misère me fait pitié ; tiens, mon ami, achète un pain d'orge..." Elle lui jeta un denier, puis elle donna gaiement à la marchande douze pièces d'argent, prix d'un collier pour son chien.

Le cynique s'éloigne en se grattant l'oreille.

Le prince de Salamine passait dans un char magnifique. Diogène court et s'accroche à la portière dorée: "Arrête, fils des dieux, écoute-moi..."

"— Va-t'en, rustre," s'écrie le prince, "ou je te fais assommer."

Un esclave qui le voit arrache le vieillard de la portière, et en même temps jette deux deniers dans son bonnet.

"O dieux!" s'écrie le sage, "j'ai donc enfin trouvé un homme, et cet homme est un esclave."

Il dit, et éteint sa lanterne.

UNE LEÇON DE GÉOGRAPHIE.

LA FRANCE.

(Lettre du comte de Chesterfield à son fils.)

La France est, à tout prendre, le plus beau pays de l'Europe: car il est très grand, très riche, et très fertile; le climat est admirable, et il n'y fait jamais trop chaud, comme en Italie et en Espagne: ni trop froid, comme en Suède et en Danemarck. Ce royaume est borné au nord par la mer qui s'appelle la Manche; au sud par la mer Méditerranée. La France n'est séparée de l'Italie que par les Alpes, qui sont de grandes montagnes, couvertes de neige la plus grande partie de l'année; et les monts Pyrénées, qui sont encore de grandes montagnes, la séparent de l'Espagne.

Les Français, en général, ont beaucoup d'esprit; ils sont aussi très braves.

La Picardie.

La Picardie est une des provinces septentrionales de la France; c'est un pays ouvert, qui ne produit presque que des blés. Sa capitale est Amiens. Il y a encore Abbeville, ville considérable à cause de la manufacture de draps, qui y est établie; et Calais, assez bonne ville et port de mer. Quand on va d'Angleterre en France, c'est là où l'on débarque ordinairement.

La Normandie.

La Normandie est jointe à la Picardie; ses plus grandes villes sont Rouen et Caen. Il y croît une infinité de pommes, dont ils font du cidre: car pour du vin, on n'y en fait guère, non plus qu'en Picardie; parce qu'étant trop au nord, les raisins ne deviennent pas assez mûrs. Les Normands sont fameux pour les procès et la chicane. Ils ne répondent jamais directement à ce qu'on leur demande; de sorte qu'il est passé en proverbe, quand un homme ne répond pas directement, de dire, qu'il répond en Normand.

L'Île-de-France.

Paris, la capitale de tout le royaume, est dans l'Île-de-France; elle est située sur la rivière de Seine. C'est une grande ville, mais pas si grande que Londres.

La Champagne.

Reims est la principale ville de la Champagne; et c'est dans cette ville que les rois de France sont couronnés. Cette province fournit le meilleur vin du royaume, le vin de Champagne.

La Bretagne.

La Bretagne est partagée en Haute et Basse. Dans la Haute se trouve la ville de Nantes, où l'on fait d'excellente eau-de-vie; et la ville de St. Malo, qui est un bon port de mer. Dans la Basse Bretagne, on parle un langage qui ressemble plus au gallois, qu'au français.

L'Orléannais.

Il y a dans l'Orléannais plusieurs grandes et belles villes. Orléans, fameuse à cause de Jeanne d'Arc, qui chassa les Anglais de la France. Il y a encore la ville de Blois, dont la situation est charmante. Près d'ici commence cette riante contrée de la Touraine que les Anglais, grands connaisseurs en beautés pittoresques et en climats sains, ont baptisé le *jardin de la France.*

La Bourgogne.

Dijon est la ville capitale de cette province. Le vin de Bourgogne est un des meilleurs vins de France.

Le Lyonnais.

Lyon en est la capitale; c'est une très grande et belle ville: elle est aussi très riche à cause des manufactures d'étoffes de soie, d'or et d'argent, qui y sont établies, et qui en fournissent presque à toute l'Europe.

La Guienne et la Gascogne.

La Guienne contient plusieurs villes très considérables, comme Bordeaux, ville très grande et très riche. La plupart du vin qu'on boit à Londres, et qu'on appelle en anglais *claret*, vient de là. On y fait grande et bonne chère, les ortolans et les perdrix rouges y abondent. Il y a la ville de Périgueux, où l'on fait des pâtés délicieux, de perdrix rouges, et de truffes; celle de Bayonne, d'où l'on tire des jambons excellents.

Les Gascons sont un peu fanfarons; de sorte qu'on dit d'un homme qui se vante, et qui est présomptueux, *C'est un Gascon.*

Le Languedoc.

Le Languedoc est la province la plus méridionale de la France, et par conséquent celle où il fait le plus chaud. Elle renferme un grand nombre de belles villes; entre autres Narbonne, fameuse par l'excellent miel qu'on y recueille; Nîmes, célèbre à cause d'un ancien amphithéâtre romain, qui y subsiste encore; Montpellier, dont l'air est si pur, et le climat si beau, qu'on y envoie souvent les malades, même d'Angleterre, pour se rétablir.

Le Dauphiné.

Grenoble en est la ville capitale. Le fils aîné du roi de France, qui s'appelle toujours *le Dauphin*, prend le titre de cette province. — (Depuis la révolution de 1830, le fils aîné du roi des Français porte le titre de *Duc d'Orléans.*)

La Provence.

La Provence est un très beau pays et très fertile. On y fait la meilleure huile, et elle en fournit à tous les autres pays. La campagne est remplie d'orangers, de citronniers, et d'oliviers. La capitale s'appelle Aix. Il

y a aussi Marseille, très grande et très belle ville, et port célèbre de la mer Méditerranée; c'est là où l'on tient les galères du roi de France: les galères sont de grands vaisseaux à rames, et les rameurs sont des gens condamnés pour quelque crime, à y ramer.

LE NAUFRAGE.

CONTE HISTORIQUE.

I. Au commencement du siècle dernier, un négociant français qui était aux Indes orientales, où il avait fait une grande fortune, s'embarqua pour revenir en France. Il avait avec lui sa femme et deux enfants, un garçon et une fille; le garçon, âgé de quatre ans, se nommait Jean, et la fille, qui n'en avait que trois, s'appelait Marie.

Quand ils furent à moitié chemin, il s'éleva une violente tempête, et le pilote dit qu'ils étaient en grand danger, parce que le vent les poussait vers des îles, où immanquablement leur vaisseau se briserait. Le négociant entendant cela, prit une grande planche, et lia fortement dessus, sa femme et ses deux enfants. Il voulait s'y attacher aussi, mais il n'en eut pas le temps, car le vaisseau ayant frappé contre un rocher, s'ouvrit en deux, et tous ceux qui étaient à bord tombèrent dans la mer.

La planche sur laquelle étaient la femme et les deux enfants, flotta sur la mer, comme un petit bateau, et le vent les poussa vers une île. Alors, la femme détacha les cordes, et après avoir remercié Dieu de l'avoir sauvée, elle examina la plage sur laquelle elle se trouvait: elle aperçut des sites agréables et des arbres chargés de fruits; elle en cueillit quelques-uns, et s'avança dans les terres pour voir si elle ne découvrirait point quelque habitation; mais elle reconnut qu'elle était dans une île déserte.

Elle trouva dans son chemin un gros arbre qui était creux, et elle résolut de s'y retirer pendant la nuit avec ses enfants. Le jour suivant elle avança encore autant qu'ils purent marcher; elle rencontra des nids d'oiseaux, dont elle prit les œufs; et, voyant qu'elle ne trouvait ni

hommes ni bêtes féroces, elle résolut de se soumettre à la volonté de Dieu, et de faire son possible pour bien élever ses enfants. Elle avait sauvé du naufrage une Bible, et un livre de prières; elle s'en servit pour leur apprendre à lire, et à connaître Dieu.

II. Quelquefois le petit garçon disait à sa mère: " Où est mon père? Pourquoi nous a-t-il fait quitter notre maison pour venir dans cette île? Est-ce qu'il ne viendra pas nous chercher?" — " Mes enfants," répondait cette pauvre femme, les larmes aux yeux, " votre père est allé dans le ciel; mais vous avez un autre père, qui est Dieu. Il est ici, quoique vous ne le voyiez pas; c'est lui qui nous envoie des fruits et des œufs, et il aura soin de nous, tant que nous l'aimerons et que nous le servirons fidèlement."

Au bout de deux ans, cette femme tomba malade, et comme elle savait qu'elle allait mourir, elle était bien inquiète pour ses pauvres enfants. Elle était couchée dans le creux de son arbre, où, les ayant appelés, elle leur dit: " Je vais bientôt mourir, mes chers enfants, et vous n'aurez plus de mère: souvenez-vous pourtant que vous ne serez pas seuls, et que Dieu verra tout ce que vous ferez. Ne manquez jamais à le prier matin et soir. Mon cher Jean, vous êtes plus grand et plus fort que votre sœur; ayez bien soin d'elle, ne la grondez pas, ne la battez jamais." Elle voulait aussi dire quelque chose à Marie, mais elle n'en eut pas le temps, elle expira.

Ces pauvres orphelins ne savaient pas ce que c'était que de mourir. Ils crurent que leur mère dormait, et ils n'osaient faire du bruit, crainte de la réveiller. Le lendemain, ils furent fort étonnés de ce que leur mère dormait encore, et la tirèrent par le bras pour la réveiller; mais comme elle ne leur répondait pas, ils crurent qu'elle était fâchée contre eux. Ils lui demandèrent pardon, et lui promirent d'être plus sages. Au bout de quelques jours, le corps commença à se corrompre, alors ils furent contraints d'aller chercher un autre arbre pour y coucher.

III. Il y avait onze ans que Jean et Marie habitaient cette île, lorsqu'un jour qu'ils étaient assis au bord de la mer, ils virent venir dans un bateau plusieurs hommes

noirs. D'abord Marie eut peur, et voulut se sauver, mais Jean la retint et lui dit : " Restez, ma sœur, ne savez-vous pas que Dieu est ici, et qu'il empêchera ces hommes de nous faire du mal ?"

Ces hommes noirs étant descendus à terre, furent surpris de voir ces enfants qui étaient d'une autre couleur qu'eux. Ils les environnèrent et leur parlèrent, mais ce fut inutilement, le frère et la sœur n'entendaient pas leur langage. Enfin, les noirs leur montrèrent leur bateau, et leur firent signe d'y entrer. " Je n'oserais," dit Marie, " ces gens-là me font peur." Jean lui dit : " Rassurez-vous, ma sœur, mon père avait des domestiques de la même couleur que ces hommes ; peut-être qu'ils ont été envoyés pour nous chercher." Ils entrèrent donc dans le bateau, qui les conduisit dans une île peu éloignée de celle qu'ils venaient de quitter.

Jean et Marie eurent bientôt appris la langue de ces noirs, et ils connurent qu'ils faisaient la guerre aux peuples des îles voisines, qu'ils mangeaient leurs prisonniers, et qu'ils adoraient un grand vilain singe ; en sorte qu'ils se repentaient beaucoup d'être venus parmi ces méchantes gens.

Cependant le roi demandait à épouser Marie, qui disait à son frère : " J'aimerais mieux mourir que d'être la femme de cet homme-là." — " C'est parce qu'il est bien laid, que vous ne voudriez pas l'épouser ?" — " Non, mon frère, c'est parce qu'il est méchant. D'ailleurs, ne voyez-vous pas qu'il ne connaît pas Dieu, et qu'au lieu de le prier, il se met à genoux devant ce vilain singe." — " Il me vient une pensée," dit Jean ; " si nous tuïons cet animal, ces sauvages verraient bien que ce n'est qu'une chétive créature." — " Faisons mieux," reprit Marie ; " prions Dieu de tuer lui-même le singe ; alors on ne s'en prendra point à nous, et on ne nous fera pas mourir."

IV. Jean approuva ce que sa sœur proposait, et ils se mirent tous deux à prier Dieu. Ils étaient encore à genoux, lorsqu'ils entendirent de grands cris ; et s'étant informés de ce qui y donnait lieu, on leur apprit que le grand singe venait de mourir. Les prêtres qui en avaient soin, dirent au roi que Marie et son frère étaient la cause

du malheur qui était arrivé, et qu'ils ne pouvaient être heureux qu'après que ces deux blancs auraient adoré leur dieu. Aussitôt on décida qu'on ferait un sacrifice au nouveau singe qu'on venait de choisir; que les deux blancs y assisteraient, et qu'après la cérémonie, Marie épouserait le roi; que s'ils s'y refusaient, on les brûlerait tout vifs avec leurs livres, dont ils se servaient pour faire des enchantements.

Marie apprit cette résolution; et comme les prêtres lui disaient que c'était elle qui avait fait mourir le singe, elle leur répondit: "Si je l'avais fait mourir, n'est-il pas vrai que je serais plus puissante que lui? Je serais donc bien stupide d'adorer quelqu'un qui ne serait pas au-dessus de moi: je mériterais plutôt les adorations du singe, que lui les miennes: cependant, je ne veux pas vous tromper; ce n'est pas moi qui lui ai ôté la vie, mais notre Dieu, qui est le maître de toutes les créatures."

Ce discours irrita les sauvages; ils attachèrent Marie et son frère à des poteaux, et se préparaient à les brûler, lorsqu'on leur apprit qu'un grand nombre de leurs ennemis venaient d'aborder dans l'île. Ils coururent pour les combattre, et furent vaincus. Les vainqueurs coupèrent les liens des deux enfants blancs, et les emmenèrent dans leur île, où ils devinrent esclaves du roi.

V. Ces nouveaux sauvages faisaient souvent la guerre; et, comme leurs voisins, ils mangeaient leurs prisonniers. Un jour, ils en prirent un grand nombre, car ils étaient fort vaillants. Il se trouva parmi ces prisonniers un homme blanc, et comme il était fort maigre, les sauvages résolurent de l'engraisser avant de le manger. Ils l'enchaînèrent dans une cabane, et chargèrent Marie de lui porter à manger. Comme elle savait qu'il devait être bientôt mis à mort, elle déplorait son sort, et le regardant tristement, elle dit: "Mon Dieu, ayez pitié de lui!"

Cet homme blanc, qui avait été fort étonné en voyant une fille de la même couleur que lui, le fut bien davantage quand il l'entendit prier un seul Dieu dans sa propre langue. "Qui vous a appris à parler français," lui dit-il, "et à connaître le vrai Dieu?"—"Je ne savais pas le nom de la langue que je parle," répondit Marie;

"c'était la langue de ma mère, et elle me l'a apprise; quant à Dieu, nous avons deux livres qui en parlent, et nous le prions tous les jours." — "Ah ciel!" s'écria cet homme, "voudriez-vous me montrer les livres dont vous me parlez?" — "Je ne les ai pas," lui répondit-elle, "mais je vais chercher mon frère qui les garde, et il vous les montrera."

Marie sortit, et revint bientôt avec Jean, qui apportait les livres. L'homme blanc les ouvrit avec émotion, et ayant lu sur le premier feuillet: "*Ce livre appartient à Jean Maurice,*" il s'écria: "Ah! mes chers enfants, est-ce vous que je revois! Venez embrasser votre père, et puissiez-vous me donner des nouvelles de votre mère." Jean et Marie se jetèrent dans ses bras en versant des larmes de joie. À la fin, Jean reprenant la parole, lui dit: "Mon cœur me dit que vous êtes mon père, cependant je ne conçois pas comment cela peut être, car ma mère m'a dit que vous aviez péri dans notre naufrage." — "Je tombai effectivement dans la mer, quand notre vaisseau s'entr'ouvrit," reprit Jean Maurice; "mais m'étant saisi d'une planche, j'abordai heureusement dans une île, et je vous crus perdus."

VI. Jean raconta alors tout ce dont il put se souvenir, et son père pleura beaucoup, quand il apprit la mort de sa femme. Marie pleurait aussi, mais c'était pour un autre sujet. "Hélas!" s'écria-t-elle, "à quoi sert que nous ayons retrouvé notre père, puisqu'il doit mourir dans peu de jours?" — "Il faudra couper ses chaînes," dit Jean, "et nous nous sauverons tous les trois dans la forêt." — "Et qu'y ferons-nous, mes pauvres enfants?" répliqua Jean Maurice; "les sauvages nous rattraperont, ou bien il faudra mourir de faim." — "Laissez-moi faire," dit Marie, "je sais un moyen infaillible de vous sauver."

Elle sortit en finissant ces paroles, et alla trouver le roi, à qui elle dit: "Seigneur, j'ai une grande grâce à vous demander; voulez-vous me promettre de me l'accorder?" — "Je vous le promets," répondit le roi, "car je suis fort content de votre service." — "Eh bien," reprit Marie, "apprenez que cet homme blanc dont vous m'avez donné le soin, est mon père et celui de Jean;

vous avez résolu de le manger, et je viens vous prier de le laisser vivre et de me manger à sa place: je ne vous demande que huit jours, pour avoir le plaisir de le voir avant de mourir." — « Non," dit le roi, « vous vivrez et votre père aussi : je vous avertis même qu'il vient tous les ans ici un vaisseau européen ; il arrivera bientôt, et je vous donnerai la permission de vous en aller."

Marie courut porter ces bonnes nouvelles à son père. Le vaisseau ne tarda pas à arriver: le roi tint sa promesse; Jean Maurice et ses deux enfants y furent embarqués. Ils abordèrent dans une île française, et furent présentés au gouverneur, qui, ayant appris l'histoire de Marie, et trouvant cette jeune personne charmante, demanda sa main. Maurice consentit à cette union, et s'établit dans cette île. Jean épousa une sœur du gouverneur; en sorte qu'ils vécurent tous fort heureux dans cette île, admirant la sagesse de la Providence, qui n'avait permis que Marie fût esclave, que pour lui donner l'occasion de sauver la vie à son père.

VOYAGES DE SINBAD LE MARIN.

PREMIER VOYAGE.

I. J'avais hérité de ma famille des biens considérables: j'en dissipai la meilleure partie dans les follies de ma jeunesse ; mais je revins de mon aveuglement, je reconnus que les richesses étaient périssables, et qu'on en voyait bientôt la fin quand on les ménageait aussi mal que je faisais. Je pensai de plus que je consumais malheureusement dans une vie déréglée, le temps, qui est la chose du monde la plus précieuse.

Frappé de toutes ces réflexions, je ramassai les débris de mon patrimoine ; je quittai Bagdad, et je me rendis à Bassora, où je m'embarquai avec plusieurs marchands sur un vaisseau que nous avions chargé et équipé à frais communs.

Dans le cours de notre navigation, nous abordâmes à plusieurs îles, et nous y vendîmes ou échangeâmes nos

marchandises. Un jour, le calme nous prit vis-à-vis une petite île. Le capitaine permit de prendre terre aux personnes qui voulurent. Je fus du nombre de ceux qui y débarquèrent ; mais dans le temps que nous nous divertissions à boire et à manger, autour d'un bon feu que nous avions allumé, l'île trembla tout à coup, et nous donna une rude secousse.

On s'aperçut du tremblement de l'île dans le vaisseau, d'où l'on nous cria de nous rembarquer promptement, ou que nous allions tous périr ; que ce que nous prenions pour une île, était le dos d'une baleine. Les plus diligents se sauvèrent dans la chaloupe, d'autres se jetèrent à la nage. Pour moi, j'étais encore sur l'île, ou plutôt sur la baleine, lorsqu'elle se plongea dans la mer, et je n'eus que le temps de me prendre à une pièce de bois qu'on avait apportée du vaisseau pour servir de table. Je flottai sur cette pièce de bois ; mais le courant m'emporta loin du vaisseau, et le capitaine concluant que j'avais péri, fit hisser les voiles, et continua son voyage.

II. Je demeurai donc à la merci des flots ; je luttai contre eux tout le reste du jour et la nuit suivante. Je n'avais plus de force le lendemain, et je désespérais d'éviter la mort, lorsqu'une vague me jeta heureusement contre une île. Le rivage était haut et escarpé, et j'aurais eu beaucoup de peine à y monter, si quelques racines d'arbres ne m'en eussent donné le moyen. Je m'étendis sur la terre, où je demeurai à demi mort, jusqu'à ce qu'il fût grand jour et que le soleil parût.

Alors, quoique je fusse très faible, je me traînai pour chercher des herbes bonnes à manger. J'en trouvai quelques-unes, et j'eus le bonheur de rencontrer une source d'eau excellente. Les forces m'étant revenues, je m'avançai dans l'île, et j'entrai dans une belle plaine, où j'aperçus de loin un cheval qui paissait. Je portai mes pas de ce côté-là et en approchant du cheval, j'entendis la voix d'un homme qui parlait sous terre. Un moment après, cet homme parut, vint à moi, et me demanda qui j'étais. Je lui racontai mon aventure ; après quoi, me prenant par la main, il me fit entrer dans une grotte, où il y avait plusieurs autres personnes.

Je mangeai de quelques mets qu'ils me présentèrent ; puis, leur ayant demandé ce qu'ils faisaient dans un lieu qui me paraissait si désert, ils répondirent qu'ils étaient palefreniers du roi Mihrage, souverain de cette île ; que chaque année, dans la même saison, ils avaient coutume d'y amener paître leurs chevaux. Ils ajoutèrent qu'ils devaient partir le lendemain, et que si je fusse arrivé un jour plus tard, j'aurais péri infailliblement, parce que les habitations étaient éloignées, et qu'il m'eût été impossible d'y arriver sans guide.

Le lendemain, les palefreniers reprirent le chemin de la capitale de l'île avec leurs chevaux, et je les accompagnai. A notre arrivée, le roi Mihrage, à qui je fus présenté, me demanda par quelle aventure je me trouvais dans ses états. Dès que j'eus pleinement satisfait sa curiosité, il me témoigna qu'il prenait beaucoup de part à mon malheur. Il me donna un appartement dans un de ses palais, et ordonna que l'on me fournît toutes les choses dont j'aurais besoin.

III. La capitale du roi Mihrage était située sur le bord de la mer, et avait un beau port, où il abordait des vaisseaux de différents endroits du monde. Comme j'étais un jour sur le port, je vis plusieurs matelots fort occupés à décharger les marchandises d'un vaisseau nouvellement arrivé. En jetant les yeux sur quelques ballots je les reconnus pour ceux que j'avais fait charger sur le vaisseau où je m'étais embarqué à Bassora. Je reconnus aussi le capitaine, et je lui demandai d'un air indifférent, à qui appartenaient les ballots que je voyais. « À un marchand de Bagdad," répondit-il, « qui se nommait Sinbad, et qui a péri en mer."

« Capitaine," lui dis-je alors, « je suis ce Sinbad que vous croyez mort, et qui ne l'est pas : ces ballots sont mon bien et ma marchandise."—« Ciel," s'écria le capitaine, « à qui se fier aujourd'hui ! N'y a-t-il plus de bonne foi parmi les hommes ? J'ai vu de mes propres yeux périr Sinbad ; plusieurs de mes passagers l'ont vu comme moi ; et vous osez dire que vous êtes ce Sinbad !"

Mais il arriva dans ce moment des gens de son navire qui me reconnurent sur-le-champ, et le capitaine fut

bientôt persuadé que je n'étais pas un imposteur; sur quoi il me rendit mes marchandises en me témoignant bien de la joie de me revoir.

Je choisis ce qu'il y avait de plus précieux dans mes ballots, et j'en fis présent au roi Mihrage; après cela, je pris congé de lui, et me rembarquai sur le même vaisseau. Nous abordâmes heureusement à Bassora, d'où j'arrivai en cette ville avec la valeur d'environ cent mille sequins. J'achetai de belles terres, et je fis bâtir une grande maison, et je résolus d'oublier les maux que j'avais soufferts, et de jouir des plaisirs de la vie.

SECOND VOYAGE DE SINBAD.

I. J'avais résolu, après mon premier voyage, de passer tranquillement le reste de mes jours à Bagdad, mais je ne fus pas longtemps sans m'ennuyer d'une vie oisive; l'envie de voyager et de négocier par mer me reprit, et je partis une seconde fois avec d'autres marchands.

Un jour nous descendîmes dans une île couverte de plusieurs sortes d'arbres fruitiers, mais nous n'y découvrîmes ni maisons ni habitants. Pendant que les uns se divertissaient à cueillir des fleurs, et les autres des fruits, je pris mon vin et mes provisions, et je m'assis près d'un ruisseau entre deux grands arbres qui formaient un bel ombrage. Je fis un assez bon repas; après quoi je m'endormis.

Je ne dirai pas si je dormis longtemps, mais quand je me réveillai, non-seulement mes compagnons, mais le navire même était parti. Je pensai mourir de douleur. Je poussai des cris épouvantables, et je me reprochai cent fois de ne m'être pas contenté de mon premier voyage.

À la fin je devins plus résigné, et je montai au haut d'un grand arbre pour voir si je ne découvrirais rien qui pût me donner quelque espérance. En jetant les yeux sur la mer, je ne vis que de l'eau et le ciel; mais ayant aperçu du côté de la terre quelque chose de blanc, je descendis de l'arbre, et je marchai vers cet objet, qui était si éloigné, que je ne pouvais pas bien distinguer ce que c'était.

Lorsque j'en fus près, je vis que c'était une grande boule blanche ; je la touchai et la trouvai fort douce ; elle pouvait avoir cinquante pas de circonférence.

II. Tout à coup l'air s'obscurcit, comme s'il eût été couvert d'un nuage épais. Mais si je fus étonné de cette obscurité, je le fus bien davantage, quand je m'aperçus que ce qui la causait, était un oiseau d'une grandeur extraordinaire, qui s'avançait de mon côté en volant.

Je me ressouvins d'un oiseau appelé roc, dont j'avais souvent entendu parler aux matelots, et je pensai que la grosse boule blanche devait être un œuf de cet oiseau. En effet, il s'abattit et se posa dessus. En le voyant venir, je m'étais serré fort près de l'œuf, de sorte que j'eus devant moi un des pieds de l'oiseau. Je m'y attachai fortement avec la toile de mon turban, dans l'espérance que le roc, lorsqu'il reprendrait son vol le lendemain, m'emporterait hors de cette île déserte. Effectivement, après avoir passé la nuit en cet état, d'abord qu'il fut jour, l'oiseau s'envola, et m'enleva si haut, que je ne voyais plus la terre ; puis il descendit tout à coup avec rapidité.

Lorsque le roc fut posé, et que je me vis à terre, je déliai promptement le nœud qui me tenait attaché à son pied. J'avais à peine achevé de me détacher, qu'il donna du bec sur un serpent, avec lequel il s'envola aussitôt.

Le lieu où il me laissa était une vallée très profonde, environnée de toutes parts de hautes montagnes, et tellement escarpées, qu'il n'y avait aucun chemin par où l'on y pût monter. Ce fut un nouvel embarras pour moi.

En marchant par cette vallée, je remarquai qu'elle était parsemée de diamants d'une grosseur surprenante. A la fin, je m'assis, et comme je n'avais pas fermé l'œil de toute la nuit, je m'endormis ; mais quelque chose qui tomba près de moi avec un grand bruit me réveilla : c'était une grosse pièce de viande fraîche ; et dans le moment, j'en vis rouler plusieurs autres du haut des rochers en différents endroits.

III. J'avais entendu parler de la Vallée des Diamants et des stratagèmes dont on se sert pour en tirer ces pierres précieuses. Les marchands se rendent auprès de cette

vallée dans le temps que les aigles ont des petits. Ils découpent de la viande et la jettent par grosses pièces dans la vallée; les diamants sur la pointe desquels elles tombent, s'y attachent. Les aigles, qui sont en ce pays-là plus forts qu'ailleurs, vont fondre sur ces pièces de viande, et les emportent dans leurs nids au haut des rochers. Alors les marchands accourent, et obligent, par leurs cris, les aigles à s'éloigner, et prennent les diamants qu'ils trouvent attachés aux pièces de viande.

Ce que je venais de voir, me donna l'espérance de pouvoir sortir de cet abîme. Je commençai par ramasser les plus gros diamants que je pus trouver, et j'en remplis un sac de cuir que je liai à ma ceinture. Je pris ensuite la pièce de viande qui me parut la plus longue; je l'attachai fortement autour de moi avec la toile de mon turban, et en cet état je me couchai contre terre.

Je ne fus pas plutôt en cette situation, que les aigles vinrent chacun se saisir d'une pièce de viande qu'ils emportèrent; et un des plus forts m'ayant enlevé de même avec le morceau de viande dont j'étais enveloppé, me porta dans son nid au haut de la montagne. Les marchands ne manquèrent point alors de crier pour épouvanter les aigles; et lorsqu'ils les eurent obligés à quitter leur proie, un d'entre eux s'approcha de moi; mais il fut saisi de crainte quand il m'aperçut. Il se rassura pourtant, et commença à me quereller, et m'accusa de lui voler son bien. "Vous me traiterez," lui dis-je, "avec plus d'humanité, lorsque vous me connaîtrez mieux. Consolez-vous, j'ai des diamants pour vous et pour moi, plus que tous les autres marchands ensemble."

Je passai la nuit avec les marchands à qui je racontai mon histoire. Je ne pouvais modérer ma joie d'avoir échappé à un danger si imminent.

Il y avait déjà plusieurs jours que les marchands jetaient des pièces de viande dans la vallée; et comme chacun paraissait content des diamants qui lui étaient échus, nous partîmes le lendemain tous ensemble. Nous gagnâmes le premier port, où nous nous embarquâmes pour Bassora, et de là je revins en cette ville de Bagdad. J'y fis d'abord de grandes aumônes aux pauvres, et je

jouis honorablement du reste de mes richesses que j'avais apportées et gagnées avec tant de fatigues.

TROSIÈME ET DERNIER VOYAGE DE SINBAD LE MARIN.

I. J'eus bientôt perdu le souvenir des dangers que j'avais courus dans mes voyages précédents. Comme j'étais à la fleur de mon âge, je m'ennuyai de vivre dans le repos; et je partis de nouveau de Bagdad avec de riches marchandises du pays, que je fis transporter à Bassora. Là, je m'embarquai encore avec d'autres marchands. Au bout de quelques jours de navigation, notre vaisseau donna sur des récifs, et se brisa. J'eus le bonheur, de même que plusieurs autres marchands et matelots, de saisir une planche.

Nous fûmes emportés par un courant vers une île qui était devant nous. A notre arrivée, des noirs vinrent à nous en très grand nombre; ils nous environnèrent, et nous conduisirent ensuite dans leurs habitations. Ils nous offrirent des herbes à manger; mes camarades en mangèrent avec avidité. Pour moi, par un pressentiment de quelque supercherie, je ne voulus pas seulement en goûter, et je m'en trouvai bien; car peu de temps après, je m'aperçus que l'esprit avait tourné à mes compagnons, et qu'en me parlant, ils ne savaient ce qu'ils disaient.

Les noirs avaient d'abord présenté de cette herbe pour nous troubler l'esprit; et ils nous donnaient du riz pour nous engraisser. Comme ils étaient anthropophages, leur intention était de nous manger quand nous serions devenus gras; c'est ce qui arriva à mes camarades. Pour moi, au lieu d'engraisser comme les autres, je devins encore plus maigre que je ne l'étais. Les noirs me voyant sec et malade, remirent ma mort à un autre temps.

Cependant j'avais beaucoup de liberté, et l'on ne prenait presque pas garde à mes actions. Je profitai de cette négligence des noirs, et me sauvai de leurs habitations. Je marchai pendant plusieurs jours, et j'arrivai enfin près de la mer, où je trouvai des gens blancs occupés à cueillir du poivre. Ils s'approchèrent de moi, et me deman-

dèrent en arabe qui j'étais, et d'où je venais. Je satisfis leur curiosité, en leur racontant mes aventures, qui les surprirent beaucoup. Ils me présentèrent à leur roi, qui me fit donner des habits, et commanda qu'on eût soin de moi.

II. Je faisais ma cour au roi très exactement ; il me dit un jour : « Sinbad, je t'aime, je veux que tu te maries, et que tu t'établisses dans mes états."

Il me donna pour femme une dame de sa cour, noble, belle, riche, et sage.

J'avais contracté une amitié fort étroite avec un de mes voisins dont la femme tomba malade et mourut. J'allai chez lui pour le consoler, et le trouvai plongé dans la plus vive affliction. « Hélas !" me dit-il, « je n'ai plus qu'une heure à vivre ; on m'enterre aujourd'hui avec ma femme. Telle est la coutume établie dans cette île : le mari vivant est enterré avec la femme morte, et la femme vivante avec le mari mort. Rien ne peut me sauver ; tout le monde subit cette loi."

Dans le moment qu'il me parlait de cette étrange barbarie, dont la nouvelle m'effraya cruellement, les parents, les amis, et les voisins arrivèrent pour assister aux funérailles.

Je m'en retournai tristement chez moi. La crainte que ma femme ne mourût la première, et qu'on ne m'enterrât tout vivant avec elle, me tourmentait nuit et jour. Je tremblais à la moindre indisposition que je voyais à ma femme ; mais, hélas ! j'eus bientôt la frayeur tout entière ! Elle tomba véritablement malade, et mourut en peu de jours.

Jugez de ma douleur lorsque je vis les préparatifs de mes funérailles. Le roi, accompagné de toute sa cour, voulut honorer le convoi de sa présence ; et les personnes les plus considérables de la ville me firent aussi l'honneur d'assister à mon enterrement.

III. On commença la marche. Je suivais immédiatement la bière de ma femme, les yeux baignés de larmes, et déplorant mon malheureux destin. On prit le chemin d'une haute montagne ; et lorsqu'on y fut arrivé, on enleva une grosse pierre qui couvrait l'ouverture d'un puits

profond. Je me jetai aux pieds du roi, et le suppliai d'avoir compassion de moi. Mais il ne fut point attendri; au contraire on se hâta de descendre le corps de ma femme dans le puits, et l'on m'y descendit un moment après dans une autre bière découverte, avec un vase rempli d'eau, et sept pains. Enfin, on remit la pierre sur l'ouverture du puits, nonobstant l'excès de ma douleur et mes cris pitoyables.

A mesure que j'approchais du fond, je découvrais, à la faveur du peu de lumière qui venait d'en haut, la disposition de ce lieu souterrain. C'était une grotte fort vaste, et qui pouvait avoir cinquante toises de profondeur. Je vis une infinité de cadavres à droite et à gauche; je crus même entendre quelques-uns pousser les derniers soupirs. Lorsque je fus en bas, je sortis promptement de ma bière, et m'éloignai des cadavres. Je me jetai par terre, où je demeurai longtemps plongé dans les pleurs.

Néanmoins, quelque misérable que je fusse, l'amour de la vie se fit encore sentir en moi. J'allai à tâtons, prendre le pain et l'eau qui étaient dans ma bière. Je vécus quelques jours de mon pain et de mon eau; mais enfin n'en ayant plus, je me préparai à mourir.

IV. Je n'attendais plus que la mort, lorsque j'entendis souffler et marcher. J'avançai du côté d'où partait le bruit; j'ouïs souffler plus fort à mon approche, et il me parut entrevoir quelque chose qui prenait la fuite. Je suivis cette espèce d'ombre qui s'arrêtait par instant, et fuyait à mesure que j'en approchais. Je la poursuivis si longtemps, et j'allai si loin, que j'aperçus enfin une lumière qui ressemblait à une étoile.

Je continuai de marcher vers cette lumière, la perdant quelquefois, mais je la retrouvais toujours; et à la fin, je découvris qu'elle venait par une ouverture du rocher assez large pour y passer. Je me traînai à travers cette ouverture, et me trouvai sur le bord de la mer. Imaginez-vous l'excès de ma joie. Lorsque je fus remis de mon émotion, je m'aperçus que je venais de poursuivre un monstre marin.

J'examinai la montagne, et je remarquai qu'elle était située entre la ville et la mer, sans communication par

aucun chemin. Je me prosternai sur le rivage pour remercier Dieu de la grâce qu'il venait de me faire. Je rentrai ensuite dans la grotte ; et j'allai ramasser à tâtons dans les bières tous les diamants, les rubis, les perles, les bracelets d'or, et enfin toutes les riches étoffes que je trouvai sous ma main ; je portai tout cela sur le bord de la mer. J'en fis plusieurs ballots que je liai avec des cordes qui avaient servi à descendre les bières et je les laissai sur le rivage, en attendant que je visse un vaisseau.

Au bout de deux jours, un navire sortit du port, et vint passer près de l'endroit où j'étais. Je fis signe avec la toile de mon turban, et l'on envoya la chaloupe pour me prendre. Je dis aux matelots que j'avais fait naufrage, et que je m'étais sauvé avec les marchandises qu'ils voyaient. Heureusement pour moi, ces gens, sans examiner le lieu où j'étais, m'emmenèrent avec mes ballots.

Enfin j'arrivai sain et sauf à Bagdad avec des richesses immenses ; j'en donnai encore aux pauvres une partie considérable, et j'ajoutai d'autres grandes terres à celles que j'avais déjà acquises. Je me déterminai à ne pas voyager davantage, et à jouir tranquillement chez moi du fruit de mes travaux.

HISTOIRE D'UN SOLDAT ANGLAIS.

I. Je suis né dans le comté d'Essex : mon père était ouvrier, et mourut lorsque je n'avais que cinq ans ; de sorte que je fus mis à la charge de la paroisse. Comme il avait toujours mené une vie errante, les paroissiens ne savaient trop à quelle paroisse j'appartenais, et où j'étais né, de manière qu'ils m'envoyèrent à une autre paroisse, et cette paroisse m'envoya à une troisième. Je pensai en moi-même qu'ils me feraient tant voyager qu'ils finiraient par ne pas vouloir que je fusse né dans aucun lieu du monde. J'en prenais mon parti, lorsqu'enfin ils me fixèrent. J'avais quelque disposition à devenir savant, et je résolus du moins d'apprendre mes lettres ; mais le maître de la maison de charité où j'étais me mit à l'ouvrage dès que je pus manier le marteau. Là, je menai

une assez douce vie pendant cinq ans. Je ne travaillais que dix heures par jour, et pour prix de mon travail on me donnait à boire et à manger. Il est vrai qu'on ne me permettait pas de bouger de la maison, de peur, disait-on, que je voulusse m'enfuir; mais que m'importait, puisque j'avais la liberté de me promener dans tout l'hospice et dans la cour devant la porte: c'était bien assez pour moi. J'entrai ensuite chez un fermier, où je me couchais tard et me levais matin; mais je mangeais et buvais bien, mon ouvrage me plaisait beaucoup, et j'étais fort heureux quand malheureusement mon maître mourut; alors je fus obligé de pourvoir à mon existence, et je me décidai à tenter la fortune.

II. J'allai donc de ville en ville, travaillant quand je pouvais trouver de l'ouvrage, et mourant de faim quand je n'en trouvais pas. Un beau jour il m'arriva de traverser un champ qui appartenait à un juge de paix, j'aperçus un lièvre qui passait dans le sentier à vingt pas devant moi; je lui lançai mon bâton; je tuai le lièvre, et je le rapportais en triomphe, lorsque le juge de paix lui-même me rencontra: il m'appela braconnier, misérable, et, me prenant au collet, il m'ordonna de lui rendre compte de moi. Je tombai à genoux, je demandai pardon à sa seigneurie, et je commençai à lui dire en détail tout ce que je savais de mon histoire; mais, quoique je lui rendisse un compte très fidèle de tout ce qui me concernait, le juge de paix n'en voulut pas croire une syllabe. Je fus déféré aux assises, trouvé coupable d'être pauvre, et envoyé à Newgate pour être transporté comme vagabond.

Je fus tiré de prison après cinq mois, mis à bord d'un vaisseau et envoyé aux plantations avec deux cents camarades. Nous eûmes une assez mauvaise traversée; car, étant tous renfermés à fond de cale, plus de cent de nos gens moururent faute d'air frais, et ceux qui restèrent furent très malades. Quand nous abordâmes, nous fûmes vendus aux planteurs, et je fus engagé pour sept ans. Comme je n'étais pas un savant (je ne connaissais pas même mes lettres), je fus obligé de travailler parmi les nègres, et je fis mon temps selon l'engagement que j'avais pris.

III. Lorsque les sept ans de mon engagement furent

expirés, je m'engageai de nouveau pour gagner le prix de mon passage, et je fus bien content de revoir la vieille Angleterre, parce que j'aimais ma patrie. Je craignais cependant d'être encore arrêté comme vagabond, et je ne me souciais pas beaucoup de me hasarder dans la campagne; mais je restais dans la ville, faisant de petits ouvrages, ou des commissions quand je pouvais en avoir.

Je vécus ainsi très heureux, jusqu'à ce qu'un soir, lorsque je revenais de travailler, deux hommes me jetèrent par terre, puis m'ordonnèrent de faire halte. Ils appartenaient à la *presse*. Je fus conduit devant le juge de paix, et comme je n'avais point d'état, et que je ne pouvais donner de détails satisfaisants sur moi, on me laissa le choix d'aller à bord d'un vaisseau de guerre, ou de m'enrôler pour être soldat. Je pris le dernier parti, et dans ce poste honorable je fis deux campagnes en Flandre, je fus aux batailles de Val et de Fontenoy, et je ne reçus qu'une seule blessure, ici dans la poitrine; mais le docteur de notre régiment m'eut bientôt guéri.

Quand la paix se fit, je fus congédié; et comme je ne pouvais pas travailler, à cause de ma blessure qui se rouvrait de temps en temps, je m'enrôlai pour être soldat d'infanterie au service de la compagnie des Indes orientales. Là, je me battis contre les Français en six batailles rangées; et je crois vraiment que, si j'eusse su lire ou écrire, notre capitaine m'aurait fait caporal. Mais mon étoile ne voulait pas que j'eusse de l'avancement; car je tombai malade, et j'obtins mon congé et la permission de retourner en Angleterre, avec quarante louis dans ma poche. C'était au commencement d'une nouvelle guerre entre la France et la Grande-Bretagne. J'espérais bien débarquer et avoir le plaisir de dépenser mon argent à terre: mais le gouvernement avait besoin d'hommes, et je fus requis pour être matelot avant d'avoir mis le pied sur le rivage.

IV. Le contre-maître me trouvait, disait-il, un drôle bien entêté: il maintenait que je connaissais ma besogne, et que je ne faisais l'ignorant que par paresse: mais je n'entendais rien à la manœuvre, et il me battit sans vouloir m'écouter. Cependant, j'avais encore mes quarante

louis ; c'était une consolation pour moi à chaque mauvais traitement. J'aurais peut-être cet argent aujourd'hui, si notre vaisseau n'eût été pris par les Français qui nous dépouillèrent tous.

Notre équipage fut mené à Brest; plusieurs d'entre nous moururent, parce qu'ils n'étaient point habitués à vivre en prison; mais, pour ma part, je ne m'en trouvai pas mal, j'y étais déjà fait. Une nuit que je dormais sur le lit de planches, enveloppé dans une bonne couverture chaude, car j'ai toujours aimé à être bien couché, je fus éveillé par le contre-maître qui avait à la main une lanterne sourde. " Jacques," me dit-il, " veux-tu assommer la sentinelle française ?"—" Je veux bien te donner un coup de main," dis-je, " en essayant de me tenir éveillé." — " Eh bien, suis-moi," dit-il, " j'espère que nous ferons l'affaire." Je me levai, et j'allai avec lui pour assommer nos gardes.

Quoique nous n'eussions point d'armes, nous allâmes à la porte où étaient postées les deux sentinelles, et nous précipitant sur elles, nous saisîmes leurs fusils et nous les renversâmes. Neuf de nos camarades coururent alors vers le quai, et s'emparant du premier bateau venu, nous quittâmes le port et gagnâmes le large. Il n'y avait pas trois jours que nous étions en mer, lorsque nous fûmes pris par un corsaire anglais qui fut enchanté de trouver tant de bons marins, et nous consentîmes à courir les mêmes chances. Cependant, nous ne fûmes pas si heureux que nous l'espérions. Au bout de quatre jours, nous rencontrâmes le corsaire français *le Neptune:* nous en vînmes bientôt à l'abordage, le combat dura trois heures, et je crois vraiment que nous eussions fini par prendre le vaisseau français, s'il nous fût resté plus d'hommes ; mais, malheureusement, nous perdîmes tout notre monde au moment où nous allions gagner la victoire.

V. Je me trouvai encore une fois au pouvoir des Français, et je pense que j'aurais passé un mauvais moment, si l'on m'eût ramené à Brest ; mais, par bonheur, nous fûmes repris par la frégate anglaise *l'Amphitrite.* J'avais oublié de vous dire que dans le premier combat je fus blessé en deux endroits ; je perdis quatre doigts de la

main gauche, et j'eus la jambe emportée par un boulet de canon. Si j'avais été assez heureux pour perdre ma jambe et l'usage de ma main à bord d'un vaisseau du roi, et non sur un corsaire, j'aurais eu des droits à être vêtu et nourri pendant le reste de ma vie ; mais le hasard ne l'a pas voulu. Comme dit le proverbe, l'un naît avec une cuiller d'argent dans la bouche, et l'autre avec une cuiller de bois. Cependant, je jouis d'une bonne santé, et j'aimerai toujours la liberté et la vieille Angleterre. Vive à jamais la liberté ! la propriété et la vieille Angleterre !

Ayant ainsi parlé, le soldat estropié s'éloigna clopin, clopant, me laissant dans l'admiration de son intrépidité et de son contentement. Je reconnus alors qu'une longue familiarité avec la misère sert bien mieux que la philosophie à nous apprendre à la mépriser.

VALENTIN DUVAL.

HISTORIQUE.

I. VALENTIN DUVAL naquit au village d'Artonay, en Champagne. Son père était un pauvre laboureur. Sa première enfance se passa dans la chaumière de ses parents, où on ne lui apprit pas seulement à connaître ses lettres.

A dix ans, il perdit son père et sa mère ; il fallut travailler pour vivre : il entra chez un fermier pour y garder le bétail. Cette triste ressource lui manqua bientôt ; et, ne pouvant trouver un nouveau maître dans son village, il prit le parti d'aller chercher ailleurs et du travail et du pain.

Sans parents, sans personne qui s'intéressât à lui, il ne savait guère de quel côté tourner ses pas. Pour comble de malheur, un hiver affreux désolait les campagnes, et réduisait une partie des paysans à une misère extrême. Figurez-vous donc le petit Valentin errant au hasard sur les routes couvertes de neige, s'arrêtant quelquefois devant une misérable chaumière pour demander à se chauffer un instant, et sollicitant avec timidité un peu de nourriture, que souvent on lui refusait. Sa position était

horrible. La misère publique avait rendu tout le monde sourd aux plaintes de l'infortune. Ne sachant où reposer sa tête, il prend la résolution d'aller chercher une contrée plus heureuse. Il s'informe s'il n'est pas quelque pays que le fléau ait respecté : on lui parle du midi, de l'orient. Le midi ! l'orient ! c'étaient pour lui des mots nouveaux ; ils firent naître dans sa tête des idées nouvelles. Ce fut, dit-il lui-même, la source de ses premières réflexions, sa première leçon de géographie.

Le voilà donc qui cherche cette terre de bonheur ; il marche vers le point où le soleil lui paraît se lever. Il traverse la Champagne, et partout la disette lui présente un spectacle affreux. Ce ne fut qu'en entrant dans la Lorraine qu'il retrouva l'abondance et l'espoir d'un avenir plus heureux.

II. Un soir il s'arrêta à un ermitage pour y demander l'hospitalité. Le solitaire l'accueillit, et partagea avec lui son frugal repas. L'esprit et le caractère du jeune homme lui plurent. Il l'engagea à rester quelques jours avec lui. Valentin ne se fit pas beaucoup prier ; il mit tous ses soins à plaire à son hôte, et l'ermite en fut si charmé qu'il lui offrit la moitié de sa solitude et son amitié. Cette rencontre fut la plus heureuse que pouvait faire le pauvre orphelin, et décida du sort de sa vie. Le bon ermite, dans les moments de repos, prit plaisir à montrer à lire à son jeune disciple, et celui-ci fit des progrès si rapides, qu'il fut bientôt aussi savant que son maître ; c'est-à-dire qu'il sut lire passablement et écrire un peu en gros. Ces premières connaissances excitèrent en lui le plus vif désir de s'instruire ; mais les moyens lui manquaient ; l'ermite n'avait que quelques livres de dévotion.

De l'ermitage de la Rochette, où il se trouvait, Valentin passa à celui de Sainte-Anne, auprès de Lunéville. Ses occupations dans cette nouvelle maison étaient de garder six vaches et de servir quatre ermites, de la plus grossière ignorance ; il y joignait la lecture de quelques bouquins, qu'il trouva dans l'ermitage, et parvint seul à perfectionner son écriture. Un abrégé d'arithmétique devint bientôt l'objet de ses études, auxquelles il se livrait dans le silence des bois. Il prit les premières notions

d'astronomie et de géographie à l'aide de ses seules réflexions, de quelques cartes et d'un tube de roseau placé sur un chêne élevé, dont il avait fait son observatoire.

Plus Valentin apprenait, plus il brûlait du désir d'apprendre encore. Il eut bientôt lu, relu et appris par cœur tous ses livres. Où en trouvera-t-il d'autres maintenant? Il faudra donc qu'il cesse de s'instruire? Soyez sans inquiétude; Valentin saura bien encore vaincre cette difficulté. Le voilà qui déclare la guerre aux animaux de la forêt, dans le dessein de vendre leur fourrure pour acheter des livres; sans cesse à l'affût, tantôt il prend un lapin, tantôt une belette ou quelque autre animal. Son ardeur était incroyable. Il eut un jour une lutte violente à soutenir contre un chat sauvage, qu'il ne put vaincre qu'au prix de son sang. Enfin, sa constance lui procura au bout de quelques mois environ cent francs. Le cœur palpitant de joie, il court à Nancy, entre chez un libraire, choisit, paie, et retourne à sa solitude, le dos chargé de livres, mais la bourse absolument vide d'argent.

III. Une aventure heureuse vint accroître son petit trésor. Il trouva un jour un cachet d'or armorié. Il le fait annoncer au prône: un Anglais se présente, et le réclame. S'il est à vous, dit Valentin, je vous prie de le blasonner. Tu te moques de moi, répond l'Anglais étonné; le blason n'est pas assurément de ton ressort. Soit, répond le jeune pâtre; mais, je vous déclare qu'à moins de blasonner votre cachet vous ne l'aurez pas. Surpris de ce ton ferme, l'Anglais obéit, et reçut ensuite son cachet. Voulant récompenser celui qui le lui avait rendu, il l'invita à le venir voir. Par sa générosité, la bibliothèque de Valentin s'éleva à quatre cents volumes, tandis que sa garde-robe restait toujours la même. Un sarrau de toile ou de laine, un mauvais bonnet et des sabots composaient tout son ajustement; mais c'était là la moindre de ses inquiétudes.

Cependant, tandis qu'il formait ainsi son esprit par l'étude, il faut l'avouer, le troupeau n'en allait pas mieux. Les ermites, qui se moquaient des sciences, se plaignirent très haut; l'un d'eux le menaça même de brûler tous ses livres, et joignit un geste offensant à cette menace. Va-

lentin était né sensible, ardent; la nécessité avait plié son âme à la servitude, mais non aux insultes; il saisit une pelle à feu, met le frère à la porte de sa propre demeure, en fait autant aux autres, qui accourent au bruit, et s'enferme seul à double tour. L'ermitage est dans le plus grand tumulte. Le supérieur arrive, et demande ce que signifie tout ce qu'il voit. Valentin, placé tranquillement à la fenêtre, explique avec sincérité les torts du frère et les siens propres, et n'ouvre la porte qu'après avoir fait accepter une capitulation. Les deux points principaux du traité furent l'oubli de tout le passé, et deux heures par jour à l'avenir pour vaquer à ses études. A ces conditions, il s'engagea à servir l'ermitage pendant dix ans pour la nourriture et l'habit. Ce qu'il y a de plus plaisant, observe-t-il lui-même dans ses mémoires, c'est que cet acte fut ratifié chez un notaire de Lunéville.

IV. Le bois où Valentin menait paître ses vaches était son cabinet d'étude le plus ordinaire. Un jour qu'il y était entouré, selon sa coutume, de ses livres et de ses cartes géographiques, il fut abordé par un homme de bonne mine et richement vêtu, qui, surpris de cet appareil, lui demanda ce qu'il faisait là. "J'étudie la géographie," répondit Valentin. — "Est-ce que vous y entendez quelque chose?" reprit l'inconnu. — "Je ne m'occupe que de ce que j'entends," répliqua le jeune homme. — "C'est très bien," dit le passant; "mais où en êtes-vous?" — "Je cherche la route de Québec," reprit Valentin, "pour aller continuer mes études à l'université de cette ville." (Il avait lu dans ses livres que Québec avait une université alors assez célèbre.) "Il y a," reprit l'inconnu, "des universités plus à votre portée; je puis vous en indiquer."

Au milieu de ce dialogue, un nombreux cortége s'approche de toutes parts, à travers les arbres, et entoure avec beaucoup de respect le personnage qui questionnait Valentin. Celui-ci reconnaît alors qu'il est devant un très grand seigneur, et veut excuser la liberté de ses réponses. Le prince de Lorraine, car c'était lui, le rassura, et lui dit qu'il était si charmé de ses dispositions, qu'il se chargerait de son sort. Enfin Valentin se vit au comble de ses vœux: on le plaça dans une université; et ses

progrès furent si rapides, qu'au bout de deux ans, le prince, qui voulait se l'attacher, lui fit faire plusieurs voyages, et à son retour le nomma son bibliothécaire et professeur d'histoire à l'académie de Lunéville. Cette place, et les leçons qu'il donnait à de riches Anglais, lui procurèrent les moyens de faire rebâtir à neuf son ancien ermitage de Sainte-Anne. On voit que la reconnaissance était au nombre de ses vertus. Lorsque la Lorraine fut cédée à la France, il refusa toutes les propositions qui lui furent faites pour rester, et suivit la bibliothèque de son bienfaiteur à Florence, où il demeura dix ans. La réputation que son savoir lui avait acquise le fit appeler à Vienne par l'empereur pour lui former un cabinet de médailles. C'est là qu'il vécut aimé et considéré de toute la famille impériale, et qu'il mourut, en 1775, âgé de près de quatre-vingts ans.

LE TABLEAU DE FAMILLE.

I. MA femme et ma fille, ayant rendu par hasard une visite à celles du voisin Flamborough, apprirent que la famille venait de se faire peindre par un artiste qui parcourait la province, et saisissait la ressemblance à quinze schellings par tête. Comme cette famille et la nôtre avaient eu longtemps une sorte de rivalité sur l'article du goût, notre amour-propre s'alarma de cette marche gagnée sur nous. Nonobstant tout ce que je pus dire, et je dis beaucoup, il fut résolu que nous nous ferions peindre aussi. Nous retînmes donc l'artiste (car que pouvais-je faire?), et nous avisâmes ensuite aux moyens de montrer la supériorité de notre goût dans les attitudes. La famille de notre voisin se composait de sept personnes, et on les avait représentées chacune avec une orange; idée de fort mauvais goût; d'ailleurs point de variété, pas l'ombre de composition. Nous voulûmes quelque chose d'un style plus brillant, et après plusieurs délibérations il fut décidé à l'unanimité que nous serions peints tous ensemble dans un vaste tableau de famille historique. Cela nous reviendrait à meilleur marché, puisque le même cadre servirait pour tous, et ce serait infiniment plus flat-

teur, car toutes les familles de quelque goût se faisaient peindre de cette manière. Comme il ne se présenta, pour le moment, à notre esprit aucun sujet historique propre à nous frapper, nous nous contentâmes de nous faire peindre comme des personnages détachés. Ma femme voulut être représentée en Vénus. Ses deux petits garçons devaient être comme des Amours à ses côtés, tandis que moi, avec ma robe et mon rabat, je lui présenterais mon livre sur la controverse de Whiston. Olivia devait être peinte en Amazone, assise sur un banc de verdure, vêtue d'une redingote verte, richement brodée en or, et avec un fouet à la main. Sophie devait paraître en bergère avec autant de moutons que le peintre en pourrait mettre pour rien, et Moïse devait être paré d'un chapeau avec une plume blanche.

II. Le peintre se mit à l'œuvre, et, comme il travaillait avec assiduité et d'une manière expéditive, en moins de quatre jours tout fut achevé. Le tableau était large, et il faut convenir qu'il n'avait pas épargné ses couleurs : aussi reçut-il à cet égard de grands compliments de ma femme. Nous étions tous parfaitement satisfaits de l'exécution ; mais une malheureuse circonstance, qui ne s'était pas présentée à notre esprit avant que le tableau fût achevé, nous jeta dans la désolation : il était si grand qu'il n'y avait aucun endroit dans la maison pour le placer. Comment nous avions pu oublier un point si important, c'est ce qui paraîtra sans doute surprenant ; mais enfin il est certain que nous étions tous coupables de cette étourderie. Ainsi le tableau, au lieu de satisfaire notre vanité comme nous l'espérions, beaucoup trop grand pour passer par aucune porte, resta exposé de la manière la plus mortifiante sur le mur de la cuisine où la toile avait été tendue, et devint l'objet des mauvaises plaisanteries de tous nos voisins.

LE CONTRE-TEMPS.

I. J'avais une invitation pour dîner chez Sir Alfred Beauchamp, à Piccadilly. Je regardai ma montre vingt fois : je n'avais pas envie de montrer mon éducation pro-

vinciale en arrivant trop tôt pour importuner mon ami, ni de montrer mon savoir-vivre citadin en arrivant trop tard, et en faisant gâter son dîner. Sir Alfred est un homme de mérite, et de manières élégantes : il jouissait d'une haute estime dans l'opinion de mon père, pour les grâces de son esprit, et la pureté de ses principes. Comme je savais qu'il avait la réputation de réunir à sa table des hommes de sens, de goût et de mérite, je me promettais un plaisir infini.

Il n'y eut d'abord aucune occasion favorable de faire sortir la conversation des nouvelles du jour, et il faut avouer que cette époque, si fertile en événements, leur prête un intérêt neuf et bien puissant. J'aurais vu avec beaucoup de plaisir mes erreurs politiques rectifiées, les préjugés que j'avais pu contracter en province corrigés ou affaiblis, si l'entretien n'eût été troublé par les fréquentes exclamations du plus jeune convive de la compagnie. Cet amateur de bonne chère interrompait brusquement chaque remarque en se récriant tour à tour sur le mérite des divers plats. Il débitait ses réflexions avec la gravité d'un philosophe allemand, et la suffisance d'un cuisinier français. Si par hasard on contredisait quelqu'une de ses opinions, il citait à l'appui de son jugement l'*Almanach des Gourmands*, qui, assurait-il, était l'ouvrage le plus estimable qui eût paru en France depuis la révolution.

La dame de la maison était parfaitement aimable et du meilleur ton. Son dîner était excellent, et autour d'elle tout avait un air d'élégance et de délicatesse. Je brûlais de voir emporter la nappe ; et, dans mon impatience, j'anticipais le plaisir et l'instruction qui m'attendaient.

II. Aussitôt que les valets commencèrent à se retirer, une sorte de conversation s'établit entre tous les convives, excepté le panégyriste de l'*Almanach des Gourmands*. Je commençais à écouter avec toute mon attention un spirituel voyageur qui allait nous donner des détails intéressants sur l'Égypte, où il avait passé une année, et d'où il était de retour depuis peu de temps. Il venait justement d'arriver aux catacombes, quand soudain les deux battants des portes d'acajou s'ouvrirent. Aus-

s'élancent pêle-mêle, en s'escrimant pour voir qui entrera le premier, une douzaine d'enfants jolis, frais, vifs, et bruyants. La brusque et violente interruption de ces petits barbares interrompit nécessairement la conversation. Les folâtres créatures couraient autour de la table pour choisir l'endroit qui leur plairait le mieux. À la fin, cette grande difficulté des cours et des cabinets, le choix des places, fut aplanie. Les jeunes marmots s'installèrent parmi les dames qui se disputaient entre elles à qui s'emparerait de ces *petits anges*. L'une s'émerveillait en contemplant les joues de rose d'une charmante demoiselle qu'elle tenait sur ses genoux. Une seconde se récriait sur la jolie dentelle dont la jupe d'une autre était garnie, et que sans doute maman lui avait donnée pour avoir été bien sage. Une troisième s'écriait: "Observez donc ce petit amour! quels beaux yeux bleus!" Moi-même, qui aime passionnément les enfants, je laissais tomber sur ces petits rebelles des regards de complaisance, malgré l'importunité de leur interruption.

III. Enfin, quand les enfants furent tous arrangés, je repris mes questions sur le lieu où reposent les momies. Mais une grande querelle, pour décider qui aurait des oranges, et qui aurait des amandes, ou du raisin, excita bientôt une telle rumeur, qu'il devint impossible d'entendre mon ami l'Égyptien. Cette violente contestation finit néanmoins par se calmer, et je retournais aux antiquités de Memphis, quand un important débat pour savoir qui aurait du vin rouge et qui aurait du vin blanc, qui aurait seulement un demi-verre, et qui aurait un verre entier, nous mit dans une nouvelle agitation. Sir Alfred était visiblement mal à son aise, et réclamait du silence. Durant cet intervalle de paix, j'abandonnai les catacombes, et je me réfugiai dans les pyramides. Mais je n'avais pas plus tôt proposé ma question sur le serpent qu'on trouve, dit-on, dans l'une d'elles, que le fils et l'héritier de la maison, joli petit espiègle, âgé de six ans, en alongeant son bras pour lancer une pomme à sa sœur, à l'autre bout de la table, avec l'intention maligne de lui renverser son verre, heurta malheureusement le sien, plein jusqu'au bord de vin de Porto. Le contenu tomba sur

l'élégante draperie d'une nymphe dont la robe blanche n'en perdit pas une goutte.

Tout fut alors désordre, trouble, tumulte et confusion : les messieurs sonnaient pour avoir des serviettes ; les dames s'empressaient à secourir la belle si bien arrosée : c'était à qui recommanderait la recette la plus efficace pour faire disparaître les taches de vin rouge, et à qui consolerait la victime par des récits de pareilles mésaventures. Le petit coupable fut congédié ; tous les embarras et les désastres semblaient désormais finis. Mais on ne peut réchauffer un intérêt qui a été refroidi tant de fois. Le fil de la conversation avait été si souvent rompu, que je désespérais de pouvoir le renouer encore. Je renonçai, à mon grand regret, aux catacombes, aux pyramides, et au serpent, et je fus réduit à me contenter de propos frivoles avec mon voisin, triste et désappointé de glaner seulement quelques épis, au lieu de l'abondante moisson que j'espérais recueillir ; et ce jour dont je m'étais promis tant de profit et de plaisir, ne m'offrit qu'une très mince provision de l'un et de l'autre.

L'HOMME TIMIDE.

I. Je souffre une sorte de tribulation qui, je le crains bien, m'obligera enfin à renoncer à la société où je suis jaloux de paraître : mais je vais vous tracer une courte esquisse de mon origine et de ma situation présente pour vous mettre à même de mieux apprécier mon embarras.

Mon père était un fermier peu aisé, et sans autre instruction que celle qu'il avait acquise à une école de charité ; mais ma mère étant morte, et n'ayant d'autre enfant que moi, il résolut de me procurer un avantage qui, dans son opinion, l'aurait rendu heureux, une éducation libérale. Il m'envoya d'abord à un collége de campagne, et de là à l'université, dans l'intention de me faire prendre les ordres. Là, ne recevant qu'une modique pension de mon père, et me trouvant d'un caractère honteux et timide, je n'eus aucune occasion de me débarrasser de cette gaucherie naturelle, qui est la cause

fatale de tout mon malheur, et dont, je commence à le craindre, je ne me corrigerai jamais.

Il faut savoir que je suis grand et mince, que j'ai un beau teint et des cheveux blonds, mais une telle disposition à rougir que, pour le moindre sujet de confusion, tout mon sang me monte au visage, et je ressemble à une rose épanouie. Le sentiment de cette malheureuse faiblesse me fit éviter la compagnie, et je devins amoureux de la vie de collége, surtout quand je réfléchis que le ton grossier de la famille de mon père n'était guère propre à m'apprendre l'usage du monde. J'avais donc résolu de vivre à l'université, et de prendre des élèves, lorsque deux événements imprévus changèrent beaucoup la situation de mes affaires, je veux dire la mort de mon père, et le retour d'un oncle qui revenait des Indes. J'avais rarement entendu mon père parler de cet oncle, et on croyait généralement qu'il était mort depuis longtemps, quand il arriva en Angleterre, une semaine trop tard seulement pour fermer les yeux à son frère.

Je fus inconsolable de la perte que je venais de faire; mais mon oncle fut peu affecté, car il avait été séparé de son frère plus de trente ans, et dans cet intervalle il avait acquis une fortune capable, comme il s'en vantait ordinairement, de rendre un nabab heureux : en un mot, il rapportait avec lui la somme énorme de trente mille livres sterling, et il élevait sur ce fondement des espérances d'une félicité sans bornes. Tandis qu'il formait des plans de jouissance et de grandeur, soit que le changement de climat lui devînt contraire, soit toute autre cause que je ne connais pas, il fut enlevé à tous ses rêves de bonheur par une courte maladie dont il mourut, me laissant héritier de tous ses biens.

Maintenant voyez-moi, à l'âge de vingt-cinq ans, bien fourni de latin, de grec, et de mathématiques, possesseur d'une ample fortune, mais si gauche et si novice dans tous les usages du bon ton, que ceux qui me connaissent ne m'appellent pas autrement que *le riche et savant lourdaud*.

II. J'ai acheté depuis peu une propriété dans une campagne, où je suis environné de ce qu'on appelle des per-

sonnes du beau monde ; et si vous songez à mes parents et à mon air empesé, vous aurez peine à concevoir combien ma compagnie est recherchée dans les familles du voisinage, surtout dans celles où il y a des filles à marier. J'ai reçu de messieurs mes voisins des visites familières, et les plus pressantes invitations : mais, quoique je désirasse accepter leurs offres d'amitié, je me suis constamment excusé, sous prétexte de ne pas être encore tout-à-fait établi ; car la vérité est que, quand je monte à cheval, ou quand je pars en me promenant, dans l'intention formelle de leur rendre leurs nombreuses visites, le cœur me manque lorsque j'approche de leur porte, et que, plus d'une fois, je suis revenu à mon logis, bien décidé à faire une nouvelle tentative le lendemain.

Cependant, j'ai résolu enfin de vaincre ma timidité, et j'ai accepté, il y a trois jours, une invitation pour dîner aujourd'hui avec un homme dont les manières simples et franches ne me laissaient aucun doute sur un accueil cordial. Sir Thomas Bienvenu, qui demeure à deux milles à peu près, est un baronnet, propriétaire d'un bien de deux mille livres environ de revenu, près de celui que j'ai acheté. Il a deux fils et cinq demoiselles, toutes de belle taille, qui vivent avec leur mère et une vieille fille, sœur de Sir Thomas, au domaine de Bienvenu.

Convaincu de mon air gauche, j'ai pris, depuis quelque temps, des leçons particulières d'un professeur qui apprend « aux grands messieurs à danser," et, quoique j'aie rencontré d'abord d'étonnantes difficultés dans l'art qu'il enseigne, mes connaissances en mathématiques m'ont été d'un merveilleux secours pour m'instruire à conserver mon équilibre, et à bien ajuster mon centre de gravité avec les cinq positions.

Ayant donc acquis l'art de marcher sans faire de faux pas, et appris à saluer, je me mis hardiment en devoir de répondre à l'invitation du baronnet pour un dîner de famille, ne doutant pas que mes nouveaux talents me permissent de me présenter devant les dames avec une passable intrépidité : mais, hélas ! combien sont vaines toutes les espérances de la théorie, quand elles ne sont pas soutenues par une pratique habituelle ! Comme j'appro-

chais de la maison, le son d'une cloche m'alarma, et je craignis d'avoir fait gâter le dîner, faute d'exactitude: tourmenté par cette préoccupation, je devins rouge comme l'écarlate, pendant que mon nom était successivement annoncé par divers laquais en livrée qui m'introduisirent dans la bibliothèque, sachant à peine où j'étais et qui je voyais.

À mon entrée, je rappelai tout mon courage, et je fis mon nouveau salut à lady Bienvenu; mais malheureusement, en ramenant mon pied gauche à la troisième position, je marchai sur l'orteil goutteux du pauvre Sir Thomas, qui me suivait de près pour me faire la nomenclature de la famille. L'embarras que j'éprouvai dans cette occasion est difficile à concevoir, puisque les personnes timides peuvent seules juger de ma disgrâce, et leur nombre est, je crois, fort petit. La politesse du baronnet dissipa peu à peu ma confusion, et je fus surpris de voir combien une bonne éducation le rendait maître de cacher sa douleur, et de paraître parfaitement à son aise après un si pénible accident.

III. L'enjouement de lady Bienvenu et le babil familier des jeunes demoiselles m'encouragèrent insensiblement à me défaire de ma réserve et de ma niaiserie; je m'enhardis jusqu'à me mêler à la conversation, et même à me lancer dans de nouveaux sujets. La bibliothèque était richement garnie de livres d'une reliure élégante: je crus que Sir Thomas était un homme de lettres, et je me hasardai à donner mon avis sur plusieurs éditions des classiques grecs, en quoi l'opinion du baronnet s'accorda de tout point avec la mienne. Je fus conduit à ce sujet en observant une édition de Xénophon en seize volumes, qui, comme je n'en avais jamais entendu parler auparavant, excita en moi une vive curiosité. Je me levai pour examiner ce que c'était; Sir Thomas comprit mon dessein, et voulant, je le suppose, m'épargner cette peine, il se leva aussi pour prendre le livre, ce qui redoubla mon empressement à le prévenir; de sorte que je mis brusquement ma main sur le premier volume, et le tirai avec vigueur: mais, ciel! au lieu de livre, un ais recouvert de cuir et de dorures qui le faisaient ressembler aux seize

volumes tomba en roulant, et renversa malheureusement une écritoire sur la table placée au-dessous de la bibliothèque. En vain Sir Thomas m'assura qu'il n'y avait aucun mal ; je vis l'encre couler à grands flots d'une table de marqueterie sur le tapis de Perse, et, sachant à peine ce que je faisais, j'essayai d'en arrêter le progrès avec mon mouchoir de batiste.

Au fort de cette confusion, on vint nous dire que le dîner était servi, et je m'aperçus avec joie que le tintement de la cloche qui m'avait d'abord causé tant d'alarme n'était que le coup de la demi-heure avant le dîner. En traversant le salon pour me rendre à la salle à manger, j'eus le temps de me remettre un peu de mon trouble, et je fus prié de m'asseoir à table entre lady Bienvenu et sa fille aînée.

Depuis la chute du Xénophon de bois, ma face avait été continuellement brûlante comme un charbon : je commençais justement à reprendre mes esprits, et à sentir une fraîcheur consolante, quand un accident inattendu ralluma tout le feu et la rougeur de mon visage. Ayant mis mon assiette à soupe trop près du bord de la table, en saluant miss Dinah, qui me complimentait poliment sur la forme de mon gilet, je laissai tomber tout le potage bouillant sur mes genoux. En dépit d'une provision de serviettes qu'on m'offrit aussitôt pour essuyer la surface de mes habits, je crus, pendant quelques minutes, me sentir cuire dans une chaudière ; mais, me rappelant que Sir Thomas avait dissimulé sa souffrance quand je lui avais marché sur l'orteil, je supportai courageusement mon mal en silence, et je m'assis au milieu des rires étouffés des dames et des domestiques. Je ne raconterai pas les nombreuses balourdises que je fis durant le premier service, ni l'embarras que j'éprouvai quand on me pria de découper une volaille, ou de servir de divers plats qui se trouvaient dans mon voisinage, répandant un vase plein de sauce, et renversant une salière : je me hâte d'arriver au second service, où de nouveaux désastres m'achevèrent.

IV. J'avais sur ma fourchette un superbe morceau de boudin gras, lorsque miss Louisa Bienvenu me pria d'avoir

la complaisance de lui passer un pigeon qui était près de moi : dans mon empressement, sachant à peine ce que je faisais, je portai à ma bouche le boudin aussi chaud qu'un charbon ardent ; il me fut impossible de cacher mon supplice ; mes yeux sortaient de leurs orbites. A la fin, en dépit de ma honte et de ma résolution, je fus contraint de laisser tomber sur mon assiette l'instrument de ma torture. Sir Thomas et les dames eurent compassion de mon infortune ; chaucun conseillait un spécifique différent ; l'un recommandait l'huile, un autre l'eau, mais tous convenaient que le vin valait mieux pour calmer l'inflammation, et on m'apporta du buffet un verre de Madère.

Mais, hélas ! comment raconter la suite ? Soit que le sommelier se fût mépris par accident, soit qu'il eût formé par malice le projet de me rendre fou, il me donna une eau-de-vie des plus fortes dont je remplis ma bouche déjà blessée au vif et cicatrisée. Absolument étranger à l'usage de toute liqueur spiritueuse, avec ma langue, mon gosier et mon palais aussi écorchés qu'une tranche de bœuf, que pouvais-je faire ? Il me fut impossible d'avaler le breuvage : mettant mes mains sur ma bouche, la liqueur jaillit à travers mes doigts ; et je fus assailli par des éclats de rire de tous les coins de la salle. En vain Sir Thomas réprimanda les valets, et lady Bienvenu gourmanda ses filles : la mesure de ma honte et de leur divertissement n'était pas encore complète.

Pour me délivrer de l'état insupportable de transpiration où cet accident m'avait mis, sans songer à ce que je faisais, j'essuyai ma face avec ce malencontreux mouchoir qui était encore tout humide grâce à la chute du Xénophon, et je barbouillai mon visage de raies d'encre en tous sens. Le baronnet lui-même ne put résister à cette épreuve, et partagea avec son épouse l'hilarité générale, tandis que je m'élançai de la table, dans un transport de désespoir : je me précipitai hors de la maison, et je courus à mon logis avec autant de trouble et d'agitation que si j'eusse été poursuivi par le remords cuisant de quelque crime.

Ainsi, sans avoir dévié du chemin de la rectitude morale, je souffre des tourments comme une âme réprouvée. La

moitié de mon corps est presque bouillie, ma langue et ma bouche grillées, et je porte les marques de Caïn sur mon front: mais ce ne sont encore là que de légères disgrâces en comparaison de la honte inévitable qui m'attend toutes les fois qu'on parlera de cette affaire.

LE PROFESSEUR DE SIGNES.

I. Un ambassadeur d'Espagne en Angleterre, homme très érudit, mais taciturne et original, s'était fait des idées singulières sur l'importance des signes. Il prétendait que ceux-ci pourraient fort bien suppléer au langage, et qu'il devrait, dans toutes les universités, y avoir un professeur de signes. Un jour que ce diplomate se plaignait devant le roi Jacques de la négligence qu'on mettait partout à cultiver ce moyen de communication, et du manque total de maîtres en cette science excellente, le roi lui dit en riant: « Mais j'ai un professeur tel que vous le désirez, un homme très habile; il est vrai qu'il se trouve employé dans l'université la plus éloignée au nord de mes états, à Aberdeen, à environ six cents milles d'ici." « Quand il serait en Chine," répondit l'ambassadeur, « il faut que je le voie, et je partirai demain." En effet, il se mit en route; et le roi, ne voulant pas se donner un démenti, envoya en toute hâte un courrier à l'université d'Aberdeen pour annoncer l'arrivée du curieux voyageur, engager les professeurs à le recevoir de leur mieux, et à tâcher de l'éconduire le plutôt possible.

L'ambassadeur fut reçu avec grande solennité à l'université, mais il ne voulut rien voir que le professeur de signes qu'il attendait avec la plus vive impatience. On lui répondit que pour le moment celui-ci était absent, qu'il faisait une tournée dans le haut pays, chez les montagnards d'Écosse, pour y exercer son art, et qu'on ignorait l'époque de son retour. « En ce cas, je veux l'attendre ici," répondit l'ambassadeur, « dût-il être absent une année entière." Voyant que cette défaite ne réussissait pas, et qu'ils auraient longtemps Son Excellence sur les bras, messieurs les professeurs résolurent d'employer une autre voie pour s'en débarrasser.

II. Il y avait dans la ville un nommé Geordi, boucher de son métier, et borgne, mais d'ailleurs homme facétieux et très propre à jouer différents roles. On résolut de le charger de celui de professeur de signes. Il y consentit; on l'instruisit en conséquence; il promit de garder le plus profond silence et de ne s'expliquer que par gestes.

L'ambassadeur averti que le professeur était de retour de son voyage, en témoigna une joie extrême; le rendez-vous donné, Geordi, affublé d'une robe doctorale, d'une grande perruque, et placé convenablement dans une chaire en une des salles de l'Académie, Son Excellence fut introduite. On dit à l'Espagnol de s'expliquer et de s'entretenir comme il le pourrait avec l'habile homme qu'on lui présentait; et les professeurs réunis dans une salle voisine, attendirent non sans inquiétude l'issue de cette entrevue.

L'ambassadeur s'approche de Geordi, et élève un doigt de la main; Geordi à ce geste en élève deux; l'ambassadeur lui montre alors trois doigts, Geordi ferme le poing et le lui montre d'un air menaçant. L'ambassadeur tire une orange de sa poche et la lui montre; Geordi à son tour sort de dessous sa robe un gros morceau de pain d'avoine. L'ambassadeur paraît très satisfait, fait une profonde révérence et se retire.

III. Les professeurs curieux d'apprendre comment leur confrère borgne s'est tiré d'affaire, questionnent Son Excellence: "Ah! c'est un homme admirable," répond-elle, "il vaut tous les trésors de l'Inde. D'abord, je lui montrai un doigt, voulant dire par là, qu'il n'y a qu'un Dieu; il m'en montra deux, ce qui signifiait qu'il y avait le Père et le Fils. J'en élevai trois pour indiquer le Père, le Fils et le St.-Esprit! il me montra le poing fermé pour me dire que ces trois n'en font qu'un. Alors je produisis une orange, ce qui indiquait la bonté de Dieu qui nous prodigue non-seulement tout ce qui est nécessaire à la vie, mais aussi les douceurs et les agréments qui embellissent l'existence. Alors cet homme miraculeux, présente un morceau de pain, pour dire que c'est là l'essentiel, bien préférable à tous les besoins du luxe et de la vanité."

Les professeurs enchantés que l'affaire eût si bien réussi, après avoir pris congé de Son Excellence, s'adressèrent à Geordi pour apprendre comment lui, de son côté, avait pris et expliqué la chose: ils le trouvèrent très courroucé. " Votre ambassadeur est un insolent," dit-il; " d'abord il me montre un doigt pour me reprocher que je n'ai qu'un œil; je lui montre mes deux doigts pour lui faire entendre que mon seul œil vaut bien les deux siens; alors il lève trois doigts pour me dire que nous n'avons que trois yeux à nous deux. Irrité de cette impertinence, je lui mets mon poing sous le nez, et je lui aurais prouvé la vigueur écossaise de mon bras, sans ma considération pour vous. Mais cet impertinent ne s'en tint pas là; il tire bientôt une orange de sa poche et me la montre, comme pour dire: Votre misérable et froid pays ne peut rien produire de pareil; mais moi, à mon tour, je lui montre un bon gâteau d'Écosse, pour lui prouver que je me soucie fort peu de ses délicatesses. J'allais le lui jeter à la figure, quand il prit le bon parti de me faire une révérence et de se retirer; il était temps, car je commençais à m'échauffer! Mais il me reste toujours le regret de ne l'avoir pas un peu secoué avant son départ, pour le punir de ses gestes injurieux."

LE BOUCLIER À DEUX COULEURS.

I. Au temps de la chevalerie et du paganisme, un des anciens princes bretons éleva une statue à la Victoire, sur une place où aboutissaient quatre routes différentes. La déesse tenait de la main droite une lance; de la gauche elle s'appuyait sur un bouclier dont la surface extérieure était d'or, et l'intérieur d'argent. D'un côté, on lisait cette inscription écrite en vieux langage breton, *A la déesse toujours favorable;* et de l'autre, *Pour quatre victoires successives remportées sur les Pictes et les autres habitants des îles septentrionales.*

Il avint un jour que deux chevaliers complétement armés, l'un d'une armure noire, et l'autre d'une armure blanche, arrivèrent de deux côtés opposés, auprès de la

statue, précisément en même temps : comme ils la voyaient pour la première fois, ils s'arrêtèrent afin de lire les inscriptions, et d'admirer la beauté du travail. Après l'avoir contemplée quelque temps, « Ce bouclier d'or... » s'écria le chevalier noir. — « D'or, » interrompit le chevalier blanc, qui observait aussi attentivement le côté opposé ; « si j'ai de bons yeux, il est d'argent. » — « Je ne sais si vous avez de bons yeux, » répondit le chevalier noir, » mais si jamais j'ai vu dans ma vie un bouclier d'or, c'est celui-ci. » — « En effet, » répliqua l'autre en souriant, « il est très probable qu'on exposerait un bouclier d'or dans un lieu aussi public ! Pour moi, je suis seulement surpris qu'un bouclier d'argent ne soit pas une tentation trop forte pour la dévotion de certaines personnes qui passent de ce côté, et la date annonce qu'il est là depuis plus de trois ans. » Le chevalier noir ne put supporter le sourire qui accompagna cette réflexion, et s'échauffa tellement dans la discussion, qu'elle se termina bientôt par un défi.

II. Les chevaliers tournèrent tous deux la bride de leurs chevaux, et reculèrent assez pour prendre du champ ; puis, ils mirent la lance en arrêt, et fondirent l'un sur l'autre avec la plus grande fureur. Le choc fut si rude, et le coup si violent de part et d'autre, qu'ils tombèrent tous deux à terre, meurtris et moulus de leur chute, et restèrent quelque temps comme évanouis. Un vénérable druide qui passait par là les trouva dans cette situation. Les druides étaient alors médecins aussi-bien que prêtres. Celui-ci portait avec lui un baume souverain qu'il avait composé lui-même, car il était habile dans la connaissance de tous les simples qui croissent dans les champs ou dans les forêts : il étancha leur sang, appliqua son baume sur leurs blessures, et les rappela en quelque sorte à la vie. Aussitôt qu'il les vit un peu revenus de leur étourdissement, il s'informa du sujet de leur querelle. « Cet homme, » s'écria le chevalier noir, « prétend que le bouclier que vous voyez est d'argent. » — « Il soutient, » répliqua le chevalier blanc, « que c'est un bouclier d'or ; » il raconta ensuite toutes les circonstances de l'affaire. « Ah ! » dit le druide en soupirant, « vous avez tous

deux raison, et tous deux tort : si vous aviez pris l'un et l'autre le temps de considérer le côté opposé du bouclier aussi attentivement que celui qui s'offrait d'abord à votre vue, vous auriez évité tout cet emportement et cette lutte sanglante. Il y a cependant une excellente leçon à tirer des disgrâces que vous avez souffertes dans cette occasion. Permettez-moi donc de vous supplier, au nom de tous nos dieux, et particulièrement de cette déesse, de ne plus prendre part à aucune dispute désormais avant d'avoir bien considéré les deux côtés de la question."

L'ACADÉMIE SILENCIEUSE, ou LES EMBLÈMES.

Il y avait à Amadan une célèbre Académie, dont le premier statut était conçu en ces termes: *Les Académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et ne parleront que le moins qu'il sera possible.* On l'appelait l'*Académie silencieuse*, et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent, intitulé *le Bâillon*, apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'Académie silencieuse. Il part aussitôt ; il arrive à Amadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet : *Le docteur Zeb demande humblement la place vacante.* L'huissier s'acquitta sur-le-champ de la commission ; mais le docteur et son billet arrivaient trop tard, la place était déjà remplie.

L'Académie fut désolée de ce contre-temps ; elle reçut, un peu malgré elle, un bel esprit de la cour, dont l'éloquence vive et légère faisait l'admiration de toutes les ruelles, et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards, une tête si bien faite, si bien meublée ! Le président, chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait presque s'y résoudre, et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplir, qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur ; puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut av-

cet air simple et modeste, qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva, et, sans proférer une seule parole, il lui montra d'un air affligé la coupe emblématique, cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit de reste qu'il n'y avait plus de place à l'Académie ; mais, sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un académicien surnuméraire n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose, il la ramasse, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains, on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui présenta sur-le-champ le registre de l'Académie, où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc; et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remercîment. Mais, en académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot. Il écrivit en marge le nombre *cent*, c'était celui de ses nouveaux confrères; puis en mettant un zéro devant le chiffre (0100), il écrivit au-dessous: *Ils n'en vaudront ni moins ni plus.* Le président répondit au modeste docteur avec autant de politesse que de présence d'esprit. Il mit le chiffre *un* devant le nombre *cent* (1100), et il écrivit: *Ils en vaudront dix fois davantage.*

ZADIG LE BORGNE.

I. Du temps du roi Moabdar, il y avait à Babylone un jeune homme nommé Zadig, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il savait modérer ses passions ; il n'affectait rien, et savait respecter la faiblesse des hommes. Il avait appris dans le premier livre de Zoroastre, que l'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes quand on lui fait une piqûre. Zadig était généreux ; il ne craignait point d'obliger des ingrats, suivant ce grand précepte de Zoroastre, " Quand tu manges, donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre." Il était aussi sage qu'on

peut l'être; car il cherchait à vivre avec des sages. Instruit dans les sciences des anciens Chaldéens, il n'ignorait pas les principes physiques de la nature, tels qu'on les connaissait alors, et savait de la métaphysique ce qu'on en a su dans tous les âges, c'est-à-dire fort peu de chose. Il était fermement persuadé que l'année était de trois cent soixante-cinq jours et un quart, et que l'année avait douze mois.

Zadig, avec de grandes richesses, et par conséquent avec des amis, ayant de la santé, une figure aimable, un esprit juste et modéré, un cœur sincère et noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait se marier à Sémire, que sa beauté, sa naissance, et sa fortune rendaient le premier parti de Babylone. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorsque se promenant ensemble vers une porte de Babylone, sous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres et de flèches. C'étaient les satellites du jeune Orcan, neveu d'un ministre, à qui les courtisans de son oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des grâces ni des vertus de Zadig; mais, croyant valoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie, qui ne venait que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimait Sémire. Il voulait l'enlever. Les satellites la saisirent, et, dans les emportements de leur violence, ils la blessèrent, et firent couler le sang d'une personne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Immaüs. Elle perçait le ciel de ses plaintes. Elle s'écriait, "Mon cher Zadig! on m'arrache à ce que j'adore." Elle n'était point occupée de son danger, et elle ne pensait qu'à son cher Zadig. Celui-ci, dans le même temps, la défendait avec toute la force que donnent la valeur et l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit ses ennemis en fuite, et ramena chez elle Sémire évanouie et sanglante, qui, en ouvrant les yeux, vit son libérateur.

II. La blessure de Sémire était légère, elle guérit bientôt. Zadig était blessé plus dangereusement: un coup de flèche reçu près de l'œil, lui avait fait une plaie profonde. Sémire ne demandait aux dieux que la guérison

de son amant. Ses yeux étaient nuit et jour baignés de larmes: elle attendait le moment où ceux de Zadig pourraient jouir de ses regards; mais un abcès survenu à l'œil blessé, fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand médecin Hermès, qui vint avec un nombreux cortége. Il visita le malade, et déclara qu'il perdrait l'œil; il prédit même le jour et l'heure où ce funeste accident devait arriver. "Si c'eût été l'œil droit," dit-il, "je l'aurais guéri, mais les plaies de l'œil gauche sont incurables." Tout Babylone, en plaignant la destinée de Zadig, admira la profondeur de la science d'Hermès. Deux jours après, l'abcès perça de lui-même: Zadig fut guéri parfaitement. Hermès écrivit un livre où il lui prouva qu'il n'aurait pas dû guérir. Zadig ne le lut point; mais dès qu'il put sortir, il se prépara à rendre visite à celle qui faisait l'espérance du bonheur de sa vie, et pour qui seule il voulait avoir des yeux. Sémire était à la campagne depuis trois jours. Il apprit en chemin que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une aversion insurmontable pour les borgnes, venait de se marier à Orcan, la nuit même. A cette nouvelle, il tomba sans connaissance; sa douleur le mit au bord du tombeau; il fut longtemps malade; mais enfin la raison l'emporta sur son affliction, et l'atrocité de ce qu'il éprouvait servit même à le consoler.

"Puisque j'ai essuyé," dit-il, "un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouse une citoyenne." Il choisit Azora, la plus sage de la ville; il l'épousa, et vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre.

CONTINUATION.—LE NEZ.

I. Un jour Azora revint d'une promenade, tout en colère, et faisant de grandes exclamations. "Qu'avez-vous," lui dit Zadig, "ma chère épouse? qui peut vous mettre ainsi hors de vous même?"—"Hélas!" dit-elle, "vous seriez comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve Cosrou, qui vient d'élever depuis deux jours un

tombeau à son jeune époux, auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux, dans sa douleur, de demeurer auprès de ce tombeau tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès." — "Eh bien!" dit Zadig, "voilà une femme estimable, qui aimait véritablement son mari." — "Ah!" reprit Azora, "si vous saviez à quoi elle s'occupait, quand je lui ai rendu visite!" — "A quoi donc, belle Azora?" — "Elle faisait détourner le ruisseau." Azora se répandit en invectives si longues, éclata en reproches si violents contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à Zadig.

Il avait un ami nommé Cador; il le mit dans sa confidence, et s'assura de sa fidélité par un présent considérable. Azora ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement la nuit même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venait d'ensevelir Zadig dans le tombeau de ses pères, au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, et jura de mourir. Le soir, Cador lui demanda la permission de lui parler, et ils pleurèrent tous deux. Le lendemain ils pleurèrent moins, et dinèrent ensemble. Azora fit l'éloge du défunt; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont Cador était exempt.

II. Au milieu du dîner, Cador se plaignit d'un mal de rate violent: la dame, inquiète et empressée, fit apporter toutes les essences dont elle se parfumait, pour essayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate; elle regretta que le grand Hermès ne fût pas encore à Babylone. "Etes-vous sujet à cette cruelle maladie?" lui dit-elle avec compassion. "Elle me met quelquefois au bord du tombeau," lui répondit Cador, "et il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager; c'est de m'appliquer, sur le côté, le nez d'un homme qui serait mort la veille." — "Voilà un étrange remède," dit Azora. Cependant l'extrême mérite du jeune homme détermina enfin la dame. "Après tout," dit-elle, "quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain, sur le pont Tchinavar, l'ange Asraël lui ac-

cordera-t-il moins le passage parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première?" Elle prit donc un rasoir, elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes, et s'approcha pour couper le nez à Zadig, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. Zadig se relève en tenant son nez d'une main, et arrêtant le rasoir de l'autre, "Madame," lui dit-il, "ne criez plus tant contre la jeune Cosrou: le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau."

CONTINUATION. — LE CHIEN ET LE CHEVAL.

I. ZADIG éprouva que le premier mois du mariage, comme il est écrit dans le livre du Zend, est la lune du miel, et que le second est la lune de l'absinthe. Il fut, quelque temps après, obligé de se séparer d'Azora, qui était devenue trop difficile à vivre, et il chercha son bonheur dans l'étude de la nature. "Rien n'est plus heureux," disait-il, "qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui: il nourrit et il élève son âme; il vit tranquille; il ne craint rien des hommes, et sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez." Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là, il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées; mais il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

II. Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un page de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là comme des hommes qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. "Jeune homme," lui

dit le page, "n'avez-vous point vu le chien de la reine?" Zadig répondit modestement, "C'est un épagneul très petit." — "Vous avez raison," reprit le page. "Il boite du pied gauche de devant," ajouta Zadig, "et il a les oreilles très longues." — "Vous l'avez donc vu?" dit le page tout essouflé. — "Non," répondit Zadig, "je ne l'ai jamais vu, et je n'ai jamais su si la reine avait un chien."

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand veneur et tous les autres officiers couraient après lui, avec autant d'inquiétude que le page après le chien. Le grand veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avait point vu le cheval du roi. "C'est," répondit Zadig, "le cheval qui galope le mieux; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long; les bossettes de son mors sont d'or, ses fers sont d'argent." — "Quel chemin a-t-il pris? où est-il?" demanda le grand veneur. — "Je ne l'ai point vu," répondit Zadig, "et je n'en ai jamais entendu parler."

III. Le grand veneur et le page ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi, et le chien de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et le chien. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu: il fallut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand Desterham: il parla en ces termes:

"Étoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la durée du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous assure que je n'ai jamais vu le chien respectable de la reine, ni le cheval vénérable du roi. Voici ce

qui m'est arrivé; je me promenais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le très illustre page et le très honorable grand veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des traces qui paraissaient avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'il avait les oreilles très longues; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que le chien de notre auguste reine était un peu boiteux, si j'ose le dire.

"A l'égard du cheval du roi, vous saurez que me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales distances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvements de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres, qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai connu que le cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or, car il en a frotté les bossettes contre une pierre, que j'ai reconnue pour une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que ses fers ont laissé sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent."

IV. Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre, et dans le cabinet; et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil, lui rapporter ses quatre cents onces; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice; et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien à la première occasion de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'état s'échappa: il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné, pour ce crime, à cinq cents onces d'or, et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone. "Hélas!" dit-il en lui-même, "qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où le chien de la reine et le cheval du roi ont passé! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre! qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie!"

PEPIN LE BREF, ROI DE FRANCE.

HISTORIQUE.

Pepin, roi de France, fut surnommé *le Bref*, à cause de sa courte taille, que les courtisans tournaient quelquefois en ridicule. Cette licence venant à ses oreilles, il se détermina à établir son autorité par quelque exploit extraordinaire; et l'occasion s'en présenta bientôt. Dans une diversion magnifique qu'il donna au public, il y eut un combat entre un taureau et un lion. Ce dernier, dans sa fureur, avait presque vaincu son antagoniste; quand Pepin se tournant vers sa noblesse dit: "Qui d'entre vous oserait aller séparer, ou tuer ces deux animaux furieux?" La seule idée les fit trembler; personne ne répondit: "Eh bien, ce sera moi," répliqua le monarque. Sur quoi tirant son sabre hors du fourreau, il sauta dans l'arène, alla vers le lion, le tua; et, sans le moindre délai, déchargea un si terrible coup sur le taureau, que la tête pendait par le dessous du cou. Les courtisans furent également étonnés de son courage et de sa force; et le roi leur dit d'un ton de hauteur héroïque: "David était petit; cependant il renversa le géant insolent, qui avait osé le mépriser."

LA VÉRITÉ OBTIENT L'ESTIME, ET ATTIRE LA CONFIANCE.

JAMAIS le mensonge ne peut être véritablement utile; tôt ou tard il se découvre, et déshonore celui qui l'emploie; tandis que la vérité, en obtenant l'estime, en attirant la confiance, nous sert même dans les occasions où l'on pourrait naturellement croire qu'elle devrait être dangereuse et nuisible. Cette réflexion me rappelle un trait d'histoire très intéressant.

Hégiage, célèbre guerrier arabe, mais d'un caractère cruel et féroce, avait condamné plusieurs prisonniers de guerre à la mort; l'un d'eux ayant obtenu d'Hégiage un moment d'audience, lui tint ce discours: "Vous devriez, seigneur, m'accorder ma grâce; car un jour Abdarrahman ayant prononcé des imprécations contre vous, je lui représentai qu'il avait tort, et dès cet instant j'ai toujours été brouillé avec lui." Hégiage lui ayant demandé s'il avait quelque témoin de ce fait, l'officier nomma un prisonnier prêt à subir la mort ainsi que lui. Le général fit avancer ce dernier, et après l'avoir interrogé, il accorda la grâce que l'autre sollicitait; ensuite il demanda à celui qui avait servi de témoin, s'il avait aussi pris sa défense contre Abdarrahman; celui-ci, continuant de rendre hommage à la vérité, eut le courage de répondre qu'il n'avait pas cru devoir le faire. Hégiage, malgré sa férocité, fut vivement frappé de tant de franchise et de grandeur d'âme. "Eh bien," reprit-il, après un moment de silence, "si je vous accordais la vie et la liberté, seriez-vous encore mon ennemi?"—"Non, seigneur," répondit le prisonnier. "Il suffit," dit Hégiage, "je compte entièrement sur cette simple parole; vous m'avez trop prouvé l'horreur que vous cause le mensonge, pour que je puisse douter de vos promesses. Conservez cette vie qui vous est moins chère que l'honneur et que la vérité; et recevez la liberté comme la juste récompense due à tant de vertu."

L'ESPAGNOL ET L'INDIEN.

Un voyageur Espagnol avait rencontré un Indien au milieu d'un désert. Ils étaient tous deux à cheval; l'Espagnol qui craignait que le sien ne pût faire sa route, parce qu'il était très mauvais, demanda à l'Indien qui en avait un jeune et vigoureux, de faire un échange; celui-ci refusa, comme de raison. L'Espagnol lui cherche une querelle; ils en viennent aux mains; mais l'Espagnol, bien armé, se saisit facilement du cheval qu'il désirait, et continue sa route. L'Indien le suit jusque dans la ville la plus prochaine, et va porter ses plaintes au juge. L'Espagnol est obligé de comparaître et d'amener le cheval; il traite l'Indien de fourbe, assurant que le cheval lui appartient et qu'il l'a élevé tout jeune.

Il n'y avait point de preuves du contraire, et le juge indécis allait renvoyer les plaideurs hors de cour et de procès, lorsque l'Indien s'écria: « Le cheval est à moi, et je le prouve.» Il ôte aussitôt son manteau, en couvre subitement la tête de l'animal, et s'adressant au juge: « Puisque cet homme,» dit-il, « assure avoir élevé ce cheval, commandez-lui de dire duquel des deux yeux il est borgne.» L'Espagnol ne veut point paraître hésiter, et répond à l'instant, de l'œil droit. Alors l'Indien découvrant la tête du cheval: « Il n'est borgne,» dit-il, « ni de l'œil droit, ni de l'œil gauche.» Le juge, convaincu par une preuve si ingénieuse et si forte, lui adjugea le cheval, et l'affaire fut terminée.

L'HONNÊTE MATELOT.

Un marchand turc avait perdu sa bourse, qui contenait deux cents pièces d'or. Il s'adressa au crieur public, à qui il ordonna de déclarer qu'il donnerait la moitié de la somme à celui qui l'aurait trouvée. Elle était tombée entre les mains d'un matelot, qui aima mieux faire un gain légitime, en se bornant au salaire proposé, que de se rendre coupable de vol; car, par un article du

Coran, celui qui conserve une chose perdue et criée publiquement est déclaré voleur. Il confesse donc au crieur qu'il a trouvé la bourse, et offre à la rendre en recevant la moitié de ce qu'elle contenait. Le marchand parut aussitôt, mais, charmé de retrouver son argent, il aurait voulu se dégager de sa promesse. Ne pouvant le faire sans quelque prétexte, il eut recours au mensonge. Avec les deux cents pièces d'or, il prétendait qu'il y avait dans la bourse une très belle émeraude, qu'il redemanda au matelot, qui prit le ciel et le prophète à témoin qu'il n'avait point trouvé d'émeraude. Cependant il fut conduit devant le cadi, avec une accusation de vol. Soit injustice ou négligence, le juge déchargea à la vérité le matelot du crime de vol; mais, lui reprochant d'avoir perdu par sa faute un bijou précieux, il le força de rendre les deux cents pièces d'or au marchand, sans en tirer la récompense promise. Une sentence si dure ruinant tout-à-la-fois l'espérance et l'honneur du pauvre matelot, il en porta sa plainte au visir, qui la jugea digne de son attention. Toutes les parties furent assignées devant lui. Après avoir entendu le marchand, il demanda au crieur ce qu'il avait reçu ordre de publier. Celui-ci ayant déclaré qu'on ne lui avait parlé que de deux cents pièces d'or, le marchand se hâta d'ajouter, que, s'il n'avait pas nommé l'émeraude, c'était dans la crainte que, la bourse tombant entre les mains de quelque ignorant qui n'aurait pas connu la valeur de ce bijou, il n'eût été engagé de le garder en apercevant qu'il était d'un grand prix. D'un autre côté, le matelot fit serment qu'il n'avait trouvé dans la bourse que les deux cents pièces d'or. Enfin, le visir rendit cette sentence: « Puisque le marchand a perdu une émeraude avec deux cents pièces d'or, et que le matelot jure que dans la bourse qu'il a trouvée il n'y avait point d'émeraude, il est manifeste que la bourse et l'or que le matelot a trouvés ne sont point ce que le marchand a perdu: c'est un autre qui a fait cette perte. Que le marchand continue donc à faire crier son or et son émeraude jusqu'à ce qu'ils lui soient rapportés par quelque personne qui ait la crainte de Dieu. Quant au matelot, il gardera pendant quarante jours l'or qu'il a

trouvé; et, si celui qui l'a perdu ne se présente pas dans cet espace, il en jouira légitimement comme d'un bien qui est à lui."

LA GÉNÉROSITÉ CONSISTE SURTOUT A FAIRE DU BIEN A SES ENNEMIS.

Un honnête père de famille, chargé de biens et d'années, voulut régler d'avance sa succession entre ses trois fils, et leur partager ses biens; le fruit de ses travaux et de son industrie. Après en avoir fait trois portions égales, et avoir assigné à chacun son lot: "Il me reste," ajouta-t-il, "un diamant de grand prix; je le destine à celui de vous qui saura mieux le mériter par quelque action noble et généreuse, et je vous donne trois mois pour vous mettre en état de l'obtenir." Aussitôt les trois fils se dispersent, mais ils se rassemblent au temps prescrit. Ils se présentent devant leur juge, et voici ce que raconte l'aîné: "Mon père, durant mon absence, un étranger s'est trouvé dans des circonstances qui l'ont obligé de me confier toute sa fortune; il n'avait de moi aucune sûreté par écrit, et n'aurait été en état de produire aucune preuve du dépôt; mais je le lui ai remis fidèlement. Cette fidélité n'est-elle pas quelque chose de louable?"—"Tu as fait, mon fils," lui répondit le vieillard, "ce que tu devais faire. Il y aurait de quoi mourir de honte, si l'on était capable d'en agir autrement, car la probité est un devoir. Ton action est une action de justice; ce n'est point une action de générosité." Le second fils plaida sa cause à son tour, à peu près en ces termes: "Je me suis trouvé, pendant mon voyage, sur le bord d'un lac; un enfant venait imprudemment de s'y laisser tomber; il allait se noyer; je l'en ai tiré, et lui ai sauvé la vie, aux yeux des habitants d'un village que baignent les eaux de ce lac; ils pourront attester la vérité du fait."—"A la bonne heure," interrompit le père; "mais il n'y a point encore de noblesse dans cette action; il n'y a que de l'humanité." Enfin, le dernier des trois frères prit la parole. "Mon père," dit-il, "j'ai trouvé mon ennemi mortel, qui, s'étant égaré

nuit, s'était endormi, sans le savoir, sur le penchant d'un abîme; le moindre mouvement qu'il eût fait, au moment de son réveil, ne pouvait manquer de le précipiter; sa vie était entre mes mains; j'ai pris soin de l'éveiller avec les précautions convenables, et l'ai tiré de cet endroit fatal." —"Ah! mon fils," s'écria le bon père avec transport, et en l'embrassant tendrement, "c'est à toi, sans contredit, que le diamant est dû."

AMITIÉ DE COLLÉGE.

Les deux classes de l'école de Westminster, à Londres, n'étaient séparées que par un rideau qu'un écolier déchira par hasard. Comme cet enfant était d'un naturel doux et timide, il tremblait de la tête aux pieds, dans la crainte du châtiment qui lui serait infligé par un maître connu pour être très rigide. Un de ses camarades le tranquillisa, en lui promettant de se charger de sa faute et de sa punition; ce que réellement il fit. Cet écolier, comme vous le voyez, avait du courage, et savait faire un sacrifice en faveur de l'amitié. Je blâmerais fort l'autre enfant d'avoir eu la lâcheté de laisser punir son ami à sa place, si dans la suite il n'eût bien réparé cette faute.

Lorsque ces deux écoliers furent parvenus à l'âge d'homme, il y eut en Angleterre une révolution qui bouleversa le gouvernement, et qui divisa le peuple. Les uns prirent le parti du roi, et les autres celui du parlement: on forma des armées de part et d'autre, et l'on se battit avec fureur. Dans une affaire, les républicains firent prisonniers plusieurs des officiers du roi. On nomma aussitôt des juges pour faire le procès à ces infortunés. Parmi ces juges se trouva l'écolier timide, qui s'était rangé sous la bannière du parlement; et parmi les officiers qui devaient être condamnés à mort, était l'écolier généreux, qui s'était dévoué au roi. L'écolier timide entend prononcer le nom de son ami, qu'il n'a point vu depuis le collége; il le considère avec attention, croit le reconnaître, s'assure par des questions sages qu'il ne se trompe point, et, sans se découvrir lui-même, prend avec

empressement le chemin de Londres. Il y emploie si heureusement son crédit auprès de Cromwell, le chef des républicains, qu'il préserve son ami du triste sort qui lui était réservé.

ANECDOTE SUR LE DOCTEUR YOUNG.

Ce grand écrivain allait un jour en bateau, avec quelques dames au Vauxhall, et cherchait à les amuser en jouant un air de flûte. Il y avait derrière eux quelques officiers qui allaient au même endroit. Le docteur cessa de jouer dès qu'il les vit s'approcher. Un d'eux lui demanda par quelle raison il mettait sa flûte dans sa poche? « Par la même raison que je l'en ai tirée, parce que cela me fait plaisir," répliqua le docteur. L'élève de Mars lui répliqua d'un ton impérieux, que, s'il ne reprenait pas aussitôt sa flûte, il allait à l'instant le jeter dans la Tamise. Le docteur, dans la crainte d'effrayer les dames, digéra cette insulte de la meilleure grâce qu'il put, prit sa flûte, et continua d'en jouer pendant tout le temps qu'ils furent sur l'eau. Il aperçut dans la soirée l'officier, qui en avait agi si cavalièrement envers lui, se promenant seul à l'écart; il fut droit à lui, et lui dit avec beaucoup de sang-froid: « C'était, monsieur, pour éviter de troubler ma compagnie et la vôtre que j'ai acquiescé à votre arrogante injonction; mais afin que vous soyez bien convaincu qu'on peut avoir autant de courage sous un habit noir que sous un uniforme, j'espère que vous vous trouverez demain à tel endroit, sans second, la querelle étant absolument entre nous." Le docteur stipula en outre que cette affaire se viderait l'épée à la main.

L'officier consentit implicitement à toutes les conditions. Les duellistes se rencontrèrent le lendemain à l'heure et au lieu dont ils étaient convenus; mais au moment que l'officier se mettait en garde, le docteur lui présenta un pistolet: « Quoi!" dit l'officier, « avez-vous le dessein de m'assassiner?" — « Non," dit le docteur, « mais il faut qu'à l'instant vous dansiez un menuet, autrement vous êtes un homme mort." Une courte alterca-

tion s'ensuivit; mais le docteur parut si furieux et si déterminé, que l'officier fut obligé de se soumettre. « Bien," dit le docteur, « vous me forçates hier de jouer malgré moi, et aujourd'hui je vous ai forcé de danser malgré vous: nous sommes à deux de jeu, et je suis prêt à vous accorder toutes les satisfactions que vous me demanderez."

L'officier embrassa le docteur, reconnut son impertinence, le supplia de lui accorder désormais son amitié, et ils vécurent toujours ensuite dans les liens de la plus parfaite union.

BEAU TRAIT DE GÉNÉROSITÉ.

Thomson, l'auteur du poème des Saisons, ne jouit pas tout de suite d'une fortune égale à son mérite et à sa réputation. Dans le temps même que ses ouvrages avaient la plus grande vogue, il était réduit aux extrémités les plus désagréables. Il avait été forcé de faire beaucoup de dettes: un de ses créanciers, immédiatement après la publication de son poème des Saisons, le fit arrêter, dans l'espérance d'être bientôt payé par le libraire. M. Quin, comédien, apprit le malheur de Thomson: il ne le connaissait que par son poème, et ne se bornant pas à le plaindre, comme une infinité de gens riches, et en état de le secourir, il se rendit chez le bailli où Thomson avait été conduit. Il obtint facilement la permission de le voir. « Monsieur," lui dit-il, « je ne crois pas avoir l'honneur d'être connu de vous, mais mon nom est Quin." Le poète lui répondit, que quoiqu'il ne le connût pas personnellement, son nom et son mérite ne lui étaient pas étrangers. Quin le pria de lui permettre de souper avec lui, et de ne pas trouver mauvais qu'il eût fait apprêter quelques plats. Le repas fut gai. Lorsque le dessert fut arrivé: « Parlons d'affaires à présent," lui dit Quin: « en voici le moment. Vous êtes mon créancier, M. Thomson; je vous dois cent livres sterling, et je viens vous les payer!" Thomson prit un air grave, et se plaignit de ce qu'on abusait de son infortune pour venir

l'insulter. "Sur mon honneur," reprit le comédien, "ce n'est pas mon intention; voilà un billet de banque qui prouvera ma sincérité. À l'égard de la dette que j'acquitte, voici comment elle a été contractée; j'ai lu l'autre jour votre poème des Saisons; le plaisir qu'il m'a fait méritait ma reconnaissance: il m'est venu dans l'idée que puisque j'avais quelques biens dans le monde, je devais faire mon testament, et laisser de petits legs à ceux à qui j'avais des obligations. En conséquence, j'ai légué cent livres à l'auteur du poème des Saisons. Ce matin j'ai ouï dire que vous étiez dans cette maison; et j'ai imaginé que je pouvais aussi bien me donner le plaisir de vous payer mon legs pendant qu'il vous serait utile, que de laisser ce soin à mon exécuteur testamentaire, qui n'aurait peut-être l'occasion de s'en acquitter que lorsque vous n'en auriez plus besoin."

Un présent fait de cette manière, et dans une pareille circonstance, ne pouvait manquer d'être accepté, et il le fut avec beaucoup de reconnaissance.

PRÉCAUTION CONTRE LA COLÈRE.

Le philosophe Athénodore prit la liberté de donner à l'empereur Auguste un remède assez plaisant pour guérir son emportement: il lui conseilla, dès qu'il se sentirait échauffé, de réciter les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, afin qu'en appliquant son esprit à d'autres objets, la vivacité de sa colère pût s'amortir dans cet intervalle de temps. Il voulait lui faire entendre que la réflexion est un moyen sûr pour réprimer les premiers mouvements de cette passion impétueuse, contre lesquels on ne peut être trop en garde.

—— Le marquis de Mauni entra dans le cabinet de Louis XIII, qui donnait audience au cardinal de Richelieu, et répondit aux questions du roi en bégayant. Le roi qui bégayait aussi, crut que Mauni le contrefaisait: le prenant par le bras, il voulait le faire tuer par ses gardes. Heureusement le cardinal apaisa le roi, et lui dit:

« Votre Majesté ne sait donc pas que Mauni est né bègue? de grâce, pardonnez-lui un défaut dont il n'est pas même responsable à Dieu." Louis XIII, honteux de sa promptitude, embrassa Mauni, et l'aima toujours depuis. Si le cardinal ne se fût point trouvé présent, l'infortuné marquis, qui ne pouvait se servir de sa langue pour s'excuser, allait être victime d'une offense imaginaire, et d'un emportement aveugle et déraisonnable.

—— HENRI VIII, roi d'Angleterre, s'étant brouillé avec le roi de France, François Ier, résolut de lui envoyer un ambassadeur, et de le charger pour ce prince de paroles fières et menaçantes: il choisit pour cela un évêque anglais, dans lequel il avait beaucoup de confiance, et qu'il croyait très propre à l'exécution de ce dessein. Le prélat ayant appris le sujet de son ambassade, et craignant pour sa vie, s'il traitait François Ier avec la fierté que son maître exigeait, lui représenta le danger auquel il l'exposait, et le pria instamment de ne pas lui donner cette commission. « Ne craignez rien," lui dit Henri VIII, « si le roi de France vous faisait mourir, je ferais couper la tête à tous les Français qui seraient dans mes états." — « Je vous crois, Sire," répondit l'évêque; « mais permettez-moi de vous dire, que de toutes les têtes que vous auriez fait couper, il n'y en a pas une qui revînt si bien sur mon corps que la mienne."

ANECDOTE SUR LOUIS XI.

QUELQU'UN s'étant adressé à Louis XI, pour le supplier de lui accorder un emploi vacant dans une petite ville où il demeurait, le roi, après l'avoir écouté, lui dit nettement qu'il n'y avait rien à espérer, qu'il ne lui accorderait pas ce qu'il demandait. Le suppliant, en se retirant, lui fit de très humbles remercîments, et parut s'en aller avec un air extrêmement satisfait. Le roi en fut surpris, il crut que cette satisfaction et les remercîments qu'on lui faisait, étaient l'effet d'une méprise. Il le fit rappeler, et lui demanda s'il avait bien entendu ce qu'il lui avait dit. « Oui,

Sire, je vous ai très bien entendu ; vous m'avez refusé sur-le-champ la grâce que je vous avais demandée." — "Et à quel propos donc," lui demanda le roi, "ces vifs remercîments, cet air gai que je vous vois?" — "À propos de votre bonté, Sire." — "De ma bonté ! eh ! quelle bonté," continua-t-il, "puisqu'en effet je vous ai renvoyé sans vous rien accorder?" — "C'est celle de m'avoir refusé sur-le-champ, et de m'avoir mis par ce prompt refus en état de retourner dans ma province, sans suivre inutilement votre cour et y faire des dépenses."

La réponse plut au roi, qui crut que celui qui la lui avait faite ne pouvait être qu'un homme d'esprit et de beaucoup de jugement. Il lui fit quelques questions, pour connaître si l'opinion qu'il avait conçue, était bien fondée ; et, ne trouvant rien qui n'y répondît : "Allez," lui dit-il, "je vous accorde ce que je vous ai refusé ; et je veux que vous me remerciez doublement. On va vous expédier sur-le-champ les provisions de la charge que vous me demandez." Il ordonna en effet que cela se fît promptement pour ne pas retarder celui qu'il en gratifiait.

CONAXA,

OU LES DEUX GENDRES.

Conaxa, vieillard fort riche, plein d'un tendre amour pour ses deux gendres, se défit en leur faveur de tous ses biens, espérant qu'ils continueraient à le respecter, et qu'il pourrait passer avec eux tranquillement le reste de ses jours.

Il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'il s'était trompé. Ses deux gendres lui faisaient sentir à chaque instant qu'un homme dont on n'a plus rien à attendre, est un fardeau très incommode.

Le pauvre vieillard, au désespoir d'être la victime de sa trop grande bonté, se transporta secrètement chez un de ses amis, et lui fit part de sa triste situation. "Vous la méritez," lui dit cet ami : "vous avez fait une grande faute ; mais il faut tâcher de la réparer. Voici comm-

nous devons nous y prendre. J'enverrai tantôt chez vous un homme avec un sac d'argent : vous laisserez entrevoir aux deux ingrats que c'est le fermier d'une terre que vous vous êtes réservée, et s'ils se laissent surprendre par ce stratagème, vous pouvez compter qu'ils changeront de conduite à votre égard."

Conaxa bien content, s'en revint à la maison. Tandis qu'il était à table avec ses enfants, le prétendu fermier arrive, et demande à parler à Conaxa. Le vieillard se retire dans sa chambre avec le porteur du sac, ferme la porte, se met à compter les écus sur la table, et a grand soin de bien faire sonner l'argent. Les deux gendres et leurs femmes, qui écoutaient à la porte, furent extrêmement surpris de voir que leur père avait encore des espèces.

Quand le bon homme se fut remis à table, ils lui dirent : " Il paraît, mon père, que vous ne nous avez pas cédé tout votre bien, et que vous vous en êtes réservé une bonne partie." — " Vous ne vous trompez pas" leur répondit-il, " j'aurais été bien à plaindre, si je n'avais pas pris une si sage précaution. J'ai voulu vous éprouver, et j'ai eu la douleur de ne voir en vous que des fils ingrats. Il me reste encore des biens assez considérables ; mais je ne prétends les laisser qu'à celui de vous deux qui se conduira le mieux envers moi." Les deux gendres promirent de se mieux comporter à l'avenir, et n'eurent garde de manquer de parole.

Ils disputaient à l'envi à qui gagnerait les bonnes grâces de leur père. Jamais le bon vieillard n'avait été si heureux. Lorsqu'il fut sur le point de mourir, il les fit venir, et leur dit, en leur montrant un coffre-fort : " Vous trouverez là un testament par lequel je déclare mes dernières volontés."

Aussitôt que Conaxa eut rendu le dernier soupir, ils ouvrirent promptement le coffre-fort, où ils espéraient puiser l'or et l'argent à pleines mains. Quelle fut leur surprise, quand ils ne trouvèrent qu'une massue, avec un écrit conçu en ces termes : " Je laisse cette massue pour casser la tête à tous les pères qui feront la folie de se dépouiller de leur bien en faveur de leurs enfants."

INVENTION DE L'IMPRIMERIE.

I. Trois Allemands industrieux, Guttemberg, Faust, et Schoeffer, établirent à Mayence la première imprimerie. Les premiers ouvrages sortis des presses de ces trois fondateurs de l'imprimerie, entre 1450 et 1465, sont devenus si rares, que ceux qui en possèdent des exemplaires les conservent comme des trésors. La Hollande réclame l'honneur de l'invention de l'imprimerie pour Laurent Coster, de Harlem ; d'autres l'attribuent à Mentel, de Strasbourg ; mais comme on ne connaît pas d'ouvrages de ces imprimeurs plus anciens que ceux des trois imprimeurs de Mayence, il faut bien laisser à cette ville, d'où l'art typographique se répandit d'ailleurs dans les autres villes, la gloire d'avoir donné naissance à l'imprimerie. Quand on eut connaissance en France des grands avantages de la nouvelle invention, on songea à l'y introduire. En 1469, le prieur de la Sorbonne à Paris, fit venir trois ouvriers imprimeurs de Mayence, pour monter un atelier, et c'est dans la même maison de la Sorbonne que fut établie la première imprimerie qu'il y ait eu en France. Les ouvrages qui en sortirent, ou qui étaient venus d'Allemagne, firent si grand tort au métier des copistes, que ceux-ci dénoncèrent l'imprimerie au parlement comme étant un art magique. Les magistrats, assez crédules pour ajouter foi à cette dénonciation singulière, ordonnèrent la confiscation des livres imprimés. Mais le roi Louis XI, plus éclairé que le parlement, fit restituer les livres à leurs propriétaires. Faust était venu à Paris quelques années auparavant, pour vendre des livres : il y mourut de la peste. Schoffer y vint ensuite, et, comme on appréciait déjà alors les bienfaits de l'art typographique, il fut accueilli avec tous les égards dus aux hommes ingénieux. Guttemberg avait été nommé gentilhomme de la maison de l'électeur de Mayence. L'empereur d'Allemagne accorda aux imprimeurs des armoiries, ainsi que le privilége de porter sur leurs habits des galons d'or. Telle fut l'estime qu'on eût pour un art éminemment utile, par le secours duquel l'instruction se répand

aujourd'hui avec rapidité d'une extrémité du monde à l'autre.

II. Grâce à l'imprimerie, les pensées du génie instruisent et charment partout. Nous pouvons encore lire et méditer Cicéron et Démosthène, Virgile et Homère, Platon et Xénophon, et réunir à peu de frais, dans nos bibliothèques, les plus beaux ouvrages des anciens et des modernes, et nous former, pour ainsi dire, une société de sages; avantage dont on était privé avant le quinzième siècle. Un homme ne pouvait se procurer des livres qu'en faisant des dépenses considérables, et les plus grandes bibliothèques n'étaient composées que de quelques centaines de volumes.

Depuis l'invention de l'imprimerie, l'instruction est devenue générale. Les classes inférieures de la société ont maintenant des lumières qui manquaient jadis aux personnes même qui jouissaient d'une grande autorité.

Avant l'invention de l'imprimerie un livre écrit avec soin était en quelque sorte un trésor que l'on léguait à ses descendants ou à des établissements publics, ou que l'on vendait par contrat, comme une terre ou une maison. Les moines enrichirent leurs couvents et les cours de leurs princes de manuscrits précieux. L'écriture était un chef-d'œuvre de patience. Les lettres initiales étaient d'or ou de couleur; on peignait dans les livres de jolies miniatures, et quelquefois, pour ajouter au luxe du manuscrit, on ornait la couverture de sculpture en ivoire. En Flandre, il se forma dans le moyen âge, un ordre de religieux, *les frères de la vie commune*, qui gagnaient leur vie à copier les livres. Les Grandes Chroniques de Saint-Denis, qui contenaient l'histoire de France, jouissaient d'une telle vénération, qu'on les conservait au trésor de cette abbaye, et qu'on les faisait voir aux princes étrangers comme une des premières raretés. Dans de grands embarras, le gouvernement royal consultait comme un oracle ce manuscrit unique.

COMMERCE DES TULIPES EN HOLLANDE, AU 17e SIÈCLE.

I. PARMI les productions naturelles, qui par les relations de l'Europe avec l'Orient ont été transportées dans nos climats, se trouve une fleur que les Turcs appellent *tulibant*, et qui en Europe a reçu le nom de *tulipe*. Il paraît qu'elle était déjà assez connue dans nos contrées vers le milieu du seizième siècle. Vous savez que cette fleur varie beaucoup dans ses nuances, mais que bien d'autres fleurs la surpassent en odeur. Néanmoins, la tulipe acquit, un siècle après sa transplantation en Europe, une considération telle que n'en a jamais obtenu une fleur quelconque, et qu'elle fut même mise fort au-dessus des plus précieux métaux. Les amateurs de fleurs semblaient être pris d'une sorte de fureur; et l'on désigne fort bien leur ridicule manie par le mot de *tulipomanie*, qui a été conservé pour servir de monument à ce genre de folie.

Ce fut depuis 1634 jusqu'à 1637 que la tulipomanie exerça son influence dans la Hollande, particulièrement dans les villes de Harlem, Amsterdam, Utrecht, Leyde, Rotterdam, etc. Les tulipes y montèrent à des prix énormes, et enrichirent beaucoup de spéculateurs. Les fleuristes estimaient surtout quelques espèces auxquelles ils donnaient des noms particuliers, et qu'ils vendaient plus cher que les autres. Un seul oignon de l'espèce appelée *viceroy* rapporta au propriétaire quatre bœufs gras, huit porcs, douze moutons, dix quintaux de fromage, deux tonneaux de vin, un lit et un habillement complet, une coupe d'argent, une grande quantité de blé et d'autres provisions de la valeur de vingt-cinq mille florins.

On vendait aussi les oignons au poids comme les choses les plus précieuses, souvent une once coûtait des milliers de florins. L'espèce la plus estimée était celle qu'on nommait *semper augustus*; on l'évaluait à deux mille florins; on prétendait qu'elle était si rare, qu'il n'existait que deux fleurs de cette espèce, l'une à Harlem, l'autre à Amsterdam. Un particulier, pour en avoir une, offrit quatre mille florins, et en sus une belle voiture avec deux

chevaux et tous les accessoires. Un autre céda pour un oignon douze arpents de terre.

En 1637, la collection de tulipes d'un particulier qui venait de mourir fut vendue par ses héritiers pour la somme de deux cent seize mille francs. Un seul *semper augustus* de cette vente fut acheté mille trois cents louis.

Un habitant de Bruxelles, qui avait dans son jardin une terre très favorable à la culture des tulipes, qui de simples qu'elles étaient, se changeaient en tulipes panachées, gagna beaucoup d'argent à soigner les fleurs qu'on lui apportait. Les tulipomanes mettaient leurs tulipes en pension chez lui, et le chargeaient en quelque sorte de leur éducation.

La passion pour les tulipes tournait la tête à tout le monde. Ceux qui ne pouvaient s'en procurer, faute d'argent comptant, en acquéraient par un échange de terres et de maisons. Les fleuristes, et d'autres particuliers qui se mêlaient de la culture des fleurs, firent en très peu de temps une fortune immense.

II. Toutes les classes de la société voulurent faire le commerce des tulipes; les gentilshommes spéculèrent sur la tulipomanie tout comme les bourgeois. Un parterre de tulipes était le plus grand trésor qu'on pût avoir alors, et valait autant que le plus magnifique château. On raconte qu'un matelot ayant apporté des marchandises à un négociant qui cultivait les tulipes dans son jardin pour ses spéculations, reçut de celui-ci pour déjeuner un hareng, avec lequel le marin s'en alla: en chemin, il vit des oignons dans le jardin, et croyant que c'était des oignons communs, il les mangea tranquillement avec son hareng. Dans ce moment le négociant arriva, et s'écria dans son désespoir: "Malheureux! ton déjeuner m'a ruiné; j'en aurais pu régaler un roi!" Le pauvre matelot resta tout ébahi et eut de la peine à comprendre son erreur.

Labruyère a tracé un plaisant portrait d'un de ces tulipomanes qui trouvaient des imitateurs en France, sous le règne de Louis XIV: "Vous le voyez planté et qui a pris racine, au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire*; il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse;

il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie : il la quitte pour l'*orientale*, de là il va à la *veuve*, il passe au *drapier*, de celle-ci à l'*agathe*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner." Les noms auxquels Labruyère fait allusion étaient ceux des tulipes les plus renommées.

A l'égard du commerce des fleurs, j'ai à ajouter que les villes de la Hollande, particulièrement celle d'Harlem, ont conservé jusqu'à notre temps le dépôt des fleurs de jardins. Après les tulipes qui produisirent, comme nous avons vu, un vertige si étrange, on s'engoua un siècle plus tard pour les jacinthes ; on vit payer vers 1730 cent louis pour une seule fleur de cette espèce ; mais cet engouement tomba aussi, et les jacinthes finirent par se vendre à aussi bas prix que les tulipes. Toutefois les fleuristes d'Harlem cultivent des espèces rares qui sont assez chères. Ils ont d'ailleurs une variété étonnante de toutes les fleurs qui servent à l'ornement de nos parterres, et en font un commerce lucratif. Entre Alkmaer et Leyde, on voit des champs entiers couverts de jacinthes. Les jardins des fleuristes d'Harlem offrent vraiment un aspect brillant.

Ce goût de la culture des fleurs est répandu aussi dans la Flandre. Il y a des villes où, chaque printemps, on fait une exposition de fleurs. Les amateurs y envoient les plus belles qu'ils aient pris soin de cultiver, et on donne des prix à ceux qui ont exposé les plus rares ou les plus brillantes. Les dames rivalisent dans ce concours innocent avec les hommes : on voit souvent les amateurs se piquer d'une vive émulation pour se surpasser les uns les autres au concours, et obtenir pour les objets de leur culture l'admiration du public.

LE COCOTIER.

Le cocotier est peut-être le plus beau présent que la nature ait fait aux contrées situées entre les deux tropiques, tant dans les îles, qu'en Asie, Afrique et Amé-

rique, et les habitants de ces contrées en tirent toute sorte d'utilité.

Le cocotier est un arbre dont la tige droite s'élève à soixante et même à quatre-vingt-dix pieds de haut, et porte à son sommet douze à quinze énormes feuilles de douze à quatorze pieds de long. Tout dans cet arbre a son emploi: ses feuilles servent à couvrir les cabanes; elles remplacent les tapis et nattes; on en fait des paniers et seaux; on les emploie pour calfater les bateaux, c'est-à-dire pour remplir les fentes entre les planches; on en fait des chapeaux; on s'en sert comme de papier, en écrivant ou plutôt en gravant avec des stilets de fer. Elles fournissent encore la nourriture pour les éléphants apprivoisés. Enfin, en les roulant, on en fait des cierges ou torches qu'on allume pour voyager la nuit. Les côtes des feuilles tiennent lieu d'osier pour la vannerie: on en fait des cables, des balais, et des brosses. Voilà pour les feuilles.

Quant aux fleurs, elles donnent une matière sucrée qu'on mêle au vin de palme et au riz, pour distiller ce mélange, qui donne une liqueur spiritueuse qu'on appelle *arrack*.

Le fruit enfin consiste en une grosse noix qui a quelquefois le volume d'une tête humaine. C'est peut-être ce que l'arbre a de plus utile; car les noix de cocos font le fond de la nourriture des peuples: c'est leur pain; aussi mangent-ils les cocos, ou seuls, ou avec la viande et le poisson, ou ils les réduisent en farine pour en faire des gâteaux. Les peuples sauvages connaissent aussi la friandise, et savent faire, à l'aide des cocos, des mets très agréables.

En pressant les noix, on en fait jaillir un lait naturel. On tire des mêmes noix une huile très bonne qui entre dans le commerce de l'Europe, pour être brûlée, ou employée dans la savonnerie.

Les noix aussi, qui autrefois étaient très rares en Europe, y arrivent maintenant en quantité. L'île de Ceylan en exporte près de trois millions par an. La coquille fait un vase naturel; les peuples sauvages la sculptent quelquefois avec une sorte d'élégance.

Ce qui rend le bienfait encore plus précieux dans des

climats chauds, où le moindre travail fatigue, c'est que la nature le donne à l'homme sans qu'il ait besoin d'employer beaucoup de peine. Huit ou neuf ans après avoir été planté, le cocotier produit quatre-vingt-dix à cent noix à la fois ; la récolte dure toute l'année ; le sauvage n'a que la peine d'abattre les noix et de les ramasser.

Pour les insulaires de la mer du Sud, le lait de la noix de coco est leur boisson, la coquille de cette noix leur plat, et la feuille du cocotier ou du bananier leur assiette ; enfin le feuillage de ces arbres est pour ainsi dire le plafond de leur salle à manger ; car ils dînent souvent à l'ombre auprès de leurs chaumières placées pour la plupart dans les bosquets. La douceur du climat les dispense de se bâtir des demeures bien solides, et de se couvrir d'autres vêtements que ceux qu'exige la décence. Et ces vêtements, ils les font sans peine avec les filaments des écorces du mûrier, de l'arbre à pain et d'une espèce de figuier. Le goût de la parure ne peut manquer de s'introduire chez un peuple qui a tant de loisir : aussi fait-on dans ces îles des étoffes curieuses pour l'habillement.

LE CYGNE.

Lorsque cet oiseau vogue doucement sur l'eau, il offre aux yeux un des plus beaux ouvrages de la nature. On ne peut se lasser d'admirer l'élégance de ses contours, et la grâce qu'il déploie dans chacune de ses habitudes. Il nage plus vite qu'un homme ne saurait marcher. Le plumage du cygne domestique est entièrement blanc, son bec est rouge, excepté le bout du demi-bec supérieur, qui est noir : le cygne domestique, plus gros que le cygne sauvage, pèse ordinairement vingt livres. Cet oiseau est le plus silencieux de tous ; il ne peut faire entendre qu'un sifflement lorsqu'il est provoqué. Sous ce rapport, il est très différent du cygne sauvage. Le mâle et la femelle construisent leur nid tantôt sur une touffe d'herbes sèches sur le rivage, tantôt sur des roseaux abattus, entassés et flottants. La ponte a lieu de deux jours l'un ;

elle est de six ou sept œufs blancs. Les petits, en naissant, sont couverts d'un duvet gris ou jaunâtre, qu'ils conservent plusieurs mois. Lorsque le père et la mère sont entourés de leur famille, il est assez dangereux de les approcher: soit crainte, soit orgueil, ils s'alarment promptement; et lorsque leurs petits sont en danger, ils les portent sur leur dos. La chair des vieux cygnes est dure et de mauvais goût; mais celle des jeunes est assez bonne.

Les anciens servaient le cygne sur leurs tables, plutôt par ostentation, qu'à cause de la bonté de la chair. Ce n'est que d'après le cygne sauvage qu'ils ont eu l'idée fabuleuse d'attribuer à cet oiseau le don de mélodie. Suivant Pythagore, l'âme des poètes passait dans le corps des cygnes, et conservait le pouvoir de l'harmonie, qu'ils avaient possédé sur la terre. Le vulgaire prit pour réalité ce qui n'était qu'une allégorie ingénieuse. Le même disait encore que le chant du cygne mourant était un chant de joie, par lequel cet oiseau se félicitait de passer à une meilleure vie: c'est d'après cela que les dernières productions des écrivains, les derniers discours d'un auteur, ainsi que les paroles de tout homme de bien avant de quitter ce bas monde, sont nommés le chant du cygne.

On a étendu jusqu'à trois cents ans la durée de la vie du cygne; mais sans s'arrêter à cette époque incertaine, il est démontré par l'expérience qu'il jouit d'une longue existence.

LA CIGOGNE.

Il y a deux espèces de cigognes, la noire et la blanche, cette dernière est la plus remarquable; sa longueur est d'environ trois pieds; le bec, d'un beau rouge, a près de huit pouces de long; le plumage est entièrement blanc, à l'exception de quelques plumes du dos et des ailes qui sont noires.

La cigogne est d'un naturel assez doux; elle n'est ni défiante, ni sauvage, et peut s'apprivoiser aisément, et s'accoutumer à rester dans les jardins, qu'elle purge d'in-

sectes et de reptiles. En Égypte, les cigognes y sont en très grand nombre, et elles y rendent un grand service en détruisant les grenouilles, qui sans elles deviendraient si nombreuses, que le pays en serait infesté.

Les anciens attribuaient à la cigogne plusieurs vertus morales : la tempérance, la piété filiale et l'amour maternel. Il y a une histoire célèbre en Hollande, d'une cigogne qui, dans l'incendie de la ville de Delft, après s'être inutilement efforcée d'enlever ses petits, se laissa brûler avec eux, afin de partager leur sort.

Les cigognes sont des oiseaux de passage ; elles observent une grande exactitude dans leur départ d'Europe, qui a lieu en automne. Elles vont passer en Égypte un second été, et y élèvent une seconde couvée.

LES HIRONDELLES.

I. On ne se figure pas quelle quantité de mouches et d'insectes ailés détruit, dans un jour, une seule hirondelle. Une femelle qui a des petits revient peut-être cent fois dans la journée vers son nid, et à chaque fois, la quantité de mouches et moucherons qu'elle apporte réunis dans le fond de sa gorge, est de vingt à quarante, et quelquefois davantage.

Bien longtemps, au reste, avant qu'on eût fait attention aux services qu'elles nous rendent ainsi, les hirondelles étaient pour presque tous les peuples d'Europe un oiseau favori : ce n'est pas tant par l'élégance et par la rapidité de leurs mouvements, ce n'est pas par leur chant un peu monotone, et que cependant Sir H. Davy mettait au-dessus de celui du rossignol, qu'elles nous sont devenues agréables, que parce que, entre toutes les espèces voyageuses, elles sont les premières qui nous annoncent le retour du printemps. Leur arrivée avec les beaux jours, leur fuite à l'approche de la saison rigoureuse, ont fourni, il y a vingt-quatre siècles, à Jérémie, le sujet d'une comparaison qui n'en est pas moins belle, pour avoir été souvent reproduite. En Grèce, la première apparition

des hirondelles était l'occasion d'une sorte de fête dans laquelle les enfants allaient de porte en porte, chantant une chanson qui est parvenue jusqu'à nous, et demandant, pour la bonne annonce, de petits présents qui leur étaient rarement refusés.

II. Dans l'Attique, l'arrivée des hirondelles, comme nous l'apprenons d'un passage d'Aristophane, indiquait le moment où l'on quittait les vêtements d'hiver pour prendre ceux d'été. Par un autre passage, dans Théophraste, nous savons que l'apparition de ces oiseaux avait lieu dans les derniers jours de mars. Notre climat de France étant plus rigoureux, les voyageuses y apparaissent plus tard, et l'espèce la plus hâtive ne se montre guère avant le mois d'avril.

Nous avons en France, pendant l'été, plusieurs espèces d'hirondelles qui se retrouvent également dans tout le sud-ouest de l'Europe.

Lorsque la saison froide arrive, les insectes ailés meurent, et les hirondelles disparaissent pour aller chercher ailleurs la nourriture qu'elles ne trouvent plus dans nos pays. Il paraîtrait que parmi les hirondelles il reste quelquefois des individus qui, à l'époque du départ, n'avaient pas encore la force nécessaire pour entreprendre le voyage. On les voit encore voler quelques jours après que les autres ont disparu. Si ces pauvres hirondelles ne meurent pas de faim, ce qui est leur sort le plus ordinaire, elles s'engourdissent dans quelque trou, et celles qu'on a trouvées en cet état ont pu être ramenées à la vie par la chaleur, mais pour quelques instants seulement ; il est à croire cependant que quelques-unes restent ainsi tout l'hiver, et que le retour gradué de la chaleur les ranime peu à peu. Ce sont elles qu'on voit quelquefois pendant les premiers jours chauds de mars ou même de la fin de février, et ce sont elles sans doute qui ont donné lieu au proverbe *une hirondelle ne fait pas le printemps*, proverbe qu'on trouve dans presque toutes les langues de l'Europe.

LE CHIEN D'AUBRY DE MONT-DIDIER.

Sous le règne de Charles V, roi de France, un nommé Aubry de Mont-Didier, passant seul dans la forêt de Bondy, fut assassiné et enterré au pied d'un arbre. Son chien resta plusieurs jours sur sa fosse, et ne la quitta que pressé par la faim: il vient à Paris chez un ami intime de son malheureux maître, et par ses tristes hurlements semble lui annoncer la perte qu'il a faite. Après avoir mangé il recommence ses cris, va à la porte, tourne la tête pour voir si on le suit, revient à cet ami de son maître, le tire par l'habit, comme pour lui marquer de venir avec lui. La singularité des mouvements de ce chien, sa venue sans son maître qu'il ne quittait jamais, ce maître qui tout d'un coup a disparu, tout cela fit qu'on suivit ce chien. Dès qu'on fut au pied de l'arbre, il redoubla ses cris en grattant la terre, comme pour faire signe de chercher en cet endroit. On y fouilla, et on y trouva le corps de cet infortuné Aubry. Quelque temps après, ce chien aperçut par hasard l'assassin, que tous les historiens nomment le chevalier Macaire; il lui saute à la gorge, et on a bien de la peine à lui faire lâcher prise: chaque fois qu'il le rencontre, il l'attaque et le poursuit avec fureur; l'acharnement de ce chien, qui n'en veut qu'à cet homme, commence à paraître extraordinaire. On se rappelle l'affection qu'il avait marquée pour son maître, et en même temps plusieurs occasions où ce chevalier Macaire avait donné des preuves de haine et d'envie contre Aubry de Mont-Didier: quelques circonstances augmentèrent les soupçons. Le roi, instruit de tous les discours qu'on tenait, fait venir ce chien, qui paraît tranquille jusqu'au moment qu'apercevant Macaire, au milieu d'une vingtaine de courtisans, il aboie et cherche à se jeter sur lui.

Dans ce temps-là on ordonnait un duel entre l'accusateur et l'accusé, lorsque les preuves du crime n'étaient pas convaincantes: on nommait ces sortes de combats: *Jugement de Dieu*, parce qu'on était persuadé que le ciel aurait plutôt fait un miracle que de laisser succomber l'innocence. Le roi, frappé de tous les indices qui ce

réunissaient contre Macaire, ordonna le duel entre le chevalier et le chien. Le champ clos fut marqué dans l'île Notre-Dame, qui n'était alors qu'un terrain vide et inhabité.

Macaire était armé d'un gros bâton, le chien avait un tonneau pour sa retraite et les relancements. On le lâche, aussitôt il court, tourne autour de son adversaire, évite ses coups, le menace, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, le fatigue, et enfin s'élance, le saisit à la gorge, et l'oblige à faire l'aveu de son crime en présence du roi et de toute sa cour.

LES ANCIENS MEXICAINS.

Malgré la barbarie de leur religion, les anciens Mexicains approchaient de la civilisation. Les Européens, en venant les armes à la main dans le Mexique, pour s'emparer de ce beau pays qui n'avait jamais eu aucune relation avec eux, furent tout étonnés de trouver des villes bien peuplées, ornées de temples, de palais, d'aqueducs, et de jardins, et entourées de campagnes parfaitement cultivées et traversées de chemins commodes. Ce fut surtout la ville de Mexico qui excita leur étonnement. Cette ville, bâtie sur le lac Tezcuco, dans une plaine charmante, était entrecoupée de canaux, comme quelques-unes de nos villes maritimes. Les temples et les palais étaient munis de tours et de remparts. De grands marchés offraient une variété étonnante des riches productions du pays. Des jardins et des parterres de fleurs couvraient les petites îles du lac. Dans cette capitale, comme dans les autres grandes villes de l'empire mexicain, les ateliers et les boutiques brillaient d'objets de luxe.

On y voyait des ouvrages artistement travaillés en or, en argent, et en cuivre, de la vaisselle en terre cuite et recouverte d'un vernis doré, des pierres précieuses habilement façonnées, des peintures et sculptures, des tableaux faits en plumes brillantes et en coquilles, des étoffes de poil de lièvre et de coton, des armures et beaucoup d'autres objets curieux.

La nature a peuplé le Mexique de charmants oiseaux-mouches dont le plumage a un reflet métallique, ainsi que d'autres oiseaux de toutes couleurs. Les Mexicains enluminaient un dessin tracé sur une feuille d'aloès, en y appliquant les parties les plus fines du plumage d'oiseaux, et en exprimant ainsi toutes les nuances de couleurs.

Ils avaient érigé des pyramides semblables à celles d'Égypte, et ils avaient construit des temples dignes d'un grand peuple.

Les Mexicains avaient des connaissances assez exactes de la révolution des astres : ils parlaient une langue douce et riche ; au lieu de l'écriture, ils employaient des peintures hiéroglyphiques, c'est-à-dire qu'ils peignaient les choses par des figures, au lieu de les exprimer par des mots. Au lieu de monnaie, ils se servaient de noix de cacao, parce que cette production est commune dans le Mexique. On sait que dans l'Inde on paie en petits coquillages. Comme les monnaies ne servent qu'à représenter la valeur des choses, il est assez indifférent qu'on y emploie telle ou telle matière ; seulement il faut donner la préférence aux matières qui se transportent facilement, et qui ne sont pas sujettes à l'altération : sous ce rapport, les monnaies usitées dans les pays civilisés ne laissent rien à désirer.

LES ANCIENS PÉRUVIENS.

Les Péruviens, ou habitants du Pérou, étaient comme les Mexicains, assez avancés dans les arts et les sciences ; et ils avaient de plus une douceur de caractère qui manquait aux habitants du Mexique. Le soleil était l'objet principal de leur adoration. Les ruines du fort de Cusco, où résidait leur *inca* ou roi, excitent encore l'admiration par les pierres énormes qui y ont été employées. Ce sont des murs gigantesques qu'on n'a pu élever sans des machines ingénieuses, ou du moins sans une très grande patience. L'or et l'argent abondaient chez eux, mais c'était aussi leur seule richesse. Le Pérou est un pays généralement stérile, dont le sol n'a pu être amélioré

depuis plusieurs siècles, malgré le soin des Européens. Ce sont partout des mines de métaux que l'on n'exploite pas sans de grandes peines et sans danger pour la santé: les Européens et les Nègres y périssent. Les Péruviens seuls sont en état d'y résister, à cause de l'habitude qu'ils ont de vivre dans un air chargé des exhalaisons des mines. Ainsi le Pérou, pour être le dépôt de l'or et de l'argent, n'en est pas plus heureux que d'autres pays. S'il est riche en métaux, il est pauvre sous d'autres rapports, et ce pays qui a tant d'or n'a pas assez de blé pour le pain qu'il consomme.

Voilà comme la Providence répand d'une manière à peu près égale le bien et le mal dans les diverses contrées de la terre. À côté des avantages, on voit toujours des inconvénients, et les maux sont toujours adoucis par le bien qui vient s'y joindre. Les Espagnols, éblouis par l'éclat de l'or et de l'argent, assaillirent avec une avidité honteuse les paisibles Péruviens, les subjuguèrent, s'emparèrent de leurs trésors et fouillèrent leurs mines. Mais qu'y ont-ils gagnés? Par l'abondance de l'or et de l'argent le prix de ces métaux diminua en Europe, tandis que celui des marchandises haussa rapidement. Les Espagnols négligèrent leur beau pays, pour courir au Pérou; la plupart y trouvèrent leur tombeau ou la misère: les Péruviens disparurent peu à peu; le pays se dépeupla et s'appauvrit malgré ses mines; enfin, l'Espagne perdit le Pérou comme le Mexique. L'injustice s'est punie elle-même; mais elle a causé la ruine d'un peuple doux et paisible, dont la religion était à la vérité infectée d'erreurs grossières, mais il eût été aisé de lui faire goûter les avantages du christianisme et de la civilisation, sans employer la violence, et de faire avec lui un commerce aussi avantageux aux Péruviens qu'aux Espagnols.

LES GAULOIS ET LES FRANCS.

Avez-vous lu quelques relations des voyageurs qui ont visité les pays sauvages du nouveau monde, qui ont aperçu les grossières peuplades, errantes dans ses vastes solitudes? Eh bien! notre terre de France, aujourd'hui, si

fertile et si belle, ne fut pas jadis moins inculte que les savanes de l'Amérique. Là où des moissons aux épis dorés, des vignobles aux pampres verdoyants sourient maintenant à nos regards, il n'y avait, alors, que marais insalubres, que noires forêts de chênes dont les glands formaient la principale nourriture de quelques hordes barbares. Ces hordes furent nos premiers ancêtres. Peu à peu le génie de la civilisation qui n'est autre chose que le désir du mieux réveillé chez l'homme par ses besoins, sans cesse multipliés, éclaircit ces forêts, défricha quelques champs, construisit des huttes, puis des maisons, les groupa sur le bord des fleuves, et, lorsque le grand César, à la tête de ses légions romaines, descendit les Alpes, pour conquérir la vaste contrée qu'on appelait alors les Gaules, il y trouva des peuples régulièrement organisés, avec leurs dieux, leurs lois, leurs chefs, et leurs villes.

C'était déjà une vertu commune parmi les Gaulois, que l'amour de la patrie et de l'indépendance. Aussi la tâche du conquérant ne fut pas facile, il y eut une guerre acharnée et longue avant qu'il pût réduire la Gaule au rang de simple province romaine. Quelques siècles se passèrent. La tyrannie des Empereurs et la corruption des mœurs allaient toujours croissant. Tout à coup des nuées de barbares, chassés de l'Asie et du nord de l'Europe par l'amour du pillage et par la faim se ruèrent sur les riches pays dont Rome était le centre et la capitale. Longtemps ils furent en proie aux gigantesques luttes de ces guerriers qui, après avoir terrassé de concert la puissance romaine, tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Mais enfin, de guerre lassé, chacun se reposa sur la terre qui se trouva le plus à portée de sa convenance. La Gaule échut aux peuples Francs, qui, se mêlant peu à peu avec les indigènes, adoptèrent plus tard leur religion, c'est-à-dire le christianisme, que de saints apôtres y avaient déjà propagé. Clovis fut le premier roi franc, qui reçut le baptême dans les murs de Reims, et par les mains de l'évêque Remi. Ce fut lui aussi qui, le premier, étendit sa domination sur la plus grande portion du territoire, qui forme aujourd'hui la France.

MIEUX QUE ÇA.

Joseph II, empereur d'Allemagne, frère de Marie-Antoinette, reine de France, n'aimait ni la représentation ni l'appareil, témoin ce fait: Un jour que, revêtu d'une simple redingote boutonnée, accompagné d'un seul domestique sans livrée, il était allé, dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin aux environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, comme il reprenait le chemin de la ville.

Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton, qui regagnait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter, — ce que Joseph II fait aussitôt. — « Monsieur," lui dit le militaire (car c'était un sergent), « y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander une place à côté de vous ? cela ne vous gênerait pas prodigieusement, puisque vous êtes seul dans votre calèche, et ménagerait mon uniforme que je mets aujourd'hui pour la première fois." — « Ménageons votre uniforme, mon brave," lui dit Joseph, « et mettez-vous là. D'où venez-vous ?" — « Ah !" dit le sergent, « je viens de chez un garde-chasse de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner." — « Qu'avez-vous donc mangé de si bon ?" — « Devinez." — « Que sais-je, moi, une soupe à la bière ?" — « Ah ! bien, oui, une soupe ; mieux que ça." — « De la choucroute ?" — « Mieux que ça." — « Une longe de veau ?" — « Mieux que ça, vous dit-on." — « Oh ! je ne puis plus deviner," dit Joseph. — « Un faisan, mon digne homme, un faisan tiré sur les plaisirs de Sa Majesté," dit le sergent en lui frappant sur l'épaule. — « Tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, il n'en devait être que meilleur ?" — « Je vous en réponds."

Comme on approchait de la ville, et que la pluie tombait toujours, Joseph demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait, et où il voulait qu'on le descendît. — « Monsieur, c'est trop de bonté...." — « Non, non," dit Joseph, « votre rue ?" Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés. — « A votre tour," dit Joseph, « devinez."

— « Monsieur est militaire, sans doute ?» — « Comme dit Monsieur.» — « Lieutenant ?» — « Ah ! bien oui, lieutenant ; mieux que ça.» — « Capitaine ?» — « Mieux que ça.» — « Colonel, peut-être ?» — « Mieux que ça, vous dit-on.» — « Comment !» dit l'autre en se rencognant aussitôt dans la calèche, « seriez-vous feld-maréchal ?» — « Mieux que ça.» — « Ah ! c'est l'Empereur !» — « Lui-même,» dit Joseph. Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture ; le sergent se confond en excuses et supplie l'Empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre. — « Non pas,» lui dit Joseph ; « après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi aussi promptement ; j'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte.» Et il l'y descendit.

DIX MILLE LIVRES DE RENTE.

Quand j'avais dix-huit ans, j'allais, durant la belle saison, passer la journée du dimanche à Versailles, ville qu'habitait ma mère. Pour m'y transporter, j'allais presque toujours à pied, rejoindre sur cette route une des petites voitures qui en faisaient alors le service.

En sortant des barrières, j'étais toujours sûr de trouver un grand pauvre qui criait d'une voix glapissante : *La charité, s'il vous plaît, mon bon Monsieur !* De son côté, il était bien sûr d'entendre résonner dans son chapeau une grosse pièce de deux sous.

Un jour que je payais mon tribut à Antoine, — c'était le nom de mon pensionnaire — il vint à passer un petit monsieur poudré, sec, vif, et à qui Antoine adressa son mémento criard : *La charité, s'il vous plaît, mon bon Monsieur !* Le passant s'arrêta, et, après avoir considéré quelques moments le pauvre : « Vous me paraissez,» lui dit-il, « intelligent et en état de travailler : pourquoi faire un si vil métier ? Je veux vous tirer de cette triste situation et vous donner dix mille livres de rente.» Antoine se mit à rire et moi aussi. « Riez tant que vous le voudrez,» reprit le monsieur poudré, « mais suivez mes conseils

vous acquerrez ce que je vous promets. Je puis d'ailleurs vous prêcher d'exemple: j'ai été aussi pauvre que vous; mais, au lieu de mendier, je me suis fait une hotte avec un mauvais panier, et je suis allé dans les villages et dans les villes de province, demander, non pas des aumônes, mais de vieux chiffons qu'on me donnait gratis et que je revendais ensuite, un bon prix, aux fabricants de papier. Au bout d'un an, je ne demandais plus pour rien les chiffons, mais je les achetais, et j'avais en outre une charrette et un âne pour faire mon petit commerce.

"Cinq ans après, je possédais trente mille francs, et j'épousais la fille d'un fabricant de papiers, qui m'associait à sa maison de commerce peu achalandée, il faut le dire; mais j'étais jeune encore, j'étais actif, je savais travailler et m'imposer des privations. A l'heure qu'il est, je possède deux maisons à Paris, et j'ai cédé ma fabrique de papier à mon fils, à qui j'ai enseigné de bonne heure le goût du travail et de la persévérance. Faites comme moi, l'ami, et vous deviendrez riche comme moi."

Là-dessus, le vieux monsieur s'en alla, laissant Antoine tellement préoccupé, que deux dames passèrent sans entendre l'appel criard du mendiant: *La charité, s'il vous plaît.*

En 1836, pendant mon séjour à Bruxelles, j'entrai un jour chez un libraire pour y faire emplette de quelques livres. Un gros et grand monsieur se promenait dans le magasin et donnait des ordres à cinq ou six commis. Nous nous regardâmes l'un l'autre comme des gens qui, sans pouvoir se reconnaître, se rappelaient cependant qu'ils s'étaient vus autrefois quelque part. "Monsieur," me dit à la fin le libraire, "il y a vingt ans, n'alliez-vous pas souvent à Versailles, le dimanche?" — "Quoi! Antoine, c'est vous!" m'écriai-je. — "Monsieur," répliqua-t-il, "vous le voyez, le vieux monsieur poudré avait raison; il m'a donné dix mille livres de rente."

ENTRÉE DANS LE MONDE.

PAR ALEXANDRE DUMAS.

I. Je venais d'avoir vingt ans lorsque ma mère entra un matin dans ma chambre, m'embrassa en pleurant, et me dit: "Mon ami, je viens de vendre tout ce que nous avions pour payer nos dettes."—"Eh bien, ma mère?" —"Eh bien, mon pauvre enfant, nos dettes payées, il nous reste 253 francs."—"De rente?..."—Ma mère sourit tristement.—"En tout?..." repris-je.—"En tout." —"Eh bien, ma mère, je prendrai ce soir, les 53 francs, et je partirai pour Paris."—"Qu'y feras-tu, mon pauvre ami?"—"J'y verrai les amis de mon père, le duc de Bellune, ministre de la guerre; Sébastiani aussi puissant de son opposition que les autres de leur faveur. Mon père, plus ancien qu'eux tous comme général, et qui a commandé en chef quatre armées, les a vus presque tous sous ses ordres. Nous avons là une lettre de Bellune qui constate que c'est à mon père qu'il redoit sa faveur près de Bonaparte; une lettre de Sébastiani, qui le remercie d'avoir obtenu qu'il fît partie de l'armée d'Égypte; des lettres de Jourdan, de Kellermann, de Bernadotte même. Eh bien, j'irai jusqu'en Suède, s'il le faut, trouver le roi et faire un appel à ses souvenirs de soldat."—"Et moi, pendant ce temps-là, que deviendrai je?"—"Tu as raison; mais sois tranquille, je n'aurai pas besoin de faire d'autre voyage que celui de Paris. Ainsi ce soir je pars." —"Fais ce que tu voudras," me dit ma mère en m'embrassant une seconde fois; "c'est peut-être une inspiration de Dieu." Et elle sortit. Je sautai à bas de mon lit, plus fier qu'attristé des nouvelles que je venais d'apprendre. J'allais donc, à mon tour, être bon à quelque chose, rendre à ma mère, non pas les soins qu'elle m'avait prodigués, c'était impossible, mais lui épargner ces tourments journaliers que la gêne traîne après elle, assurer par mon travail ses vieilles années; j'étais donc un homme, puisque l'existence d'une femme allait reposer sur moi. Mille projets, mille espoirs me traversaient l'esprit: d'ailleurs il était impossible que je n'obtinsse pas tout ce que je

demanderais, quand je dirais à ces hommes dont dépendait mon avenir : Ce que je vous demande, c'est pour ma mère, pour la veuve de votre ancien camarade d'armes, pour ma mère, ma bonne mère !...

Né à Villers-Coterets, petite ville d'environ deux mille âmes, on devinera, tout d'abord, que les ressources n'y étaient pas grandes pour l'éducation ; un bon abbé, aimé et respecté de tout le monde, m'avait donné pendant cinq ou six ans des leçons de latin et m'avait fait faire quelques bouts-rimés français. Quant à l'arithmétique, trois maîtres d'école avaient successivement renoncé à me faire entrer les quatre premières règles dans la tête : en échange je possédais une éducation agreste, c'est-à-dire que je montais tous les chevaux, que je faisais douze lieues pour aller danser à un bal, que je tirais assez habilement l'épée et le pistolet, que je jouais à la paume comme Saint-George, et qu'à trente pas, je manquais très rarement un lièvre, ou un perdreau.—Mes préparatifs faits, chose peu longue, j'allai annoncer à toutes mes connaissances mon départ pour Paris.

II. Dans le café attenant au bureau de la diligence, se trouvait un ancien ami de mon père ; il avait, outre cette amitié, conservé pour notre famille quelque reconnaissance : blessé à la chasse, il s'était fait transporter chez nous, et les soins qu'il avait reçus de ma mère et ma sœur étaient restés dans sa mémoire. Fort influent par sa fortune et sa probité, il avait enlevé d'assaut l'élection du général Foy, son camarade de collége. Il m'offrit une lettre pour l'honorable député ; je l'acceptai, l'embrassai et partis dire adieu à mon digne abbé qui approuva ma résolution, m'embrassa les larmes aux yeux, et, lorsque je lui demandai quelques conseils, qu'il ne me donnait pas, il ouvrit l'Évangile et me montra du doigt ces seules paroles : *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.*

Le soir même je partis et j'arrivai à Paris où je descendis dans un modeste hôtel de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, convaincu que l'on calomniait la société, et que le monde était un jardin à fleurs d'or, dont toutes les portes allaient s'ouvrir devant moi.— J'écrivis le même

soir au ministre de la guerre, pour lui demander une audience, lui détaillant mes droits à cette faveur, au nom de mon père, passant sous silence, par délicatesse, les services rendus, mais dont une lettre du maréchal, qu'à tout hasard j'avais apportée avec moi, faisait preuve incontestable. Je m'endormis là-dessus et fis des songes des Mille et une Nuits.—Le lendemain j'achetai un almanach des 25,000 adresses, et me mis en course.

Ma première visite fut au maréchal Jourdan. Il se souvenait bien vaguement qu'il avait existé un général Alexandre Dumas, mais il ne se rappelait pas avoir jamais entendu dire qu'il eût un fils...—Malgré tout ce que je pus lui dire, je le quittai au bout de dix minutes, paraissant très peu convaincu de mon existence.—Je me rendis chez le général Sébastiani. Il était dans son cabinet de travail; quatre ou cinq secrétaires écrivaient sous sa dictée; chacun d'eux avait sur son bureau, outre sa plume, son papier et ses canifs, une tabatière d'or qu'il présentait tout ouverte au général, lorsqu'il s'arrêtait devant lui. Le général y introduisait délicatement l'index et le pouce, savourait voluptueusement la poudre d'Espagne, et se remettait à arpenter la chambre, tantôt en long, tantôt en large. Ma visite fut courte; quelque considération que j'eusse pour le général, je me sentais peu de vocation à devenir porte-tabatière.—Je rentrai à mon hôtel un peu désappointé, mes rêves d'or étaient ternis. Je repris mon *almanach*, je feuilletais au hasard, lorsque je vis un nom que j'avais si souvent entendu prononcer par ma mère avec tant d'éloges, que je tressaillis de joie: c'était celui du général Verdier, qui avait servi en Égypte sous les ordres de mon père. Je me fis conduire, rue du Faubourg-Montmartre n° 4; c'est là qu'il demeurait.—"Le général Verdier?" demandai-je au concierge.—"Au quatrième, la petite porte à gauche."—Parbleu, me disais-je! tout en montant l'escalier, voilà au moins qui ne ressemble ni aux laquais à livrée du maréchal Jourdan, ni au portier de l'hôtel Sébastiani.—*Le général Verdier, au quatrième, la porte à gauche.*—Cet homme-là doit se souvenir de mon père.—J'arrivai; le modeste cordonnet vert pendait près de la porte désignée, je sonnai, attend

cette troisième épreuve pour savoir à quoi m'en tenir sur les hommes. La porte s'ouvrit. Un homme d'une soixantaine d'années parut; il tenait d'une main une palette chargée de couleurs et de l'autre un pinceau.

III. Je crus m'être trompé, et je regardai les autres portes. — "Que désirez-vous, monsieur?" me dit-il. — "Présenter mes hommages au général Verdier; mais probablement que je me trompe?" — "Non, non, vous ne vous trompez pas, c'est ici." — J'entrai donc dans un atelier. — "Vous permettez, monsieur?" me dit-il, en se remettant à un tableau de bataille, dans la confection duquel je l'avais interrompu. — "Sans doute; et si vous voulez seulement m'indiquer où je trouverai le général..." — Le peintre se retourna. "Eh bien! Mais, parbleu! c'est moi," me dit-il. — "Vous?" je fixai mes yeux sur lui avec un air si marqué de surprise qu'il se mit à rire. — "Général," lui dis-je, "je suis le fils de votre ancien compagnon d'armes en Égypte, d'Alexandre Dumas." — Il se retourna vivement de mon côté, me regarda fixement, puis au bout d'un instant de silence: — "C'est....vrai," me dit-il; "vous êtes tout son portrait." — Deux larmes lui vinrent en même temps aux yeux, et, jetant son pinceau, il me tendit une main que j'avais plus envie de baiser que de serrer. — "Eh! qui vous amène à Paris, mon pauvre garçon?" continua-t-il; "car, si j'ai bonne mémoire, vous demeuriez avec votre mère dans je ne sais quel village?..." — "C'est vrai, général; mais ma mère vieillit, et nous sommes pauvres." — "Deux chansons dont je sais l'air," murmura-t-il. — "Alors je suis venu à Paris dans l'espoir d'obtenir une petite place pour la nourrir à mon tour comme elle m'a nourri jusqu'à présent." — "C'est bien fait! Mais une place n'est point chose facile à obtenir par le temps qui court; il y a un tas de nobles à placer, et tout leur est bon." — "Mais, général, j'ai compté sur votre protection." — "Heim!" — Je répétai. — "Ma protection?" Il sourit amèrement. — "Mon pauvre enfant, si tu veux prendre des leçons de peinture, ma protection ira jusqu'à t'en donner, et encore tu ne seras pas un grand artiste si tu ne surpasses pas ton maître. — Ma protection? Eh bien, il n'y a peut-être que toi au monde qui puisses

aujourd'hui s'aviser de me la demander."—"Comment cela?"—"Ne m'a-t-on pas mis à la retraite sous prétexte de je ne sais quelle conspiration? De sorte que, vois-tu, je fais des tableaux. Si tu veux en faire?..." —"Merci, général; mais je ne sais pas faire un œil, et l'apprentissage serait trop long."—"Que veux-tu, mon ami, voilà tout ce que je puis t'offrir....Ah! et puis la moitié de ma bourse, je n'y pensais pas, car cela n'en vaut guère la peine."—Il ouvrit le tiroir d'un petit bureau dans lequel il y avait, je me le rappelle, deux pièces d'or, et une quarantaine de francs en argent.—"Je vous remercie, général; je suis à-peu-près aussi riche que vous." —J'avais les larmes aux yeux.—"Je vous remercie, mais vous me donnerez des conseils sur les démarches que j'ai à faire?"—"Oh! cela, tant que tu voudras. Voyons, où en es-tu?" Il reprit son pinceau et se remit à peindre.—"J'ai écrit au maréchal duc de Bellune."—Le général fit une grimace qui pouvait se traduire par: Si tu ne comptes que là-dessus, mon pauvre garçon... —"J'ai encore," ajoutai-je, répondant à sa pensée, "une recommandation pour le général Foy, député de mon département."—"Ah! ceci c'est autre chose. Eh bien! mon enfant, n'attends pas la réponse du ministre: porte ta lettre au général et sois tranquille, il te recevra bien. Maintenant veux-tu dîner avec moi? nous causerons de ton père."—"Volontiers, général."—"Reviens à six heures."—Je pris aussitôt congé du général Verdier.

IV. Le lendemain je me présentai chez l'honorable général.—Il se retourna, en entendant ouvrir la porte de son sanctuaire, et avec sa vivacité habituelle, arrêta ses yeux perçants sur moi.—"Monsieur Alexandre Dumas?"... me dit-il...—"Oui, général."—"Êtes-vous le fils de celui qui commandait en chef l'armée des Alpes?"—"Oui, général."—"C'était un brave. Puis-je vous être bon à quelque chose? J'en serais heureux." —"Je vous remercie de votre intérêt. J'ai à vous remettre une lettre de Monsieur Danré."—"Voyons ce qu'il dit, ce bon ami".....Il se mit à lire.—"Ah! il vous recommande à moi avec une instance toute particulière: il vous aime donc bien?"......—"Comme son fils."-

bien, voyons, que ferons-nous de vous ?"—"Tout ce que vous voudrez, général."—"Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon."—"Oh ! pas à grand'chose."—"Voyons, que savez-vous ? un peu de mathématiques ?"... "Non, général."—"Vous avez au moins quelques notions d'algèbre, de géométrie, de physique ?"....Il s'arrêtait entre chaque mot, et à chaque mot je sentais la sueur me couler sur le front.—"Non, général," répondis-je en balbutiant. Il s'aperçut de mon embarras.—"Vous avez fait votre droit ?"—"Non, général."—"Vous savez le latin et le grec ?"—"Un peu."—"Parlez-vous quelques langues vivantes ?"—"L'italien assez bien, l'allemand assez mal."—"Je verrai à vous placer chez Laffitte alors. Vous vous entendez en comptabilité ?"—"Pas le moins du monde.—O général !" lui dis-je, "mon éducation est faussée ; mais je la referai, je vous en donne ma parole d'honneur."—"Mais, en attendant, mon ami, avez-vous de quoi vivre ?"—"Oh ! je n'ai rien," répondis-je, écrasé par le sentiment de mon impuissance.—"Donnez-moi votre adresse," dit-il ; "je réfléchirai à ce qu'on peut faire de vous."—J'écrivis.—"Nous sommes sauvés ; vous avez une belle écriture."—Je laissai tomber ma tête entre mes deux mains.—Le général Foy continua sans s'apercevoir de ce qui se passait en moi.—"Écoutez, je dîne aujourd'hui chez le duc d'Orléans, je lui parlerai de vous. — Faites une pétition."—J'obéis ; puis il la plia après y avoir écrit quelques lignes en marge, la mit dans sa poche, et, me tendant la main en signe d'amitié, m'invita à déjeuner le lendemain avec lui. Rentrant à mon hôtel, j'y trouvai une lettre du ministre, qui, n'ayant pas le temps de me recevoir, m'invitait à lui exposer par écrit le sujet de ma demande. Je lui répondis que l'audience que je lui avais demandée n'avait pour but que de lui remettre l'original d'une lettre de remercîment qu'il avait écrite à mon père, son général en chef ; mais que, ne pouvant le voir, je me contentais de lui en envoyer la copie.—Le lendemain je m'acheminai vers l'hôtel du général Foy, mon seul espoir.—"Eh bien," me dit-il avec une figure riante, "votre affaire est faite, vous entrez au secrétariat du duc d'Orléans, comme

surnuméraire, aux appointements de 1,200 fr.; ce n'est pas grand'chose, mais c'est à vous de bien travailler."—"C'est une fortune. Et quand serai-je installé?"—"Aujourd'hui même, si vous voulez." —"Permettez-vous que j'annonce cette bonne nouvelle à ma mère?"—"Oui. Mettez-vous là."—Je lui écrivais de vendre tout ce qui nous restait et de venir me rejoindre; lorsque j'eus fini, je me retournai vers le général; il me regardait avec une expression de bonté inexprimable. Cela me rappela que je ne l'avais pas même remercié. Je lui sautai au cou et l'embrassai.—Il se mit à rire.

CARACTÈRE SINGULIER.

ALLÉGORIE.

I. Les hommes ne sont pas toujours d'accord entre eux, ni avec eux-mêmes, ni dans les jugements qu'ils prononcent; mais jamais cette contradiction ne se manifeste d'une manière plus étrange, que lorsqu'il est question de moi. Est-ce leur faute, ou la mienne? Cela mérite examen: car je puis dire, sans trop me vanter, que j'ai la plus grande influence sur les choses de ce monde, et que personne ne peut se passer de moi, quelque ouvrage qu'il entreprenne. Tous les artistes, tous les ouvriers, par exemple, assurent qu'ils ne viendraient à bout de rien, sans mon secours. Depuis le savant architecte qui érigea le temple majestueux de St. Paul, jusqu'à l'Arabe vagabond qui dresse une tente au milieu des déserts; depuis le sublime Raphaël jusqu'au jeune artiste qui achève sa première tête; tous ont pu tenir le même langage, et déclarer que sans moi ils n'eussent jamais atteint leur but. Il en est de même du voyageur qui entreprend une course, du guerrier qui assiége une ville, du laboureur qui sème un champ, de l'auteur qui fait un livre: tous comptent sur moi; il est pourtant vrai qu'on n'y compte pas toujours avec raison. Souvent l'instituteur, le politique, le médecin, espèrent tout de moi, m'attendent avec patience, cherchent à me gagner; et quand ils y

parviennent, l'élève se corrige, les affaires s'arrangent, et le malade guérit.

Mon influence s'étend aussi sur les empires, et les réputations: quelquefois je les affermis, et les confirme; souvent je les ébranle, les renverse, et les anéantis. Je produis tour à tour la force et la faiblesse. J'adoucis les peines les plus vives, et j'en amène d'autres à ma suite. Mais avec moi, l'on acquiert aussi du savoir et de l'habileté, de l'expérience et de la sagesse. En général, je suis favorable aux vrais amis, aux sciences, et à la vérité. Je serre encore les doux liens qui joignent les premiers; et c'est de moi que les autres attendent leurs progrès. Souvent je dissipe l'illusion, et les préjugés; j'apaise le courroux; et j'éteins la haine. Ami de l'enfance, et de la beauté, j'en développe tous les charmes: cependant la beauté se plaint de mes outrages. Il est vrai que j'exerce sur elle un pouvoir destructeur; j'atterre par degrés ses attraits, et parviens à les effacer.

II. Tels sont, j'en conviens, mes torts et mes bienfaits, et il me serait aisé d'en grossir la liste; mais j'aurais peur de ressembler à ces Nestors qui parlent trop longtemps d'eux-mêmes. Cette crainte serait d'autant plus naturelle, que je suis déjà bien vieux; et ma vieillesse a même passé en proverbe, quoique je sois encore bien loin de ma fin. Les peintres et les sculpteurs me représentent toujours sous la figure d'un vieillard: ils m'ont armé d'un fer recourbé; et l'on me prendrait pour un vieux moissonneur, s'ils ne m'avaient donné aussi un des attributs de l'amour.

Mais je ne puis garder le silence, sur tous les propos singuliers qu'on tient sur mon compte; sur les éloges que je reçois, et les injures dont on m'accable. On dit que je dévoile tous les secrets; et cependant l'on m'accuse d'anéantir, dans les ténèbres, bien des choses qu'on voudrait savoir. Si l'on aperçoit des ruines, on dit qu'elles sont mon ouvrage; que je parviens à tout détruire. Mais veut-on qu'un édifice s'achève, qu'un esprit se développe, qu'un talent se perfectionne, que des fruits mûrissent, qu'une allée fournisse plus d'ombrage; c'est de moi qu'on attend ces nombreux services. Certaines gens me trou-

vent bien *malheureux*, tandis que d'autres m'appellent *fortuné*. On dit que je vole, et passe comme un éclair; puis on se récrie sur ma lenteur. J'ai cependant une marche uniforme et régulière ; je vais toujours en avant, et jamais à reculons. D'habiles ouvriers ont construit de petites machines circulaires, et très brillantes à l'extérieur, qui indiquent tous les pas que je fais. Les gens très occupés voudraient suspendre ma course, m'arrêter dans ma fuite : les sages m'appellent un trésor, un trésor précieux ; le seul dont il soit permis d'être avare. Les gens oisifs, légers, et frivoles, me trouvent insupportable dans la solitude, et ne savent que faire de moi ; je suis pour eux un fardeau dont ils veulent se délivrer à tout prix. Ils se rassemblent alors, forment des conjurations entre eux, et ne dissimulent pas qu'ils cherchent à me *tuer*. Mais un poète anglais a fort bien observé que les meurtriers dont je me plains, sont de *vrais Suicides*. Ceux, au contraire, qui ont senti tout ce que je valais, se sont amassés des richesses d'un prix inestimable, et que rien ne peut leur ôter. Ils en jouiront pleinement après que mon empire sera détruit ; lorsque j'aurai perdu toute influence sur les choses d'ici-bas, et que je serai englouti, avec tous les humains, dans un océan, qui n'a ni fond, ni limites.

ABBREVIATIONS USED IN THE DICTIONARY.

---

s. m. Substantive masculine.
s. f. Substantive feminine.
s. m. pl. Substantive masculine plural.
s. f. pl. Substantive feminine plural.
adj. Adjective.
adj. poss. Adjective possessive.
adj. dem. Adjective demonstrative.
pron. Pronoun.
pron. pers. Pronoun personal.
pron. poss. Pronoun possessive.
pron. dem. Pronoun demonstrative.
pron. rel. Pronoun relative.
v. a. Verb active.
v. n. Verb neuter.
v. r. Verb reflected, or reciprocal.
pres. ind. or simply *pres.* Present of the indicative.

imp. Imperfect.
pret. Preterite.
fut. Future.
cond. Conditional.
imper. Imperative.
subj. pres. Subjunctive present.
imp. subj. Imperfect of the subjunctive.
part. pres. or *p. pres.* Participle present.
part. past, or simply *part.* Participle past.
adv. Adverb.
prep. Preposition.
conj. Conjunction.
interj. Interjection.

OBSERVATIONS.

When you meet with a line thus: ——, it means the repetition of the preceding word, which generally has another signification.

When a letter, or a syllable, such as *e*, *se*, &c. follows a French adjective, or participle, it is to show its feminine.

When you do not meet with the particular tense of a verb, endeavour to find its infinitive, which always ends in *er*, *ir*, *oir*, or *re*.

In French narrative, the present tense is very frequently used; but is usually translated in English into the past tense, except in very lively, animated style.

Some words have several totally different meanings; — the intelligent Student will have little difficulty in fixing upon the one appropriate to the phrase he is translating.

DICTIONARY,

FRENCH AND ENGLISH,

OF ALL THE

WORDS CONTAINED IN THIS VOLUME.

[Words which are alike in French and English, such as *Paris*, *nation*, *justice*, are suppressed as unnecessary.]

A, *or* à, (*with a grave accent,*) prep. *to, at, in.*
A, *or* a, (*without any accent,*) third person, present indicative, of the verb *avoir, has.*
Abandonnai, pret. *gave up.*
Abandonne, pres. ind. *abandons.*
s'Abattit, pret. *alighted.*
Abbattre, v. a. *to pull down.* [*down.*
Abattu, adj. *dejected, afflicted; broken*
Abbaye, s. f. *abbey.* [*siastic.*
Abbé, s. m. *an "abbé," an eccle-*
Abcès, s. m. *abscess, tumour.*
Abîme, s. m. *abyss.*
Aboie, pres. ind. *barks.*
Abondance, s. f. *abundance.*
Abondant, e, adj. *abundant.*
Abonder, v. n. *to abound.*
d'Abord, adv. *at first, first; at once.*
Abordage, s. m. *boarding.*
Abordai, pret. *landed.*
Abordait, imp. *arrived.*
Abordâmes, pret. *touched; landed.*
Abordé, part. *accosted.*
Aborder, v. n. *to land.*
Abordèrent, pret. *landed.*
Aboutissaient, imp. *met.*
Abrégé, s. m. *abridgement.*
Absinthe, s. f. *wormwood.*
Absolument, adv. *quite.*

Absorbé, part. *absorbed; deep.*
Abusait, imp. *took advantage.*
Académicien, s. m. *academician.*
Académie, s. f. *academy.*
Acajou, s. m. *mahogany.*
Accable (dont on m'), *with which I am loaded.*
Acceptai, pret. *accepted.*
Accessoires, s. m. pl. *appendages.*
Accompagner, v. a. *to accompany.*
d'Accord (sont), *agree.*
s'Accorda, pret. *coincided.*
Accorder, v. a. *to grant.*
Accourent. pres. ind. *run up.*
Accourir, v. n. *to run up.*
Accoutumer, v. a. *to accustom.*
s'Accroche, pres. *catches hold.*
Accroire (fait), *persuaded.*
Accroître, v. *to augment, increase.*
Accueil, s. m. *welcome.*
Accueillir, v. a. *to welcome; receive.*
Accusateur, s. m. *accuser.*
Accuser, v. a. *to accuse.* [*business.*
Achalandée (peu), *of little extent of*
Acharné, e, adj. *enraged, furious.*
Acharnement, s. m. *rage; animosity.*
s'Achemina, pret. *walked.*
m'Acheminai, pret. *went.*
Acheter, v. a. *to buy; to purchase.*
s'Achève, *should be finished.*

Achever, v. a. *to finish, to complete.*
Acquérir, v. a. *to acquire.*
Acquiescé, part. *acquiesced.*
Acquis, acquit, *acquired.*
s'Acquitta, pret. *performed.*
Acquitter, v. a. *to acquit.*
Adjugea, pret. *adjudged, awarded.*
Admirer, v. a. *to admire.*
Admis, part. *admitted.*
Adoptèrent, pret. *adopted.*
Adorer, v. a. *to adore, worship.*
Adoucir, v. a. *to soften.*
s'Adresser, v. r. *to address oneself, to apply.* [*gonist.*
Adversaire, s. m. *adversary, anta-*
Affaiblis, part. *softened.* [*gagement.*
Affaire, s. f. *business, affair; en-*
Affamé, adj. *starved, famished.*
n'Affectait rien, *was free from affectation.*
Affecté, part. *affected, moved.*
Affecterai, fut. *I shall affect, put on.*
Affermis, pres. ind. *strengthen.*
Affinité, s. f. *affinity, resemblance.*
Affligé, part. *afflicted, grieved.*
Affreux, adj. *dreadful, frightful.*
Affublé, part. *muffled up.*
Affût (à l'), *on the watch.*
Afin de, prep. *to, in order to.*
—— que, *that, in order that.*
Agé, adj. *aged, old.*
Agir, v. n. *to act.*
Agitées, part. past, *agitated.*
Agréments, s. m. pl. *comforts.*
Agreste, adj. *rural.*
Ai, pres. of avoir, *have.*
Aidé, part. *with the assistance.*
Aigle, s. *eagle.*
Ailé, adj. *winged.*
Ailes, s. f. pl. *wings.* [*besides.*
Ailleurs, adv. *elsewhere.* D'ailleurs,
Aimable (figure,) *agreeable person.*
Aimer, v. a. *to love, to like.*
Aîné, aînée, adj. *eldest.*
Ainsi, adv. *thus, so.*
—— que, *as well as.*
Air, s. m. *air; tune; sky.*
Ais, s. m. *board.* [*uneasy.*
Aise, *glad; ease.*—Mal à son aise,
Aisé, adj. *easy.*
Aisé (peu), *of no great property*
Aisément, adv. *easily.*
Ait, from avoir, *to have.*
Ajouter, v. a. *to add.*
Ajustement, s. m. *attire.*
Ajuster, v. a. *to adjust.*
Alarma, pret. *alarmed.*
s'Alarma de, *took the alarm at.*
s'Alarment, pres. *are alarmed.*
Algèbre, s. f. *algebra.* [*away.*
Alla, allai, *went.* S'en alla, *went*
Allaient, imp. *were going; went.*
Allais, allait, *was going; was about*
Allâmes, pret. of aller, *went.* [*to.*
Allé, part. past, *gone.*
Allée, s. f. *walk.*
Allégorie, s. f. *allegory.*
Alléguer, v. a. *to allege, quote.*
Allemagne, s. f. *Germany.*
Allemand, s. and adj. *German.*
Aller, *to go.* S'en aller, *to go away.*
Allions, imp. *were going.*
Allumer, v. a. *to light; to kindle.*
Almanach, s. m. *almanac.* P. 91, [*a directory.*
Aloès, s. m. *aloes.*
Alongeant, p. pres. *reaching out.*
Alors, adv. *then, at that time.*
Amandes, s. f. pl. *almonds.*
Amant, s. m. *lover.*
Amasser, v. a. *to amass.*
Amateur, s. m. *amateur, lover.*
Ambassade, s. f. *embassy.*
Ambassadeur, s. m. *ambassador.*
Ame, s. f. *soul; mind.*
Amélioré, part. *improved.*
Amende, s. f. *fine.*
Amener, v. a. *to bring.*
Amènerais, cond. *would bring.*
Amèrement, adv. *bitterly.*
Amérique, s. f. *America.*
Ami, amie, *friend.*
Amitié, s. f. *friendship, intimacy.*
s'Amortir, v. r. *to abate, allay.*
Amour, s. m. *love; Cupid.*
Amour-propre, s. m. *self-love; spirit.*
Amoureux, adj. *fond.*
Amuser, v. a. *to amuse, entertain.*
An, s. m. *year.*
Ancêtres, s. m. pl. *ancestors.*
Ancien, adj. *ancient.*

Ane, s. m. *ass.*
Anéantir, v. a. *to annihilate.*
Ange, s. m. *angel; beauty.*
Anglais, s. & adj. *English.*
Angleterre, s. f. *England.*
Animaux, *animals.*
Année, s. f. *year.*
Annoncer, v. a. *to announce.*
Anthropophage, s. m. *cannibal.*
Antichambre, s. f. *antechamber.*
Anticipais, imp. *was anticipating.*
Antoine, s. m. *Anthony.*
Apaiser, v. a. *to appease.*
Apercevant, part. pres. *perceiving.*
Apercevoir, v. a. *to perceive.*
Aperçu, part. past, *perceived.*
Aplani, e, part. *settled.*
Apôtre, s. m. *apostle.*
Apparaissent, pres. *appear.*
Appareil, s. m. *display; pomp.*
Apparence, s. f. *appearance.*
Appartenir, v. n. *to belong.*
s'Appauvrit, pret. *empoverished.*
Appel, s. m. *appeal.*
Appeler, v. a. *to call.*
s'Appelle, pres. *is called.*
Appliquer, v. a. *to apply.*
Appointements, s. m. pl. *salary.*
Apportait, imp. *brought.*
Apporté, e, p. past, *brought.*
Apporter, v. a. *to bring.*
Apprécier, *to judge; appreciate.*
Apprenait, imp. *learned.*
Apprendre, v. a. *to learn; teach.*
Apprenez, imper. *learn.*
Apprentissage, s. m. *apprenticeship.*
Apprêter, v. a. *to prepare.*
Apprirent, pret. *learned.*
Appris, e, part. past, *learned.*
Apprit, *learned; informed; heard.*
Apprivoiser, v. a. *to tame.*
s'Approcha, pret. *approached.*
Approche, s. f. *approach.*
Approcher, v. a. *to approach.*
Approuva, pret. *approved.*
Appui (à l'), *in confirmation.*
s'Appuyait, imp. *was leaning.*
Appuyé, *leaning.*
Après, prep. *after.*
Aqueducs, s. m. pl. *aqueducts.*

Arabe, *Arabic; Arabian.*
Araignée (toiles d'), *cobwebs.*
Arbre, s. m. *tree.*
——— à pain, *bread-tree.*
Ardent, adj. *burning.*
Arène, s. f. *arena.*
Argent, s. m. *silver; money.*
Aristophane, *Aristophanes.* (A celebrated Greek actor and comic poet, who flourished about 400 years before the Christian era.)
Arme, s. f. *arm.*
Armé, armés, part. *armed.*
Armée, s. f. *army.*
Armoiries, s. f. *coat of arms.*
Armorié, *having a coat of arms.*
Armure, s. f. *armour.*
Arpent, s. m. *acre.*
Arpenter, v. a. *to pace.*
s'Arracha, pret. *tore.*
Arracher, *to pull off; tear from.*
s'Arrangent, *are settled.*
Arrêt, s. m. *decision.* — Mirent la lance en arrêt, *couched the lance.*
s'Arrêta, s'arrêtait, *stopped.*
Arrêter, v. a. *to stop; arrest.*
Arrivée, s. f. *arrival.*
Arriver, v. n. *to arrive; happen.*
Arrosa, pret. *watered.*
Arrosé, e, *sprinkled; drenched.*
Article (sur l'), *in point.*
Artiste, s. m. *artist.*
Artistement, adv. *ingeniously.*
Asie, s. f. *Asia.*
Assailli, part. *assailed.*
Assaillirent, pret. *attacked.*
Assassiner, v. a. *to murder.*
Assaut, s. m. *assault.*
Assemblée, s. f. *assembly; company.*
s'Asseoir, v. *to sit down.*
Assez, *enough; rather; pretty.*
s'Assied, pres. ind. *sits down.*
Assiége, pres. ind. *besieges.*
Assiette, s. f. *plate.*
Assigné, e, *assigned, summoned.*
Assis, e, *seated; sitting; sat.*
Assises, s. f. pl. *assises; sessions.*
Assister, v. *to assist; to be present.*
Assisteraient, cond. *should be present.*
s'Assit, pret. *sat down.*

m'Associait, *made me a partner.*
Assommer, v. a. *to knock down; to knock out the brains.*
Assura, pret. *assured.* — S'assura
Assuré, adj. *bold.* [de, *secured.*
Assurément, adv. *assuredly.*
Assurer, *to assure; to affirm.*
Astres, *heavenly bodies.*
Atelier, s. m. *press; workshop;*
Athènes, s. f. *Athens.* [*study.*
Atours, s. m. pl. *attire.*
Attachai, pret. *tied.*
Attaché, *fixed; bound; attached.*
s'Attachent, pres. ind. *stick.*
Attacher, *to tie, fasten, attach.*
Attaque, pres. ind. *attacks.*
Atteint, part. *attained.*
Attenant, *contiguous, next to.*
Attend, pres. ind. *awaits.*
m'Attendaient, *awaited me.*
Attendais, imp. *waited, expected.*
Attendant, p. pres. *waiting.* — En attendant, *in the meantime, till.*
Attendre, v. *to wait for; to expect.*
Attendri, part. *softened, moved.*
Attentivement, adv. *attentively.*
Atterre, pres. ind. *impair.*
Attester, v. a. *to attest.*
Attique, s. f. *Attica.*
Attirer, v. a. *to attract, draw.*
Attisa, pret. *stirred.*
Attraits, s. m. pl. *charms.*
Attribuer, v. a. *to attribute.*
Attribut, s. m. *attribute.*
Attristé, part. *grieved, afflicted.*
Au, *to the, at the, in the.*
Aucun, e, adj. *no, none, not any.*
Augmenter, v. *to increase.*
Auguste, adj. *august.* [*days.*
Aujourd'hui, adv. *to-day; now-a-*
Aumône, s. f. *alms, charity.*
Aune, s. f. *yard.*
Auparavant, adv. *before.*
Auprès, prep. *near.*
Auquel, pron. rel. *to which.*
Aura, aurai, *shall,* or *will have.*
Aurais, aurait, auraient, cond. *should, could,* or *would have.*
Aurez, fut. of avoir, *shall have.*
Auriez, aurions, *would, should have.*
Auront, fut. *shall,* or *will have.*
Aussi, adv. *also, as, so.*
Aussitôt, adv. *immediately; as soon.*
Autant, adv. *as much, as many.*
d' —— plus, *so much the more.*
Auteur, s. m. *author.*
Automne, s. m. & f. *autumn.*
Autour de, prep. *round, around;*
Autre, adj. and pron. *other.* [*about.*
Autrefois, adv. *formerly.*
Autrement, adv. *otherwise.*
Aux, *to the, in the.*
Auxquelles, pron. rel. *to which.*
Avais, avait, avaient, *had.*
Avait (il y), *there was, there were.*
Avaler, v. a. *to swallow.*
d'Avance, adv. *beforehand.*
Avancement, s. m. *promotion.*
Avancer, v. a. *to advance.*
Avant, avant de, avant que, *before.*
en Avant, *forward.*
Avantage, s. m. *advantage.*
Avantageux, adj. *advantageous, pro-*
Avare, adj. *avaricious.* [*fitable.*
Avec, prep. *with.*
Avenir, s. m. *the future.*
Aventure, s. f. *adventure.*
Avertir, v. *to warn; to inform.*
Aveu, s. m. *confession.*
Aveugle, adj. *blind.*
Aveuglement, s. m. *blindness.*
Avez, pres. of avoir, *have.* — Vous avez beau, *it is in vain for you.*
Avidité, s. f. *avidity.*
—— (avec), *greedily.*
Aviez, imp. of avoir, *had.*
il Avint, pret. *it happened.*
Avions, imp. of avoir, *had.*
Avis, s. m. *advice; opinion.* [*rated.*
Avisâmes, pret. *considered, delibe-*
Avisée (s'est), *has ventured.*
s'Aviser, v. r. *to think of.*
Avoine (pain d'), *oatcake.*
Avoir, v. auxil. *to have.*
Avons, pres. of avoir, *have.*
Avouer, v. a. *to confess, to own.*
Avril, s. m. *April.*
Ayant, p. pres. of avoir, *having.*

Babil, s. m. *chat.*
Baignent, pres. of baigner, *to wash.*
Baignés, part. *bathed; full.*
Bailli, s. m. *bailiff.*
Bâillon, s. m. *gag.*
Baiser, v. a. *to kiss.*
se Baisse, pres. ind. *stoops.*
Bal, s. m. *ball.*
Balai, s. m. *broom.*
Balayé, part. *whisked off.*
Balbutiant, p. pres. *stammering.*
Baleine, s. f. *whale.*
Ballon, s. m. *balloon.*
Ballot, s. m. *bale.*
Balourdises, s. f. pl. *blunders.*
Bananier, s. m. *banana-tree.*
Banc, s. m. *bank.*
Bannière, s. f. *banner, standard.*
Baptême, (P not pron.) *baptism.*
Baptisé, (P not pronounced), part. *baptized, christened, named.*
Barbares, *barbarians; rude.*
Barbarie, s. f. *barbarity, cruelty.*
Barbe, s. f. *beard.*
Barbouillai, pret. *besmeared.*
Barrière, s. f. *gate.*
Bas, basse, *low.*—En bas, à bas, *down*
Bataille, s. f. *battle.*
Bateau, s. m. *boat.*
Bâtir, v. a. *to build.*
Batiste, s. f. *cambric.*
Bâton, s. m. *stick.*
Battants, *see* Porte.
Battez, imper. of battre, *beat.*
me Battis, pret. *fought.*
Battit, pret. *beat; clapt; fought.*
Baume, s. m. *balm; balsam.*
Bavards, s. m. pl. *babblers.*
Beau, beaux, adj. *fine, handsome, beautiful.* Vous avez beau, *it is in vain for you.*
Beaucoup, adv. *much, very much, many.*
Beauté, s. f. *beauty.*
Bec, s. m. *bill.*
Becquée, s. f. *bill-full.*
Bégayer, v. n. *to stammer.*
Bègue, *a stammerer.*
Bel, belle, adj. *fine, beautiful.*
Belette, s. f. *weasel.*
Bellune, *Belluno.*
Bénédiction, s. f. *blessing.*
Berceau, s. m. *bower.*
Bergère, s. f. *shepherdess.*
Besogne, s. f. *business.*
Besoin, s. m. *need, want.*
Bétail, s. m. *cattle.*
Bête, s. f. *beast.*
Bibliothécaire, s. m. *librarian.*
Bibliothèque, s. f. *library.*
Bien, adv. *well; very; much; many; easily.* Bien que, *though, although.*
—— s. m. *good; fortune; estate; property.*
Bienfait, s. m. *advantage; benefit.*
Bienfaiteur, s. m. *benefactor.*
Bientôt, adv. *soon, very soon.*
Bière, s. f. *coffin; beer.*
Bijou, s. m. *jewel.*
Billet, s. m. *note.*
Bizarrerie, s. f. *oddness, whim.*
Blâmer, v. a. *to blame.*
Blanc, blanche, adj. *white.*
Blason, s. m. *heraldry.*
Blasonner, v. a. *to blazon.*
Blé, s. m. *corn.*
Blessé, part. *wounded.*—Blessée au vif, *flayed.*
Blessèrent, pret. *wounded.*
Blessure, s. f. *wound.*
Bleus, adj. *blue.*
Blonds, adj. *fair.*
Bœuf, s. m. *beef.*—Bœufs, *oxen.*
Boire, v. a. *to drink.*
Bois, s. m. *wood.*
Boisson, s. f. *drink; beverage.*
Boit, pres. of boire, *to drink.*
Boite, pres. ind. *is lame.*
Boiteux, adj. *lame.*
Bon, bonne, adj. *good.*
Bonheur, s. m. *happiness; good fortune.*
Bonnet, s. m. *cap, bonnet.*
Bonté, s. f. *goodness, kindness.*
Bord, s. m. *edge; brink; bank.*
à Bord, *on board.*—Bord de la mer, *sea-shore.*
Bord (plein jusqu'), *brimfull.*
Border, v. a. *to border.*
Borgne, adj. *blind of one eye.*
Bornant, part. pres. *confining.*
Borne, s. f. *bound, limit.*

Borné, part. bounded.
Bosquet, s. m. grove.
Bossettes, s. f. pl. studs.
Bouche, s. f. mouth.
Boucher, s. m. butcher.
Bouclier, s. m. shield.
Boudin, s. m. black-pudding ; pud-
Bouger, v. n. to stir. [ding.
Bouillant, adj. scalding.
Bouillie, part. boiled.
Bouillonnante, adj. f. boiling.
Boule, s. f. ball.
Boulet, s. m. ball.
Bouleversa, pret. overturned.
Bouquin, s. m. old book. [man.
Bourgeois, s. m. burgess ; trades-
Bourgogne, s. f. Burgundy.
Bourse, s. f. purse.
Bout, s. m. end.
Bouts-rimés, rhimes.
Bouteille, s. f. bottle.
Boutique, s. f. shop.
Boutonné, e, part. buttoned up.
Braconnier, s. m. poacher.
Bras, s. m. arm.
Bref, adj. short.
Bretagne, s. f. Bretagne, or Britany.
La Grande-Bretagne, Great Britain. — Breton, adj. Briton.
Breuvage, s. m. drink, beverage.
Bride, s. f. bridle.
Brillant, e, adj. bright ; brilliant.
Briller, v. n. to shine, to glitter.
se Brisa, was broken in pieces.
Brisé, e, part. broken. [pieces.
se Briserait, would be dashed to
Brodée, part. laced.
Brosse, s. f. brush.
Brouillé, part. at variance.
Bruit, s. m. noise.
je Brûlais, imp. I longed.
Brûlante, burning.
Brûler, v. a. to burn.
Brûlerait, cond. would, should burn.
Brusque, adj. sudden.
Brusquement, adv. bluntly ; hastily.
Bruyants, adj. noisy.
Buffet, s. m. sideboard.
Buisson, s. m. bush.
Bureau, s. m. desk.
Bureau de la diligence, coach-office.
But, s. m. object ; aim.
Buvais, imp. drank.

C' for ce, this, that, it.
Ça, pron. dem. that.
Çà et là, here and there.
Cabane, s. f. hut. [cil ; study.
Cabinet, s. m. cabinet ; privy-coun-
Cacao (noix de), cocoa nuts.
Caché, part. hid, hidden, concealed.
Cacher, v. a. to hide, conceal.
Cachet, s. m. a seal.
Cadavre, s. m. dead body.
Cadi, s. m. cadi. (A judge among the
Cadre, s. m. frame. [Turks.
Café, s. m. coffee-house.
Cailloux, s. m. pl. flint-stones.
Calculer, v. a. to calculate.
Cale (fond de), the hold.
Calèche, s. f. calash.
Calfater, v. a. to calk.
Calmer, v. to calm, appease, settle.
Calomniait, imp. slandered.
Camarade, s. m. comrade, companion
Campagne, s. f. country ; the fields ; campaign ; land.
Canaux (pl. of canal), canals.
Candidat, s. m. candidate.
Canif, s. m. penknife.
Capitaine, s. m. captain.
Caporal, s. m. corporal.
Car, conj. for ; as.
Caractère, s. m. disposition ; cha-
Carrosse, s. m. carriage. [racter.
Carte, s. f. map.
Cas, s. m. case.
Cassées, part. broken.
Casser, v. a. to break.
Catacombes, s. f. pl. catacombs.
Causait, imp. occasioned.
Cause, s. f. cause. — A cause, because, on account.
Causerons, fut. shall talk.
Cavalier, s. m. horseman.
Cavalièrement, adv. cavalierly.
Ce, adj. dem. this, that, it. — Ce qui, ce que, what, that which.
Ceci, pron. dem. this.
Céda, pret. gave.

Cédé, e, part. *yielded, given up.*
Cédera, fut. *will give up.*
Ceinture, s. f. *girdle.*
Cela, pron. demon. *that.*
Célèbre, adj. *celebrated.*
Celle, *that, she.* — Celles, *those.*
Celui, pron. dem. *that; he.*
Celui-ci, pron. dem. *this; the latter.*
Cent, num. adj. *hundred.*
Centaine, s. f. *hundred.*
Cependant, adv. *however, meanwhile.*
Certainement, adv. *certainly.*
Ces, adj. dem. pl. *these, those.*
Cesser, v. *to cease, leave off.*
C'est-à-dire, *that is to say.*
Cet, cette, adj. dem. *this, that.*
Ceux, *those.*—Ceux-ci, *these.*
Ceylan, *Ceylon.*
Chacun, e, pron. *each, every one.*
Chagrinât, imp. subj. of chagriner, *to vex, grieve.*
Chair, s. f. *flesh.*
Chaire, s. f. *pulpit.*
Chaldéens, s. m. pl. *Chaldeans.*
Chaleur, s. f. *heat.*
Chaloupe, s. f. *boat.*
Chambre, s. f. *room; chamber.*
Champ, s. m. *field; ground; room.*
——— clos, *camp; list.*
Changement, s. m. *change.*
Changer, v. a. *to change.*
Chanson, s. f. *song.*
Chant, s. m. *chant, singing, song.*
Chantant, p. pres. *singing.*
Chanteur, s. m. *singer.*
Chapeau, s. m. *hat.*
Chaque, adj. *every, each.*
Char, s. m. *chariot, car.*
Charbon, s. m. *coal.*
Charge, s. f. *charge, appointment.*
Chargé, *loaded; laden.*
Charger, v. a. *to put; charge.*
se Chargerait, *would take charge.*
Charité, s. f. *charity.*
Charmant, e, adj. *charming, beautiful.*
Charment, pres. ind. *charm.*
Charrette, s. f. *cart.*
Chassa, pret. of chasser, *drove out.*
Chasse, s. f. *hunting.*
Chassé, part. *driven.*
Chat, s. m. *a cat.*

Château, s. m. *castle; palace.*—Châteaux en Espagne, *castles in the air.*
Châtiment, s. m. *chastisement.*
Chaud, e, adj. *hot, warm.*
Chaudière, s. f. *caldron.*
Chaudron, s. m. *caldron, kettle.*
se Chauffer, v. r. *to warm oneself.*
Chauffons, *let us warm.*
Chaumière, s. f. *cottage; hut.*
Chauves-souris, *bats.*
Chef, s. m. *chief.*
Chef-d'œuvre, s. m. *master-piece.*
Chemin, s. m. *way, road.*
Cheminée, s. f. *chimney.*
Chêne, s. m. *oak.*
Cher, chère, adj. *dear.*
Chercher, v. a. *to seek; to fetch; to look for; to endeavour.*
Chère, s. f. *cheer.*
Chétive, adj. f. *poor, sorry.*
Cheval, *horse.* Chevaux, *horses.*
Chevalerie, s. f. *chivalry.*
Chevalier, s. m. *knight.*
Cheveux, s. m. pl. *hair.*
Chez, prep. *at; to; among; with; to one's house.*—Chez moi, *to my house.* Chez elle, *to her house.*
Chicane, s. f. *chicanery, cavil, litigation.*
Chien, s. m. *dog.*
Chiffon, s. m. *rag.*
Chiffre, s. m. *number; figure.*
Chimérique, adj. *chimerical, fanciful.*
Chine, s. f. *China.*
Choc, s. m. *shock; onset.*
Choisir, v. a. *to choose; select.*
Choix, s. m. *choice.*
Chose, s. f. *thing.*
Chou, s. m. *cabbage.*
Choucroute, s. f. *sour krout.* (A favourite dish in Germany and Switzerland.)
Christianisme, s. m. *Christianity.*
Chroniques, s. f. pl. *Chronicles.*
Chute, s. f. *fall.*
Cicatrisée, part. *blistered.*
Ciel, s. m. (pl. cieux) *heaven; sky.*
Cierge, s. m. *taper.*
Cigogne, s. f. *stork.*
Cinq, num. adj. *five.*
Cinquante, num. adj. *fifty.*

Circulaire, adj. *circular.*
Citadin, *town.*
Citait, imp. *quoted.*
Citoyenne, *the daughter of a citizen.*
Citronnier, s. m. *lemon-tree.*
Civilisé, part. *civilized.*
Classiques, s. m. pl. *classics.*
Climat, s. m. *climate.*
Cloche, s. f. *bell.*
Clopin clopant, *hobbling along.*
Clos, part. *enclosed.*
Coco (noix de), *cocoa-nut.*
Cocotier, s. m. *cocoa-tree.*
Cœur, s. m. *heart.*
Coffre-fort, *strong box.*
Coin, s. m. *corner.*
Colère, s. f. *anger, passion, rage.*
Collége, s. m. *grammar-school; college.*
Collet, s. m. *collar.*
Collier, s. m. *collar.*
Combat, s. m. *fight, engagement.*
Combattre, v. *to fight.*
Combien, adv. *how much, how many.*
Comble (pour), *to complete.*
——— (au), *at the summit.*
Commander, v. a. *to command.*
Comme, adv. *as, like, how.*
Commencer, *to commence, begin.*
Comment, adv. *how.*
Commis, part. past, *committed.*
———, s. m. *clerk.*
Commode, adj. *excellent.*
Commun, e, adj. *common.*
Compagnie, s. f. *company.*
Compagnon, s. m. *companion.*
Comparaison, s. f. *comparison.*
Comparaître, v. n. *to appear.*
Complaisance, s. f. *complacency.*
Complétement, adv. *completely.*
Complimentait, imp. *complimented.*
se Comporter, v. r. *to behave.*
Composer, v. a. *to compose.*
Comprendre, v. a. *to understand.*
Compris, part. *conceived.*
Comprit, pret. *understood.*
Comptabilité, s. f. *accounts.*
Comptant (argent), *ready money.*
Compte, s. m. *account.*
———, pres. ind. *rely.*
Compter, v. *to rely; to count.*
Comte, s. m. *an earl.*
Comté, s. m. *county, shire.*
Concernait, imp. *concerned.*
Concevoir, v. *to conceive, believe.*
Concierge, s. m. *door-keeper.*
Concluant, p. pres. *concluding.*
Conçois, pres. ind. *conceive.*
Concours, s. m. *contest, competition*
Conçu, part. *worded; formed.*
Condamner, v. a. *to condemn.*
Conducteur, s. m. *driver.*
Conduire, v. a. *to conduct; to drive.*
Conduisit, pret. *conducted, carried.*
Conduit, part. *carried; led.*
Conduite, s. f. *conduct, behaviour.*
Confection, s. f. *execution.*
Confesser, v. a. *to confess.*
Confiance, s. f. *confidence, trust.*
Confidence, s. f. *secret.*
Confier, v. a. *to intrust.*
Confirme, pres. ind. *confirm.*
se Confond en excuses, *made a thousand apologies.*
Confrère, s. m. *brother; fellow.*
Congé, s. m. *leave.*
Congédié, *discharged; dismissed.*
Conjuration, s. f. *conspiracy.*
Connaissance, s. f. *knowledge; notion; acquaintance.*
Connaisseur, s. m. *connoisseur, a judge.*
Connaître, v. a. *to know.*
Connu, part. of connaître, *to know.*
Connurent, pret. *knew.*
Conquérant, s. m. *conqueror.*
Conquérir, v. a. *to conquer.*
Conseil, s. m. *council; advice.*
Conseiller, v. a. *to advise.*
Consentit, consentîmes, *consented.*
Conséquent (par), adv. *consequently.*
Conserver, *to preserve, to keep.*
Considérer, v. a. *to consider; to esteem, respect.*
Consiste, pres. ind. *consists.*
Consoler, v. a. *to console, comfort.*
Consomme, pres. ind. *consumes.*
Conspiration, s. f. *conspiracy.*
Constamment, adv. *always.*
Constate, pres. *proves, shows.*
Construisent, pres. *construct, build.*
Construisit, construit, *constructed, built.*
Consulta, pret. *consulted, considered.*

Consumais, imp. *wasted.*
Conte, s. m. *tale.*
Contempler, v. a. *to contemplate.*
Contenait, contenaient, *contained.*
Content, adj. *pleased, happy.*
Contentement, s. m. *content.*
Contenter, v. a. *to content, satisfy.*
Contenu, s. m. *contents.*
Contestation, s. f. *contest.*
Contient, pres. ind. *contains.*
Continuellement, adv. *continually.*
Continuer, v. a. *to continue, pursue.*
Contour, s. m. *contour; figure.*
Contracter, v. a. *to contract.*
Contraint, *compelled, forced, obliged*
Contraire, adj. & s. *contrary.*
Contrat, s. m. *contract.*
Contre, prep. *against.*
Contredisait, imp. *controverted.*
Contredit (sans), *most certainly.*
Contrée, s. f. *country.*
Contrefaisait, imp. *mimicked.*
Contre-maître, s. m. *boatswain.*
Contre-temps, s. m. *disappointment.*
Controverse, s. f. *controversy.*
Convaincant, e, *clear, evident.*
Convaincu, *conscious; convinced.*
Convenable, adj. *necessary.*
Convenablement, adv. *suitably.*
Convenaient, imp. *agreed.*
Convenance, s. f. *convenience.*
Convenir, v. *to own.*
Convenu, part. *agreed.*
Conviens (j'en), *I confess.*
Convive, s. m. *guest.*
Convoi, s. m. *convoy, funeral.*
Copier, v. a. *to copy.*
Copiste, s. m. *copyist.*
Coquillages, *shells; cowry.*
Coquille, s. f. *shell.*
Corde, s. f. *cord, rope, string.*
Cordonnet, s. m. *little bell rope.*
Corps, s. m. *body.*
Corriger, v. a. *to correct.*
Corrigés, part. *removed.*
Corrompre, v. a. *to corrupt.*
Corsaire, s. m. *privateer.*
Cortége, s. m. *retinue.*
Côte, s. f. *rib.*
—— à côte, adv. *side by side.*
Côté, s. m. *side; way.*
Cou, s. m. *neck.*
me Couchai, *lay down.*
me Couchais, *went to bed.*
Couché, e, part. *lying.*
Coucher, v. a. *to lie down.*
Couler, v. n. *to flow, to run.*
Couleur, s. f. *colour.*
Coup, s. m. *stroke, blow.*
—— (Tout à, tout d'un), *suddenly.*—Donner un coup de main, *to lend a hand.*
Coupable, *guilty; culprit.*
Coupaient, imp. *were cutting.*
Coupe, s. f. *cup.*
Couper, v. a. *to cut; to break.*
Cour, s. f. *yard; court.*
Courageusement, adv. *firmly.*
Courant, s. m. *current.*
Courir, v. n. *to run; to flock.*
Couronné, part. *crowned.*
Courroucé, *angry, irritated.*
Courroux, s. m. *wrath.*
Cours, s. m. *course.*
Course, s. f. *course; journey.*
Court, pres. of courir, *runs.*
Courte, adj. *short.*
Courtisans, s. m. *courtiers; parasites.*
Couru, part. of courir, *to run.*
Courus, courut, coururent, *ran.*
Coûter, v. n. *to cost.*
Coutume, s. f. *custom, habit.*
Couvée, s. f. *brood.*
Couvent, s. m. *convent.*
Couvert, e, part. *covered.*
Couverture, s. f. *blanket; cover.*
Couvrir, v. a. *to cover.*
Craignais, craignait, *was afraid.*
Craignant, p. pres. *fearing.*
Craindre, v. a. *to fear.*
Crains, pres. of craindre, *fear.*
Crainte, s. f. *fear.*
Créancier, s. m. *creditor.*
Crédule, adj. *credulous.*
Creusé, part. *hollowed.*
Creux, adj. *hollow.*
Cri, s. m. *cry, shriek.*
Criard, adj. *clamorous.*
Crier, v. n. *to shout; cry out.*
Crieur, s. m. *crier.*

Croire, v. a. *to believe, think.*
Crois, from croire, *believe.*
Croissant, p. pres. *increasing.*
Croissent, pres. ind. *grow.*
Croît, pres. of croître, *grows.*
Croit, pres. of croire, *believes, thinks.*
Croyait, imp. *believed, thought.*
Croyant, p. pres. *thinking.*
Croyez, from croire, *believe.*
Croyons, imper. *let us believe.*
Cru, part. of croire, *to believe, think.*
Cruellement, adv. *cruelly.*
Crurent, pret. *thought, believed.*
Crus, crut, pret. *fancied; conceived; believed; thought.*
Cube, s. m. *cube.*
Cueillir, v. a. *to gather.*
Cuiller, s. f. *spoon.*
Cuir, s. m. *leather.*
Cuire, v. a. *to cook, to boil.*
Cuisant, adj. *bitter.*
Cuisine, s. f. *kitchen.*
Cuisinier, s. m. *cook.*
Cuivre, s. m. *copper.*
Cultiver, v. a. *to cultivate.*
Culture, s. f. *culture, cultivation.*
Curieux, se, adj. *curious.*
Cygne, s. m. *swan.*
Cynique, s. m. *cynick.*

D' for De, *of, from.*
Daignez, *deign, condescend.*
Dame, s. f. *lady.*
Danemarck, s. m. *Denmark.*
Dangereusement, adv. *dangerously.*
Dangereux, se, adj. *dangerous.*
Dans, prep. *in, within.*
Danser, v. *to dance.*
Danseur, s. m. *dancer.*
Davantage, adv. *more.*
De, prep. *of, from.*
Débarquer, v. *to land.*
Débarrasser, v. *to rub off; get rid of.*
Débattant, p. pres. *struggling.*
Débitait, imp. *delivered.*
Déborder, v. *to overflow.*
Debout, adv. *standing.*
Débris, s. m. pl. *remains.*
Décence, s. f. *decency.*
Déchargea, pret. *acquitted.*
Décharger, v. a. *to unload; discharge.*
Déchira, pret. *tore.*
Décider, *to decide, resolve.*
Déclarer, v. a. *to declare.*
Découpent, pres. *cut.*
Découper, v. a. *to carve.*
Découvert, *uncovered; open.* [*out.*
Découvrir, v. a. *to discover; find*
Dedans, adv. *in, within.*
Dédommagerez, fut. *shall make amends.*
Déesse, s. f. *goddess.*
Défaillant, e, adj. *fainting, weak.*
Défaire, v. a. *to throw off.*
Défaite, s. f. *evasion.*
Défaut, s. m. *defect, fault.*
Défendait, imp. *forbade; defended.*
Défendu, p. past, *forbidden.*
Défense, s. f. *defence; part.*
Déféré, part. *indicted.*
Défi, s. m. *challenge.*
Défiant, e, adj. *distrustful.*
Défié, p. past, *distrusted.*
se Défit, pret. *dispossessed himself.*
Défricha, pret. *tilled.*
Défunt, *deceased, late.*
se Dégager, *to disengage oneself.*
Dégoûté, part. *disgusted, weary of.*
Degrés (par), *gradually.*
Déjà, adv. *already.*
Déjeuner, s. m. *breakfast.*
Delà, au delà, prep. *beyond.*
Délai, s. m. *delay.*
Délaissés, part. *forsaken.*
Déliai, pret. *untied.*
Délicat, adj. *delicate.*
Délicatement, adv. *delicately.*
Délicatesse, s. f. *delicacy; niceness; dainty.*
Délicieux, adj. *delicious.*
Délivrer, v. a. *to relieve.*
se ——, *to get rid of.*
Demain, adv. *to-morrow.*
Demander, v. a. *to ask.*
Démarche, s. f. *step.*
Démenti, s. m. *lie.*
Demeure, s. f. *dwelling, abode.*
——, v. *lives.*
Demeurer, v. n. *to remain; to live.*
Demi, e, *half.*
Demi-verre, *half a glass.*
Demoiselle, s. f. *young lady.*

Démontré, part. *proved.*
Denier, s. m. *farthing.*
Dénoncèrent, pret. *denounced.*
Dent, s. f. *tooth.*
Dentelle, s. f. *lace.*
Départ, s. m. *departure.*
Dépendait, imp. *depended.*
Dépenser, v. a. *to spend.*
Dépenses, s. f. pl. *expenses.*
Dépensez, pres. *spend.*
se **Dépeupla**, *became depopulated.*
en **Dépit de**, *in spite of.*
Déploie, pres. ind. *displays.*
Déplorait, imp. *deplored, lamented.*
Déplorant, *deploring, lamenting.*
Dépôt, s. m. *deposit; trust.*
se **Dépouiller**, v. r. *to part with.*
Dépouillèrent, pret. *stripped.*
Depuis, *since, from.*
Député, s. m. *deputy.*
Déraisonnable, adj. *unreasonable.*
Dérangerait, cond. *would disturb.*
Déréglé, e, adj. *disorderly, irregular.*
Dernier, e, adj. *last.*
Derrière, prep. *behind.*
Des, *of the, from the, some.*
Dès, prep. *from.*—Dès que, *as soon as.*
Désappointé, part. *disappointed.*
Désastres, s. m. pl. *disasters.*
en **Descendant**, *on alighting.*
Descendîmes, pret. *landed.*
Descendis, pret. *came down.*
Descendit, pret. *descended.*
Descendît (qu'on le), *to be set down.*
Descendre, v. *to fall into; to descend; put down; let down; go down.*
Descendu, part. *landed.*
Désert, adj. *desert, solitary.*
Désespérais, imp. *despaired.*
Désespéré, *perfectly outrageous.*
Désespoir, s. m. *despair.*
Déshonore, pres. *dishonours, disgraces.*
Désigner, *to denominate, mention.*
Désirer, v. a. *to desire, wish.*
Désobéissance, s. f. *disobedience.*
Désolait, imp. *desolated, afflicted.*
Désolée, adj. *grieved.*
Désormais, adv. *at last; hereafter.*
Desquels, pron. rel. *of which.*
Dessein, s. m. *design, intention.*
Dessin, s. m. *drawing.*
au **Dessous**, *below.*
Dessus, au-dessus, *above, upon, over.*
Destin, destinée, *destiny, fate.*
Destine, pres. ind. *destine.*
Destructeur, adj. *destructive.*
Détacha, pret. *untied, unfastened.*
Détacher, v. a. *to untie.*
Détail, s. m. *retail; particulars; account.*
Détaillant, p. pres. *detailing.*
Détermina, déterminai, pret. *determined, resolved.*
Détourner, v. a. *to turn aside, to turn into a new channel.*
Détruire, v. a. *to destroy.*
Dette, s. f. *debt.*
Deux, num. adj. *two.* — A deux de jeu, *even.*
Devaient, imp. of devoir, *were.*
Devais, devait, *was, must, ought.*
Devant, prep. *before.*
Développe, pres. ind. *unfold.*
se ———, *should be formed.*
Devenir, v. n. *to become.*
Devenu, part. *become.*
Devez, pres. of devoir, *must.*
Dévié, part. *deviated.*
Deviendrai, fut. *will become of.*
Deviendront, fut. *will become.*
Deviennent, pres. ind. *become.*
Deviner, v. a. *to guess.*
Devinez, imper. *guess.*
Devinrent, pret. *became.*
Devins, devint, *became.*
Dévoile, pres. ind. *reveal.*
Devoir, s. m. *duty.*
———, v. a. *to owe; to be.*
Devons, pres. ind. *must.*
Dévoué, part. *devoted.*
Devrait, devriez, *ought; would.*
Diamant, s. m. *diamond.*
Dictée, s. f. *dictation.*
Dieu, s. m. *God;* dieux, *gods.*
Difficile, adj. *difficult.* — Difficile à vivre, *a termagant.*
Digéra, pret. *brooked.*
Digne, adj. *worthy.*
Dimanche, s. m. *Sunday.*
Diminua, pret. *lowered.*
Dîner, v. *to dine;* s. m. *dinner.*

Diogène, *Diogenes*. (A Greek philosopher.)
Diplomate, s. m. *ambassador*.
Dire, v. a. *to say, to tell*.
Directement, adv. *in a direct manner*.
Dis, pret. of dire, *said, told*.
Discernement, s. m. *discernment*.
Discours, s. m. *discourse, speech*; [*See* Tint.
Disette, s. f. *scarcity*.
Disgrâce, s. f. *misfortune*.
Disiez, imp. of dire, *to say*.
Disparaître, v. n. to *disappear*.
Disparu, disparurent, *disappeared*.
Dispense, pres. *exempts, dispenses with*.
se **Dispersent**, pres. *separate*.
se **Disputaient**, imp. *contended*.
Dissimuler, *to disguise, dissemble*.
Dissipa, pret. *dissipated*.
Dissipai, pret. *spent*.
Dissipe, pres. ind. *dispel*.
Distiller, v. a. *to distil*.
Distinguer, v. a. *to distinguish*.
Distribua, pret. *distributed*.
Dit, pret. and part. *said, told*.
——, pres. of dire, *says, tells*.
Dites, from dire, *say, tell*.
Divers, e, adj. *various; several*.
se **Divertissaient**, *diverted themselves*
Divertissement, s. m. *diversion*.
Divertissions, imp. *were amusing*.
Divisa, pret. *divided*.
Dix, num. adj. *ten*.
Dix-huit, num. adj. *eighteen*.
Docteur, s. m. *doctor*.
Doctorale, adj. *doctoral*.
Doigt, s. m. *finger*.
Dois, doit, *ought, must, owe*.
Domaine, s. m. *domain, estate*.
Domestique, s. m. & f. *domestic, servant*.
————, adj. *tame*.
Domination, s. f. *dominion, power*.
Don, s. m. *gift*.
Donc, conj. *then; therefore*.
Donner, v. a. *to give*.
Dont, pron. rel. *of which, whose*.
Doré, e, *gilt; golden*.
Dormais, dormait, *was sleeping*.
Dormir, v. n. *to sleep*.
Dorure, s. f. *gilding*.
Dos, s. m. *back*.
Doublement, adv. *doubly*.
Douce, adj. s. f. *smooth; easy*.
Doucement, adv. *gently; softly*.
Douceur, s. f. *delight; mildness; the sweets*.
Douleur, s. f. *grief; sorrow*.
Douloureuse, adj. f. *painful*.
Doute, s. m. *doubt*.
Douter, v. a. *to doubt*.
Doux, adj. *sweet; mild; soft*.
Douzaine, s. f. *a dozen*.
Douze, num. adj. *twelve*.
Dragme, s. f. *drachm*.
Drap, s. m. *cloth*.
Draperie, s. f. *drapery*.
Drapier, s. m. *draper*.
Dresse une tente, *pitches a tent*.
Droit, e, *right; claim; strait*.
——, (p. 94), *a course of law*.
à **Droite**, adv. *on the right hand*.
Drôle, s. m. *fellow*.
Druide, s. m. *druid*.
Du, *of the, from the, some*.
Dû, due, *owed, ought, due*.—Aurait dû, *ought to have*.
Duc, s. m. *a duke*.
Dupé, *duped, gulled, cheated*.
Duquel, pron. rel. *of which*.
Dur, dure, adj. *hard*.
Dura, pret. *lasted*.
Durant, prep. *during*.
Dure, pres. of durer, *lasts*.
Durée, s. f. *durability; duration*.
Dussent-ils, *although they should*.
Dût-il, *though he should*.
Duvet, s. m. *down*.

Eau, s. f. *water*.
Eau-de-vie, s. f. *brandy*.
Ébahi, part. *amazed*.
Ébloui, part. *dazzled*.
Ébranle, pres. ind. *shake*.
Écarlate, s. f. *scarlet*.
Écart (à l'), *aside*.
Échange, s. m. *exchange; barter*.
Échangeâmes, pret. *exchanged*.
Échappé, part. past, *escaped*.
Échapper, *to escape, let fall*.
Échauffer, *to grow hot, angry*.
Échus, part. *fallen to his lot*.
Échut, pret. *fell to the lot*.

Éclair, s. m. *lightning*.
Éclaircit, pret. *cleared*.
Éclairé, adj. *enlightened*.
Éclat, s. m. *lustre; display*.
—— de rire, *burst of laughter*.
Éclata, pret. *burst out*.
Éclos, part. past, *hatched*.
École, s. f. *school*.
Écolier, s. m. *scholar*.
Éconduire, v. a. *to dismiss*.
Écorce, s. f. *bark*.
Écorchés, *raw*.
Écossais, e, adj. *Scotch*.
Écosse, s. f. *Scotland*.
Écoutait, imp. *listened, was listening to*.
Écoute, imper. *listen to, hear*.
Écoutent, pres. ind. *attend*.
Écouter, v. a. *to hear, to listen to*.
Écrasé, part. *overwhelmed*.
s'Écria, pret. *exclaimed; cried*.
m'Écriai-je, *I exclaimed*.
s'Écriait, imp. *cried out; cried*.
s'Écrie, pres. *exclaims*.
Écrire, v. a. *to write*.
Écrit, e, part. of écrire, *written*.
——, s. m. *writing*.
Écritoire, s. f. *ink-stand*.
Écriture, s. f. *writing*.
Écrivain, s. m. *writer*.
Écrivis, écrivit, pret. *wrote*.
Écu, s. m. *crown-piece*.
Écurie, s. f. *stable*.
Édifice, s. m. *building*.
Effectivement, adv. *really, in effect*.
Effet, s. m. *effect*.
Efficace, adj. *efficacious*.
Efforcé, e, part. *endeavoured*.
Effrayer, v. a. *to frighten*.
Effronterie, s. f. *effrontery*.
Égal, e, adj. *equal*.
Également, adv. *equally*.
Égard, s. m. *account; regard*.—A l'égard de, *as to*. A votre égard, *towards you*.
Égaré (s'étant), *having lost his way*.
Égyptien, s. m. *Egyptian*.
m'Élançai de, *sprung*.
s'Élance, pres. ind. *springs*.
s'Élancent, *rushed*.
Électeur, s. m. *Elector*.

s'Éleva, pret. *arose*.
Élève, s. *pupil*.
——, pres. ind. *improves; lifts up; rises*.
Élevé, e, *high, lofty; brought up*.
Élever, *to bring up; to raise, erect*.
Elle, pron. pers. *she, it, her*; plur. Elles, *they, them*.
Éloge, s. m. *elogy, praise*.
s'Éloigna, pret. *went away*.
m'Éloignai, pret. *went away*.
s'Éloigne, pres. *goes away*.
Éloigné, e, adj. *distant, far*.
s'Éloigner, v. r. *to go away*.
s'Embarquer, v. r. *to embark*.
Embarras, s. m. *perplexity; difficulty; distress; trouble*.
Embarrassé, adj. *puzzled*.
s'Embarrasser, *to trouble oneself*.
Embellissent, pres. ind. *embellish*.
Emblématique, adj. *emblematical*.
Embrasser, v. a. *to embrace*.
Émeraude, s. f. *emerald*.
s'Émerveillait, *was in raptures*.
Éminemment, adv. *eminently*.
Emmenèrent, pret. *carried away*.
s'Emparant, p. pres. *seizing*.
s'Emparer, v. *to subdue; to seize*.
s'Emparerait, *should get possession*.
Empêchera, fut. *will prevent*.
Empereur, s. m. *emperor*.
Empesé, adj. *starched, stiff*.
Emplette, s. f. *purchase*.
Emploi, s. m. *office; use*.
Emploierai, fut. *shall employ*.
Employer, v. a. *to employ, to use*.
Empoisonner, v. a. *to poison*.
Emporta, pret. *carried away*.— L'emporta sur, *got the better of*.
Emporté, e, part. *shot off; carried*.
Emportement, s. m. *transport; rage, anger*.
Emportent, pres. *carry*.
Emporter, v. a. *to remove*.
Emporterait, cond. *would carry*.
Emportèrent, pret. *carried off*.
s'Empressaient, imp. *hastened*.
Empressée, adj. *eager*.
Empressement, s. m. *eagerness; haste*
En, prep. *in; like;* pron. *of it, of them, from it*.
Enchaînèrent, pret. *chained up*.

Enchanté, *glad; delighted.*
Encore, adv. *yet, again, still, also.*
Encre, s. f. *ink.*
Endormi, part. *fallen asleep.*
Endormis (je m'), pret. *I fell asleep.*
Endroit, s. m. *place; spot.*
Enfance, s. f. *infancy, childhood.*
Enfant, s. m. & f. *child.*
s'Enferme, *shuts himself in.*
Enfin, adv. *in fine, in short, at last.*
s'Enfuir, v. r. *to run away.*
s'Enfuit, *flies, runs away.*
Engagé, part. *bound; induced.*
Engager, v. a. *to engage, to induce.*
Englouti, part. *swallowed up.*
Engoua (on s'), *a passion arose.*
Engouement, s. m. *passion.*
s'Engourdissent, *become benumbed.*
Engraisser, v. a. *to fatten.*
m'Enhardis, pret. *ventured.*
Enjouement, s. m. *cheerfulness.*
Enleva, pret. *carried; took off.*
Enlève, pres. *carries off.*
Enlevé, part. *carried away; swept off.*
Enlever, v. a. *to carry off; take away.*
Enluminaient, imp. *coloured.*
m'Ennuyai, pret. *grew weary.*
s'Ennuyer, *to be weary,* or *tired.*
Énorme, adj. *enormous, huge.*
Enrichirent, pret. *enriched.*
Enrôlai, pret. *listed.*
Enrôler, v. a. *to list.*
Enseigner, v. a. *to teach.*
Ensemble, adv. *together.*
Ensevelir, v. a. *to bury.*
Ensuite, adv. *then, afterwards.*
s'Ensuivit, pret. *followed.*
Entassé, part. *heaped up.*
Entend, pres. of entendre, *to hear.*
Entendaient, imp. *did understand.*
Entendais, imp. *understood.*
Entendant, p. pres. *hearing.*
Entendirent, pret. *heard.*
Entendis, entendit, pret. *heard.*
Entendre, v. a. *to hear, understand.*
Enterrât, from enterrer, *to inter.*
Enterrement, s. m. *burial, funeral.*
Enterrer, v. a. *to inter, to bury.*
Entêté, adj. *obstinate.*
Entier, e, *entire, complete, whole.*
Entièrement, adv. *entirely.*
Entourer, v. a. *to surround.*
Entra, pret. *entered, came in.*
Entrai, pret. *entered; came to.*
Entre, prep. *between; in; among.*
Entrecoupé, e, part. *intersected.*
Entrée, s. f. *entrance.*
Entreprendre, v. a. *to undertake.*
Entrer, v. n. *to enter, to go in.*
s'Entretenaient, *were talking.*
s'Entretenir, *to converse.*
Entretien, s. m. *conversation.*
Entrevoir, v. a. *to have a glimpse of.*
Entrevue, s. f. *interview.*
s'Entr'ouvrit, *was wrecked.*
Enveloppé, part. *wrapped up.*
Enverrai, fut. *shall send.*
Envers, prep. *towards.*
à l'Envi, *with emulation.*
Envie, s. f. *wish, desire.*
Environ, adv. *about.*
Environs, s. m. pl. *environs, neighbourhood.*
Environné, e, part. *encompassed; surrounded.*
Environnèrent, pret. *surrounded.*
Envoie, pres. of envoyer, *sends.*
s'Envola, pret. *flew away.*
s'Envolant, p. pres. *flying away.*
s'Envole, pres. *flies away.*
Envoyer, v. a. *to send.*
Épagneul, s. m. *spaniel.*
Épais, adj. *thick.*
Épanoui, e, part. *full-blown; dilated.*
Épargner, v. a. *to spare, to save.*
Épaule, s. f. *shoulder.*
Épée, s. f. *sword.*
Épis, s. m. pl. *ears; ears of corn.*
Époque, s. f. *period.*
Épouse, s. f. *wife.*
Épouser, v. a. *to marry.*
Épouserait, cond. *should marry.*
Épouvantable, adj. *dreadful.*
Épouvanter, v. a. *to frighten.*
Époux, s. m. *husband.*
Épreuve, s. f. *shock; trial.*
Éprouver, v. *to experience; try.*
Équilibre, s. m. *equilibrium.*
Équipage, s. m. *crew.*
Équipé, part. *fitted out.*
Érigé, érigea, *erected.*

Ermitage, s. m. *hermitage, convent.*
Ermite, s. m. *hermit, anchoret.*
Errant, e, adj. *wandering.*
Erreur, s. f. *error ; mistake.*
Érudit, adj. *learned.*
Es, pres. of être, *art.*
Escalier, s. m. *staircase.*
Escarpé, e, adj. *steep.*
Esclave, s. m. & f. *slave.*
s'Escrimant, p. pres. *struggling.*
Espace, s. m. *space.*
Espagne, s. f. *Spain.* — Châteaux en Espagne, *castles in the air.*
Espagnol, *Spaniard ; Spanish.*
Espèce, s. f. *kind ; nature ; money ; species.*
Espérance, s. f. *hope.*
Espérer, v. a. *to hope ; to expect.*
Espérons, imper. *let us hope.*
Espiègle, s. m. *wag ; fellow.*
Espoir, s. m. *hope.*
Esprit, s. m. *wit ; mind ; senses ; spirit.*
Esquisse, s. f. *sketch.*
Essai, s. m. *experiment.*
Essayai, pret. *attempted.*
Essayant, p. pres. *striving.*
Essayer, v. a. *to try.*
Essentiel, *essential ; the main point.*
Essoufflé, part. *out of breath.*
j'Essuyai, pret. *I wiped.*
Essuyé, (p. 54), *met with.*
Essuyer, v. a. *to wipe, dry up.*
Est, pres. of être, *is.*
Estime, s. f. *esteem ; respect.*
Estimer, v. a. *to esteem.*
Estropié, *lame, maimed.*
Et, conj. *and.*
Établir, v. a. *to establish, to settle.*
Établissement, s. m. *establishment.*
s'Établit, pret. *settled ; began.*
Étais, était, *was.* Étaient, *were.*
Étancha, pret. *stanched, stopped.*
Étant, p. pres. of être, *being.*
État, s. m. *state ; dominion ; condition.*
—— (En), *able.*
Été, part. past, of être, *been.*
——, s. m. *summer.*
Éteins, pres. ind. *extinguish.*
Éteint, pres. ind. *puts out.*
s'Étend, pres. ind. *extends.*
m'Étendis, pret. *lay down.*
Étendit, étendu, *extended.*
Êtes, *are.* — Etions, *were.*
Étoffe, s. f. *stuff.*
Étoile, s. f. *star.*
Étonnant, e, adj. *amazing.*
Étonné, part. past, *astonished.*
Étonnement, s. m. *astonishment.*
Étouffés, part. *stifled.*
Étourderie, s. f. *remissness.*
Étourdi, e, part. of étourdir, *to stun, to render giddy.*
Étourdissement, s. m. *swoon.*
Étrange, adj. *strange ; foreign.*
Étranger, *stranger ; foreigner ; unknown.*
Être, v. auxil. *to be.*
Étroit, e, adj. *intimate ; close ; narrow.*
Étude, s. f. *study.*
Étudier, v. a. *to study.*
Étui, s. m. *case.*
Eu, eue, part. past, *had.*
Eûmes, eurent, pret. *had.*
Euphrate, *the river Euphrates.*
Européen, *European.*
Eus, eusse, eussent, eussiez, *had.*
Eussions, from avoir, *to have.*
Eut, pret. of avoir, *had.*
Eux, pron. pers. *they, them.*
Évaluait (on l'), *it was valued.*
Évangile, s. m. *the New Testament.*
Évanoui, e, *senseless.*
Éveiller, v. a. *to awake.*
Événement, s. m. *event.*
Éventail, s. m. *fan.*
Évêque, s. m. *bishop.*
Éviter, v. a. *to avoid.*
Exactement, adv. *exactly.*
Exactitude, s. f. *punctuality.*
Examen, s. m. *examination.*
Examiner, v. a. *to examine.*
Examinons, *let us examine.*
Excellence, s. f. *Excellency.*
Exciter, v. a. *to excite.*
Excuser, *to excuse, to apologize.*
Exécuteur testamentaire, *executor of will.*
Exemplaire, s. m. *copy.*
Exercer, v. a. *to exercise.*
Exhalaison, s. f. *exhalation.*
Exhalent, pres. ind. *exhale.*
Exige, pres. ind. *demands.*
Exigeait, imp. *wished.*

Expédier, v. a. *to write out.*
Expéditive, adj. f. *expeditious.*
Expirer, v. n. *to expire, die.*
Expliquer, v. a. *to explain.*
Exploiter, v. a. *to work.*
Exporte, pres. ind. *exports.*
Exposer, v. a. *to expose; exhibit.*
Exposition, s. f. *exhibition.*
Exprimer, v. a. *to express.*
Extase, s. f. *ecstasy, rapture.*
Extérieur, e, adj. *exterior, external.*
Extrêmement, adv. *extremely.*
Extrémité, s. f. *extremity.*

Fabricant, s. m. *manufacturer.*
Fabrique, s. f. *manufactory.*
Fabriquer, v. a. *to manufacture.*
Fabuleux, se, adj. *fabulous.*
Facétieux, adj. *facetious, witty.*
Fâché, adj. *sorry; angry.*
Facile, adj. *easy.*
Facilement, adv. *easily.*
Façonnées, *cut and polished.*
Faible, adj. *weak.*
Faiblesse, s. f. *weakness.*
Faim, s. f. *hunger.*
Faire, v. a. *to do, to make.*
Fais, pres. *do, make; give.*
Faisan, s. m. *pheasant.*
Faisant, p. pres. *making, doing.*
Faisons, imper. *let us do.*
Fait, pres. ind. *does, makes; gives.*
——, part. past, *done, made.*
——, s. m. *fact, act, case.*
il Fallait, imp. *it was necessary.*
il Fallut, pret. *it was necessary.*
Fameux, euse, adj. *famous.*
Familiarité, s. f. *familiarity.*
Familier, e, adj. *familiar.*
Famille, s. f. *family.*
Fanfaron, adj. *inclined to boasting.*
Fardeau, s. m. *burden.*
Farine, s. f. *flour.*
Faste, s. m. *ostentatious show.*
Fatigué, e, adj. *tired.*
il Faudra, fut. *we, he, must.*
il Faudrait, *it would be necessary.*
Faussée, part. *misdirected.*
il Faut, *it, I, you, we, must.*
Faute, s. f. *fault; for want.*
Faux, adj. *false.*
Faveur, s. f. *favour; aid.*
Favori, adj. & s. *favourite.*
Fée, s. f. *fairy.*
Feld-maréchal, s. m. *field-marshal.*
Félicitait, imp. *congratulated.*
Femelle, s. f. *female.*
Femme, s. f. *woman; wife.*
Fenêtre, s. f. *window.*
Fente, s. f. *leak.*
Fer, s. m. *iron.* Fers, *shoes.*
—— recourbé, *a scythe.*
Fermé, part. past, *shut.*
Fermement, adv. *firmly.*
Fermer, v. a. *to shut, close.*
Fermier, s. m. *farmer.*
Féroce, adj. *ferocious, wild, cruel.*
Ferré, part. *shod.*
Fête, s. f. *feast; festival.*
Feu, s. m. *fire; heat.*
Feuillage, s. m. *foliage.*
Feuille, s. f. *leaf.*
Feuillet, s. m. *leaf, page.*
Feuilletais, *was turning over the leaves.*
Février, s. m. *February.*
Fidèle, adj. *faithful, true.*
Fidèlement, adv. *faithfully.*
Fidélité, s. f. *fidelity.*
se Fier, v. r. *to trust to.*
Fier, e, adj. *proud; haughty; noble.*
Fierté, s. f. *pride, haughtiness.*
Figuier, s. m. *fig-tree.*
Figure, s. f. *face; figure.*
—— aimable, *agreeable person.*
se——, pres. ind. *imagine.*
Figurez-vous, *figure to yourself.*
Fil, s. m. *thread.*
Filament, s. m. *filament, thread.*
File, s. f. *file, row.*
Fille, s. f. *daughter; girl.*
Fils, s. m. *son.*
Fin, s. f. *end;* adj. *cunning.*
Fini, *finished, ended, surmounted.*
Finir, v. *to finish.*
Finiraient, cond. *would end.*
Finissant, p. pres. *finishing.*
Fis, fit, firent, *made, did.*
Fixement, adv. *fixedly.*
Fixer, v. a. *to fix.*
Flandre, s. f. *Flanders.*

Flatteur, adj. *genteel.*
Fléau, s. m. *scourge.*
Flèche, s. f. *arrow.*
Fleur, s. f. *flower.* Fleuriste, *florist.*
Fleuve, s. m. *a river, a great river.*
Florin, s. m. *florin.* (A coin, value in Holland 2s.)
Flots, s. m. pl. *waves.*
Flotta, flottai, pret. *floated.*
Flottant, *floating.*
Foi, s. f. *faith.*
Foire, s. f. *fair.*
Fois, s. f. *time.* A-la-fois, *at once.*
Folâtres, adj. *playful.*
Folle, *foolish, mad; fool.*
Fond, s. m. *bottom; extremity.*
—— de cale, *the hold.*
—— de la nourriture, *the principal food.*
Fondateur, s. m. *founder.*
Fondé, e, part. *founded.*
Fondement, s. m. *foundation.*
Fondirent, pret. *fell.*
Fondre, v. *to pounce.*
Font, pres. of faire, *make, do.*
Force, s. f. *strength.*
Forcer, v. a. *to force, to compel.*
Forêt, s. f. *forest.*
Forme, s. f. *pattern.*
Formelle, adj. f. *full.*
Former, v. a. *to form.*
Fort, e, adj. *strong;* adv. *very.*—Au fort, *in the height.*
Fortement, adv. *strongly; firmly.*
Fortifié, part. *fortified, strengthened*
Fortuné, adj. *fortunate, happy.*
Fosse, s. f. *grave.*
Fou, adj. *mad, foolish.*
Fouet, s. m. *whip.*
Fouilla, pret. *dug.*
Fouillèrent, pret. *ransacked,*
Fourbe, *cheat, impostor.*
Fourchette, s. f. *fork.*
Fourni, part. *stocked; furnished.*
Fournisse, fournissent, *supply, furnish.*
Fournit, pres. *furnishes, supplies, produces.*
Fournît, imp. subj. of fournir, *to furnish.*
Fourreau, s. m. *scabbard.*
Fourrure, s. f. *fur.*
Fraiche, (f. of frais), *fresh.*
Fraicheur, s. f. *coolness.*
Frais, adj. *fresh, sweet.*
——, s. m. *expenses.*
—— communs, *jointly.*
Franc, s. & adj. *Frank.*
Français, e, s. & adj. *French.*
Franches, adj. f. pl. *frank, open.*
Franchise, s. f. *frankness, sincerity.*
François, s. m. *Francis.*
Frappa, pret. *struck.*
Frappant, p. pres. *tapping, clapping.*
Frappé, part. *struck.*
Frapper, v. a. *to strike; to hit.*
Frayeur, s. f. *fright.*
Frégate, s. f. *frigate.*
Frère, s. m. *brother; friar.*
Friandise, s. f. *daintiness.*
Frivole, adj. *frivolous; desultory.*
Froid, s. & adj. *cold.*
Fromage, s. m. *cheese.*
Front, s. m. *forehead.*
Frotter, v. a. *to rub.*
Fruitiers (arbres), *fruit-trees.*
Fuite, s. f. *flight, escape.*
Fumant, e, adj. *smoking.*
Fûmes, pret. of être, *were.*
Funérailles, s. f. pl. *funeral.*
Funeste, adj. *fatal; doleful.*
Furent, pret. of être, *were.*
Fureur, s. f. *fury; madness.*
Furieux, adj. *furious.*
Fus, pret. of être, *was.*
Fusil, s. m. *musket, gun.*
Fusse, from être, *was; had.*
Fut, pret. *was; had; went.*
Fuyait, imp. *fled.*

Gagnâmes, pret. *reached, came to.*
———— le large, *put to sea.*
Gagner, v. a. *to gain, to get.*
Gai, adj. *gay, lively.*
Gaiement, adv. *gaily.*
Galères, s. f. pl. *galleys.*
Gallois, s. m. *Welsh.*
Galon, s. m. *fringe.*
Garçon, s. m. *boy; lad.*
Garde, s. f. *care; guard.*
——, pres. of garder, *keeps.*
Garde-chasse, s. m. *gamekeeper.*
Garde-robe, s. f. *wardrobe.*

Garder, v. a. *to keep.*
Grani, e, part. *trimmed; furnished.*
Gascogne, s. f. *Gascony.*
Gâteau, s. m. *cake.*
Gâter, v. a. *to spoil.*
Gauche, adj. *left; awkward.*
Gaucherie, s. f. *awkwardness.*
Gaulois, *Gauls.* **Gaule**, *Gaul.*
Géant, s. m. *giant.*
Gendre, s. m. *son-in-law.*
Gêne, s. f. *straitened circumstances.*
Gênerait, *would put to inconvenience.*
Généralement, adv. *generally.*
Généreux, se, adj. *generous.*
Générosité, s. f. *generosity.*
Génie, s. m. *genius.*
Genou, x, s. m. *knee.*
Genre, s. m. *kind.* [*tendants.*
Gens, s. plur. *people; servants, at-*
Gentilhomme, s. m. *gentleman.*
Géographie, s. f. *geography.*
Géographique, adj. *geographical.*
Géométrie, s. f. *geometry.*
Geste, s. m. *gesture, action.*
Gigantesque, adj. *gigantic; of a great*
Gilet, s. m. *waistcoat.* [*height.*
Gland, s. m. *acorn.*
Glaner, v. *to glean.*
Glapissant, e, adj. *shrill.*
Gonflé de vent, *full blown.*
Gorge, s. f. *throat; bill.*
Gosier, s. m. *throat.*
Gourmand, e, *gormandizer; gourmand; epicure.*
Gourmanda, pret. *chided.*
Goût, s. m. *taste.*
Goûter, v. a. *to taste; relish; enjoy.*
Goutte, s. f. *drop.*
Goutteux, adj. *gouty.*
Gouverneur, s. m. *governor.*
Grâce, s. f. *grace; favour; thanks;*
Gradué, adj. *gradual.* [*pardon.*
Grand, e, adj. *great; large; grown;*
Grandeur, s. f. *size; greatness.* [*tall.*
Gras, adj. *fat.*
Gratifiait, imp. *gratified.*
Grattant, p. pres. *scratching.*
Gravant, p. pres. *engraving.*
Gravement, adv. *gravely.*
Gravité, s. f. *gravity.*
Grec, adj. & s. *Greek.*
Greffier, s. m. *clerk of the court.*
Grenouille, s. f. *frog.*
Griffe, s. f. *claw.*
Grillées, part. *broiled.*
Grimpe, pres. of grimper, *climbs.*
Gris, adj. *grey.*
Grondez, imper. *scold.*
Gros, grosse, *big; large; stout.*—En gros, *wholesale.*
Grosseur, s. m. *large size.*
Grossier, e, adj. *coarse, uncouth; un-*
Grossir, v. a. *to increase.* [*polished.*
Grotte, s. f. *grotto, cave.*
Groupa, pret. *grouped.* [*seldom.*
Guère, adv. *but little; not much;*
Guéri, part. *cured, healed.*
Guérir, v. a. *to cure, to heal.*
Guérison, s. f. *cure, recovery.*
Guérit, *recovered; recovers.*
Guerre, s. f. *war.* — Vaisseau de guerre, *man of war.*
Guerrier, s. m. *warrior.*
Guirlande, s. f. *garland.*

Habile, adj. *clever; skilled.*
Habilement, adv. *skilfully.*
Habileté, s. f. *skill.*
Habillé, p. past, *dressed.* [*clothing.*
Habillement, s. m. *suit of clothes;*
Habillerai, fut. *shall dress.*
Habit, s. m. *coat; dress; clothes.*
Habitaient, imp. *inhabited, lived.*
Habitait, imp. *lived, resided.*
Habitant, s. m. *inhabitant.*
Habitude, s. f. *habit.*
Habitué, part. *accustomed, used.*
Habituelle, adj. *habitual.*
Haine, s. f. *hatred.*
Halte (faire), *to stop, to stand.*
Hardiment, adv. *boldly.*
Hareng, s. m. *herring.*
Hasard, s. m. *chance.*
Hasarder, v. a. *to venture.*
se **Hâta**, pret. *made haste; hastened.*
Hâte, *haste.*— Me hâte, *hasten.*
Hâtif, ve, adj. *early.*
Haussa, pret. *increased.*
Haut, e, *high, tall; loud; top.*
Hautement, adv. *openly.*

Hauteur, s. f. *pride.*
Heim! interj. *Hem!*
Henri, s. m. *Henry.*
Herbe, s. f. *herb; grass.*
Hérité, part. *inherited.*
Héritier, s. m. *heir.*
Héroïque, adj. *heroical.*
Hésiter, v. n. *to hesitate.*
Heure, s. f. *hour; o'clock.* — Tout à l'heure, *immediately.* — A la bonne heure, *well and good.*
Heureusement, adv. *safely; happily.*
Heureux, se, adj. *happy; fortunate.*
Heurta, pret. *overthrew.*
Hier, adv. *yesterday.*
Hiéroglyphique, adj. *hieroglyphical.*
Hilarité, s. f. *laugh.*
Hirondelle, s. f. *swallow.* — Une hirondelle ne fait pas le printemps, *one swallow makes no summer.*
Hisser, v. a. *to hoist.*
Histoire, s. f. *history; story.*
Historien, s. m. *historian.*
Historique, adj. *historical.*
Hiver, s. m. *winter.*
Homme, s. m. *man.*
Honnête, adj. *honest.*
Honnêteté, s. f. *civility.*
Honneur, s. m. *honour.*
Honorablement, adv. *honourably.*
Honoraires, s. m. pl. *fees.*
Honorer, v. a. *to honour.*
Honte, s. f. *shame.*
Honteux, se, adj. *timid; ashamed; shameful.*
Horde, s. f. *horde.*
Hors, prep. *out.*
Hospice, *house.* — Hôte, *host.*
Hotte, s. f. *dorser.* (Scotticè, *a creel.*)
Huile, s. f. *oil.*
Huissier, *door-keeper; tipstaff.*
Huit, num. adj. *eight.*
Humains (les), s. m. pl. *human beings.*
Humanité, s. f. *humanity; civility.*
Humblement, adv. *humbly.*
Humide, adj. *wet.*
Hurlement, s. m. *howling.*
Hutte, s. f. *hut.*

Ici, adv. *here;* d'ici, *from hence.*
Ici-bas, *this world.* — Idée, *idea.*
Ignorer, v. a. *to be ignorant.*
Il, pron. *he, it;* pl. ils, *they.*
Ile, s. f. *island, isle.*
Illustre, adj. *illustrious.*
Imaginaire, adj. *imaginary.*
Imaginait, *formed projects.*
Imaginez-vous, *imagine to yourself.*
Imitateur, s. m. *imitator.*
Immanquablement, adv. *infallibly.*
Immédiatement, adv. *immediately.*
Impérieux, adj. *haughty.*
Impétueux, se, adj. *impetuous.*
Implicitement, adv. *implicitly.*
Importait, imp. *signified.*
Importunant, p. pres. *troubling.*
Importuner, v. a. *to incommode.*
Importunité, s. f. *unseasonableness.*
Imposteur, s. m. *impostor.*
Imprévu, part. *unforeseen.*
Imprimé, part. *printed.*
Imprimerie, s. f. *printing; printing press.*
Imprimeur, s. m. *printer.*
Imprudemment, adv. *imprudently.*
Impuissance, s. f. *incapacity; inability.*
Inattendu, adj. *unlooked-for.*
Incendie, s. m. *conflagration; great fire.*
Incertain, e, adj. *uncertain.*
Incommode, adj. *troublesome.*
Inconnu, *unknown.*
Inconvénient, s. m. *inconvenience.*
Incroyable, adj. *incredible.*
Inculte, adj. *uncultivated, wild.*
Inde, s. f. *India.*
Indécis, adj. *undecided.*
Index, s. m. *fore-finger.*
Indice, s. m. *sign, proof.*
Indien, s. m. *Indian.*
Indifférent (d'un air), *carelessly.*
Indigènes, *natives.*
Indiquer, v. a. *to indicate, point out.*
Indistinctement, adv. *indiscriminately.*
Individu, s. m. *individual.*
Industrie, s. f. *industry.*
Industrieux, adj. *industrious.*
Inexprimable, adj. *inexpressible.*
Infailliblement, adv. *infallibly.*
Infecté, e, part. *infected.*
Infesté, p. past, *infested.*
Infini, adj. *infinite.*
Infiniment, adv. *infinitely.*
Infinité, *vast quantities; multitude*

Infligé, part. *inflicted.*
Influent, adj. *influential.*
s'Informer, v. r. *to inquire.*
Infortune, s. f. *misfortune.*
Infortuné, *unfortunate.*
Ingénieux, se, adj. *ingenious.*
Ingrat, adj. *ungrateful.*
Inhabité, adj. *uninhabited.*
Injures, s. f. pl. *reproaches.*
Injurieux, adj. *offensive, abusive.*
Inquiet, e, adj. *uneasy; alarmed.*
s'Inquiétait, imp. *was uneasy.*
s'Inquiéter, v. r. *to be uneasy.*
Inquiétude, s. f. *uneasiness, disquiet.*
Insalubre, adj. *unwholesome.*
Inscrire, v. a. *to inscribe.*
Insensiblement, adv. *insensibly.*
Installer, v. a. *to instal.*
Instamment, adv. *earnestly.*
Instance, s. f. *earnestness.*
Instituteur, s. m. *tutor, teacher.*
Instruire, v. a. *to instruct, inform.*
Instruit, *well-grounded; informed.*
Insulaire, *inhabitant of an island.*
Insurmontable, adj. *insuperable.*
Intéressant, adj. *interesting.*
s'Intéressait, *took an interest.*
Intérêt, s. m. *interest.*
Intérieur, *interior; inner part.*
Intérieurement, *internally, inwardly*
Interroger, v. a. *to question.*
Interrompre, v. a. *to interrupt.*
Intervalle, s. m. *interval.*
Intime, adj. *intimate.*
Intitulé, part. *entitled.*
Intrépidité, s. f. *intrepidity.*
Introduire, v. a. *to introduce.*
Introduisirent, pret. *ushered.*
Introduisît, imp. subj. of introduire, *to introduce.*
Inutilement, adv. *uselessly, in vain.*
Inviter, v. a. *to invite.*
Ira, irai, *shall*, or *will go.*
Irais, cond. of aller, *would go.*
Iront, fut. *shall*, or *will go.*
Irrita, irrité, *irritated.*
Italie, s. f. *Italy.*—**Ivoire**, s. f. *ivory.*

Jacinthe, s. f. *hyacinth.*
Jacques, s. m. *James.*
Jadis, adv. *in old times; formerly.*
Jaillir, v. n. *to flow out.*
Jaillit, pret. *squirted.*
Jaloux, adj. *ambitious.*
Jamais, adv. *never, ever.*
Jambe, s. f. *leg.*—**Jambon**, s. m. *ham.*
Japon, *Japan.* (An empire in the most eastern part of Asia.)
Jardin, s. m. *garden.*
Jaunâtre, adj. *yellowish.*
Je, j', pron. pers. *I.*
Jean, *John.* — **Jeanne**, *Joan.*
Jérémie, *Jeremiah.* (Ch. viii. v. 7.)
Jetai, pret. *threw; lay down.*
Jetait, imp. of jeter, *uttered.*
Jetant, p. pres. *casting; throwing.*
Jeter, v. a. *to throw.*
Jeu (à deux de), *even.*
Jeune, *young.* — **Jeunesse**, *youth.*
Joaillier, s. m. *jeweller.*
Joie, s. f. *joy, pleasure.*
Joignait, joignit, *joined.*
Joindre, *to join.*—**Joint**, e, *joined.*
Joli, jolie, adj. *pretty.*
Jouer, v. *to play, to act.*
Joues, s. f. pl. *cheeks.*
Joueur, s. m. *player.*
Jouir, v. n. *to enjoy.*
Jouis de, pres. *enjoy;* pret. *enjoyed.*
Jouissance, s. f. *enjoyment.*
Jour, s. m. *day.*
Journalier, adj. *daily.*
Journée, s. f. *day.*
Joyeux, adj. *joyful, merry.*
Juge, s. m. *judge; justice.*
Jugement, s. m. *sentence; judgment.*
Juger, v. a. *to judge, to decide.*
Jupe, s. f. *frock.*
Jura, *vowed.* — **Jure**, *swears.*
Jusque, prep. *till, until, to; as far as.*
Justement, adv. *just.*

L' for le or la, *the; him, her, it.*
La, art. f. s. *the;* pron. *her, it.*
Là, adv. *there.* **Là-dessus**, *thereupon*
Laboureur, s. m. *ploughman.*
Lac, s. m. *lake.*
Lâche (on le), *they let him loose.*
Lâcher prise, *let go his hold.*
Lâcheté, s. f. *cowardice.*

Laid, adj. *ugly*.
Laine, s. f. *wool*.
Laissa, pret. *let, left*.—Se laissa tomber, *fell*.
Laissai, *laid, let*. Laissaient, *left*.
Laisser, v. a. *to leave; let; allow*.
Laisserai, fut. *shall leave off*.
Lait, s. m. *milk*.
Lançai, pret. *flung*.
Lancer, v. *to dart; to start*.
Langage, s. m. *language*.
Langue, s. f. *tongue, language*.
Lanterne, s. f. *lantern*.
Lapin, s. m. *rabbit*.
Laquais, s. m. *footman, servant*.
Laquelle, pron. rel. *which*.
Large, *broad; breadth*.
—— (gagnâmes le), *put to sea*.
Larme, s. f. *tear*.
se **Lasser**, v. r. *to grow tired; leave off*.
Laurent, s. m. *Laurence*.
Le, art. m. s. *the*; pron. *him, it*.
Leçon, *lesson*.—Lecture, *reading*.
Léger, e, adj. *slight, light*.
Légitime, adj. *lawful*.
Légitimement, adv. *lawfully*.
Legs, s. m. (g not pron.) *legacy*.
Léguait, imp. *was bequeathed*.
Légué, part. *bequeathed*.
Lendemain, s. m. *the next day*.
Lenteur, s. f. *slowness*.
Lequel, pron. rel. *which*.
Les, art. pl. *the*; pron. *them*.
Lettre, s. f. *letter*; pl. *literature*.
Leur, *their; them, to them*.
Leva, levai, *rose, got up*.
Levais, *rose*. Levait, *lifted up, raised*.
Levant, p. pr. of lever, *raising*.
Lever, v. *to rise*.
Leyde, s. f. *Leyden*.
Lia, liai, *tied, bound, fastened*.
Libérale, adj. *learned*.
Libérateur, s. m. *deliverer*.
Liberté, s. f. *liberty*.
Libraire, s. m. *bookseller*.
Licence, s. f. *license*.
Liens, s. m. pl. *bonds, chains, ties*.
Lieu, *place*. Au lieu, *instead*.
Lieue, s. f. *league*. (Three miles.)
Lièvre, s. m. *hare*.

Ligne, s. f. *line*.
Limite, s. f. *limit*.
Liqueur, s. f. *liquor*.
Lire, v. a. *to read*.
Lisait, imp. of lire, *to read*.
Lit, s. m. *bed*.
——, pres. of lire, *reads, peruses*.
Livrait, imp. *devoted, gave up*.
Livre, m. *book*; f. *pound; frank*.
Livrée, s. f. *livery*.
Logeait, imp. *lodged, resided*.
Logis (mon), *home*.
Loi, s. f. *law*.—Loin, adv. *far*.
Loisir, s. m. *leisure; time*.
Londres, s. m. *London*.
Long, longue, *long; length*.
Longe, s. f. *loin*.
Longtemps, adv. *long, for a long time*.
Longueur, s. f. *length*.
Lorsque, lorsqu', conj. *when*.
Lot, s. m. *lot, share*.
Louable, adj. *praise-worthy*.
Louis, s. m. *a lewis, a pound*.
Lourdaud, s. m. *clown*.
Lu, part. past, *read*.
Lucratif, adj. *lucrative*.
Lui, pron. *he, him, to him, to her*.
Lumière, s. f. *light; information*.
Lune, s. f. *moon*.
Lut, pret. of lire, *to read*.
Luttai, pret. *struggled*.
Lutte, s. f. *wrestling, struggle*.
Luxe, s. m. *luxury; splendour*.

Ma, adj. poss. sing. f. *my*.
Madame, s. f. *madam*.
Madère, *Madeira*.
Magasin, s. m. *warehouse*.
Mages, s. m. pl. *magi*.
Magique, adj. *magic*.
Magnifique, adj. *magnificent*.
Maigre, adj. *lean, thin*.
Main, s. f. *hand*.
Maintenait, imp. *insisted*.
Maintenant, adv. *now*.
Mais, conj. *but*.
Maison, s. f. *house*.
Maître, *master*. Maîtresse, *mistress*.
Majesté (Sa), *His Majesty*.
Majestueux, adj. *majestic*.

Mal, s. m. *evil, harm, difficulty, pain;* adv. *badly, ill.*
Malade, *sick, ill; patient.*
Maladie, s. f. *malady, illness.*
Malencontreux, adj. *ill-fated.*
Malgré, prep. *in spite of, against one's will; notwithstanding.*
Malheur, s. m. *misfortune; misery; unhappiness.*
Malheureusement, adv. *unhappily, unfortunately, unluckily.*
Malheureux, se, adj. *unhappy, unfortunate, wretched.*
Malhonnête, adj. *uncivil, rude.*
Maligne, adj. *roguish.*
Maman, s. f. *mamma.*
Manche (La), *the English Channel.*
Manger, v. a. *to eat.*
Manie, s. f. *mania.*
Manier, v. a. *to handle.*
Manière, s. f. *manner; way; style.*
de —— que, *so that.*
Manifeste, adj. *manifest, evident.*
se ——, *manifests itself.*
Manœuvre, s. f. *sea-business.*
Manqua, pret. *failed.*
Manquaient, imp. *failed; were wanting.*
Manque, pres. of manquer, *to fail, to die.*
——, s. m. *want.*
Manquer, v. *to fail; to miss.*
Manteau, s. m. *cloak.*
Manuscrit, s. m. *manuscript.*
Marais, s. m. *marsh.*
Marchai, *walked, went, travelled.*
Marchand, e, s. *merchant.*
Marchandise, *merchandise, goods.*
Marchant, part. pres. *walking.*
Marche, s. f. *march; cavalcade.*
Marché, s. m. *market; bargain.*—A meilleur marché, *cheaper.*
Marcher, v. n. *to walk.*
Marcherai, fut. *shall ride.*
Maréchal, s. m. *marshal.*
Marge, s. f. *margin.*
Mari, s. m. *husband.*
Marie, s. f. *Mary, Maria.*
Marier, v. a. *to marry.*
Marin, s. m. *sailor.*
Marmite, s. f. *pot.*
Marmots, s. m. pl. *monkeys, brats.*
Marque, s. f. *mark.*
Marquer, v. a. *to show; to tell; to mark.*
Marqueterie (table de), *inlaid table.*
Mars, s. m. *March.*
Marteau, s. m. *hammer, mallet.*
Massue, s. f. *club.*
Matelot, s. m. *sailor.*
Mathématiques, s. f. pl. *mathematics.*
Matière, s. f. *substance, matter.*
Matin, s. m. *morning;* adv. *early.*
Mauvais, e, adj. *bad.*
—— (Trouver), *to take amiss.*
Maux, (pl. of mal), *evils; dangers.*
Mayence, *Mentz, Mainz,* or *Mayence.*
Me, m', pron. pers. *me, to me.*
Méchant, e, adj. *wicked.*
Médaille, s. f. *medal.*
Médecin, s. m. *physician.*
Méditer, v. *to meditate.*
Méditerranée, *Mediterranean.*
Meilleur, *better;* le meilleur, *the best.*
se Mêlaient, imp. *were engaged.*
Mélange, s. m. *mixture.*
Mêler, v. *to join; to mix.*
Même, *same, self; even.*—Mettre à même, *to enable.*
Mémento, s. m. *memento; appeal.*
Mémoire, s. f. *memory.*
Menaçant, e, *threatening.*
Menacer, v. a. *to threaten.*
Ménageait, imp. *managed.*
Ménageons, imper. *let us save.*
Ménagerait, cond. *would save.*
Menai, *led.* Menait, *took.*
Mendiant, s. m. *beggar.*
Mendier, v. a. *to beg.*
Mené, part. *led; carried.*
Mensonge, s. m. *falsehood.*
Mépris, part. *mistaken.*
Méprise, s. f. *mistake.*
Mépriser, v. a. *to despise.*
Mer, s. f. *the sea.*
Merci, *thank you.*
Mère, s. f. *mother.*
Méridional, e, adj. *southern.*
Mériter, v. a. *to merit, to deserve.*
Merveille, s. f. *wonder.*
Merveilleux, adj. *wonderful.*
Mes, adj. poss. pl. *my.*
Mésaventures, s. f. pl. *misfortunes.*

Messieurs, s. m. pl. *gentlemen.*
Mesure, s. f. *measure.* A mesure, *as.*
Met, pres. *puts; sets; begins.*
Métallique, adj. *metallic.*
Métaphysique, s. f. *metaphysics.*
Métaux, (pl. of metal), *metals.*
Métier, s. m. *trade.*
Mets, s. m. pl. *provisions; dishes.*
——, pres. of mettre, *to put.*
Mettant, *putting, placing.*
Mettre, *to put; to place.*—Mettre à même, *to enable.*
Meublée, p. past, *furnished.*
Meurs, meurent, *die.*
Meurtrier, s. m. *murderer.*
Meurtris, part. past, *bruised.*
Mexicain, s. m. *Mexican.*
Mexique, s. m. *Mexico.*
Midi, s. m. *noon; south.*
Mie, abbreviation of amie, *friend.*
Miel, s. m. *honey.*
Mien, mienne, pron. poss. *mine.*
Mieux, adv. *better; best.*
Milieu, *middle; amidst.*
Militaire, *military; military man; soldier.*
Mille, num. adj. *thousand;* s. *mile.*
Millier, s. m. *thousand.*
Mince, adj. *slender.*
Mine, s. f. *look.*
Miraculeux, adj. *wonderful, admirable.*
Mirent, pret. *put; began.*
Miroir, s. m. *mirror.*
Mis, mise, part. *put; set.*
Misérable, *villain.*
Misère, s. f. *misery.*
Mit, pret. *put, began; set.*
Modérer, v. a. *to moderate.*
Modestement, adv. *modestly.*
Modique, adj. *small.*
Mœurs, s. f. pl. *manners.*
Moi, pron. pers. *I, me, to me.*
Moindre, adj. *less, least.*
Moine, s. m. *monk.*
Moins, adv. *less;* au, *or* du moins, *at least.*
Mois, s. m. *month.*
Moïse, s. m. *Moses.*
Moisson, s. f. *harvest.*
Moissonneur, s. m. *reaper.*
Moitié, s. f. *half.*
Momies, s. f. pl. *mummies.*
Mon, adj. poss. sing. m. *my.*
Monde, s. m. *world; company; people.*
Monnaie, s. f. *money.*
Monotone, adj. *monotonous.*
Monsieur, s. m. *sir; gentleman.*
Monstre marin, *sea-monster.*
Mont, s. m. *mount, hill.*
Montagnards, s. m. pl. *highlanders.*
Montagne, s. f. *mountain, hill.*
Montai, pret. *climbed.*
Montait, imp. of monter, *to come up, to ascend.*
me Monte au, *rushes into my.*
Monter, v. *to ascend, get up, mount, set up.*
Monterai, fut. *shall walk up.*
Montèrent, pret. *rose.*
Montre, s. f. *watch.*
Montrer, v. a. *to show, exhibit; teach.*
Montrèrent, pret. *showed, pointed to.*
se Moquant de, *laughing at.*
Moqué, e, part. *made game of.*
se Moquer de, *to laugh at, mock.*
Morceau, s. m. *morsel, bit, piece.*
Mordre, v. a. *to bite.*
Mors, s. m. *bit.*
Mort, s. f. *death;* part. *dead.*
Mortel, adj. *mortal.*
Mortifiante, adj. *mortifying.*
Mortifié, e, part. *mortified, vexed.*
Mot, s. m. *word.*
Mouche, *a fly.*—Moucheron, *a gnat.*
Mouchoir, s. m. *handkerchief.*
Moulus, p. past, *wounded.*
Mourir, v. n. *to die.*
Mouton, s. m. *sheep.*
Mouvement, s. m. *motion, moving.*
Mouvoir, v. a. *to move.*
Moyen, s. m. *means, way.*
——, adj. *middle.*
Multiplié, part. *multiplied.*
Muni, part. *furnished.*
Mur, *a wall.* — Mûr, *ripe.*
Mûrier, s. m. *mulberry-tree.*
Mûrissent, *should ripen.*
Murmura-t-il, *murmured he.*

Nabob, s. m. *nabob.*
Nage, *swimming; swims.*
Naissance, *birth.* — Naît, *is born.*
Naître, v. *to be born, ari*

Nappe, s. f. *table-cloth.*
Naquit, pret. *was born.*
Natte, s. f. *mat.*
Naturaliste, s. m. *naturalist.*
Naturel, le, adj. *natural; native.*
———, s. m. *temper; disposition.*
Naturellement, adv. *naturally.*
Naufrage, s. m. *shipwreck.*
Navire, s. m. *ship, vessel.*
Ne, n', (with *pas*, or *point*) *no, not;* (before a verb followed by *que*) *only, nothing, but.*
Né, part. *born; endowed.*
Néanmoins, *nevertheless, however.*
Nécessaire, adj. *necessary.*
Nécessairement, adv. *necessarily.*
Nécessité, s. f. *necessity, want.*
Négligèrent, pret. *neglected.*
Négociant, s. m. *merchant.*
Négocier, v. *to trade.*
Nègre, s. m. *negro.*
Neige, s. f. *snow.*
Nettement, adv. *plainly.*
Neuf, *nine; new.*
Neveu, *nephew.* — Nez, *nose.*
Ni, conj. *nor, neither.*
Niaiserie, s. f. *sheepishness.*
Nid, (pl. nids), s. m. *nest.*
Noblesse, s. f. *nobility; nobleness.*
Nœud, s. m. *knot, tie.*
Noierais, cond. of noyer, *to drown.*
Noir, e, adj. *black; dark.*
Noix, *nut.* — Nom, *name.*
Nombre, s. m. *number.*
Nombreux, se, adj. *numerous.*
Nomenclature, s. f. *nomenclature, a naming.*
Nomma, pret. *named; appointed.*
se Nommait, imp. *was named, called.*
Nommé, part. *named.*
Nomment, pres. ind. *name, call.*
Non, adv. *no, not.*
Nonobstant, prep. *notwithstanding.*
Non-seulement, adv. *not only.*
Nord, s. m. *north.*
Normandie, s. f. *Normandy.*
Notaire, s. m. *notary.*
Notre, adj. poss. *our.*
Nourrir, v. a. *to nourish, to maintain.*
Nourrit, pres. *cultivates.*
Nourriture, s. f. *food.*
Nous, pron. pers. *we, us, to us.*
Nouveau, nouvel, adj. *new.*
Nouvelle, s. f. *news, tidings.*
Nouvellement, adv. *newly, lately.*
Noyer, v. a. *to drown.*
Nu, *naked.* — Nuage, *cloud.*
Nuance, s. f. *colour; shade.*
Nuée, s. f. *cloud; swarm.*
Nuire, v. n. *to hurt.*
Nuisible, adj. *hurtful, prejudicial.*
Nuit, s. f. *night.*
Nymphe, s. f. *nymph.*

Obéir, v. n. *to obey.*
Objet, s. m. *object; article.*
Obliger, v. a. *to oblige.*
Obole, s. f. *obole.* (A coin of the smallest value.)
s'Obscurcit, *became darkened.*
Obscurité, s. f. *darkness.*
Observatoire, s. m. *observatory.*
Observer, v. a. *to observe.*
Obtenir, v. a. *to obtain, get.*
Obtins, pret. *obtained, got.*
Occasion, s.f. *occasion; opportunity*
Occupait, occupé, *occupied, busy.*
Odeur, s. f. *fragrance.*
Œil, s. m. *eye.*
Œuf, s. m. *egg.*
Œuvre, s. f. *work.*
Offensant, adj. *offensive.*
Officier, s. m. *officer.*
Offrir, v. a. *to offer; to present.*
Oignon, s. m. (i not pron.), *onion; root.*
Oiseau, x, s. m. *bird.*
——— mouche, *humming-bird.*
Oisif, ve, adj. *quiet; idle.*
Olivier, s. m. *olive-tree.*
Ombrage, s. m. *shade.*
Ombre, s. f. *shade, shadow.*
On, l'on, pron. *they, people, we, one, it.*
Once, s. f. *ounce.*
Oncle, s. m. *uncle.*
Ont, pres. of avoir, *have.*
Opinassent, *declared.*
Opposé, *opposed, opposite.*
Or, conj. *now;* s. m. *gold.*
Oranger, s. m. *orange-tree.*
Orbites, s. f. pl. *sockets.*

Ordinaire, adj. *ordinary, common.*
Ordinairement, *generally, usually.*
Ordonner, v. a. *to order.*
Ordre, s. m. *order.* — Les ordres, [*holy orders.*
Oreille, s. f. *the ear.*
Organisé, part. *organized.*
Orge, s. f. *barley.*
Orgueil, s. m. *pride.*
Orient, s. m. *east.*
Oriental, e, adj. *oriental, eastern.*
Ornait, ornaient, imp. *adorned.*
Orné, e, part. *adorned; ornamented.*
Ornement, s. m. *ornament, beauty.*
Orphelin, s. m. *orphan.*
Orteil, s. m. *toe.*
Ortolan, s. m. *ortolan.* (A delicate [small bird.
Oser, v. n. *to dare; to presume.*
Osier, s. m. *wicker.*
Oter, v. a. *to take away, pull off.*
Ou, conj. *or, either.*
Où, adv. *where;* pron. rel. *in which.* — D'où, *whence.* — D'où vient, *how comes it, why?*
Oubli, s. m. *oblivion.*
Oublier, v. a. *to forget.*
Ouest, s. m. *west.*
Oui, *yes.* — Ouï dire, *heard.*
Ouïs, pret. of ouïr, *heard.*
Outre, en outre, *besides.*
Ouvert, e, *opened, open.*
Ouverture, s. f. *mouth, hole.*
Ouvrage, s. m. *work; business.*
s'Ouvrent, pres. *fly open.*
Ouvrier, s. m. *workman; labourer.*
Ouvrir, v. a. *to open.*
s'Ouvrirent, pret. *flew open.*
Ouvrit, pret. *opened.*

Paganisme, s. m. *paganism, heathenism.*
Pain, s. m. *bread; loaf.*
Paisible, adj. *peaceable.*
Paissait, imp. *was grazing.*
Paître, v. *to graze, feed.*
Paix, s. f. *peace.*
Palais, s. m. *palace; palate.*
Palefrenier, s. m. *groom.*
Palette, s. f. *palette.*
Palme, *palm.* — Palmiers, *palm-trees.*
Palpitant, p. pres. *beating.*
Pampres, s. m. pl. *vine-leaves.*
Panaché, e, adj. *streaked.*
Panégyriste, s. m. *eulogist.*
Panier, s. m. *basket.*
Papier, s. m. *paper.*
Par, prep. *by.*
Paraître, v. n. *to appear, to seem.*
Parbleu! interj. *Well!; Bless me!*
Parce que, conj. *because.*
Parcourait, imp. *was going through; travelled, was travelling.*
Parcouru, part. *travelled.*
Paré de, *dressed out with.*
Pareil, le, adj. *equal, similar, such.*
Parents, *relations, kindred; parentage.*
Paresse, s.f. *idleness, laziness.*
Parfait, e, adj. *perfect.*
Parfaitement, adv. *perfectly; well.*
se Parfumait, *perfumed herself.*
Parlement, s. m. *parliament.*
Parler, v. a. & n. *to speak.*
Parmi, prep. *among.*
Paroisse, s. f. *parish.*
Paroissien, s. m. *parishioner.*
Parole, s. f. *word; speech.*
Parsemée, part. *strewed.*
Part, s. f. *part; side; share; interest.*
——, pres. of partir, *sets out.*
Partagé, e, part. *divided.*
Partagea avec, *joined in.*
Partager, v. a. *to share, to divide.*
Partait, imp. *came.*
Parterre, s. m. *bed; parterre* or [*flower-garden.*
Parti, part. *gone.*
——, s. m. *party, resolution; match.*
Particulier, e, *particular; private.*
———— (un), *an individual, a person.*
Particulièrement, adv. *particularly.*
Partie, s. f. *part; quarter; party.*
Partir, v. *to set out, go away.*
Partout, adv. *everywhere.*
Paru, parut, *appeared, seemed.*
Parure, s. f. *dress.*
Parvenu, e, *attained; handed down.*
Parviennent, pres. ind. *succeed.*
Parviens à les effacer, *at length efface them.*
je —— à détruire, *I destroy.*
Parvint, pret. *succeeded.*
Pas, adv. *not;* s. m. *step,* r·

se Passa, pret. *was passed.*
Passable, adj. *tolerable.*
Passablement, adv. *tolerably.*
Passager, s. m. *passenger.*
Passai, pret. *spent.*
Passait, imp. *was passing.*
Passant, *passing; passenger.*
Passé, part. *passed; become.*
Passer, v. *to spend; get out; pass.*
se —— de, *to dispense with.*
Passerait, cond. *would pass.*
Passionnément, adv. *passionately.*
Pâté, s. m. *pie, pasty.*
Pâti, part. of pâtir, *suffered.*
Pâtre, s. m. *herdsman.*
Patrie, s. f. *country.*
Patrimoine, s. m. *patrimony.*
Pattes de devant, *fore-feet.*
Paume, s. f. *tennis.*
Pauvre, adj. *poor.*
Payer, v. a. *to pay.*
Pays, s. m. *country.*
Paysan, s. m. *peasant.*
Peignait, peignaient, *painted.*
Peindre, v. a. *to paint, to draw.*
Peine, s.f. *pain, trouble, difficulty;* à peine, adv. *hardly, scarcely.*
Peintre, s. m. *painter.*
Peinture, s. f. *painting.*
Pêle-mêle, adv. *promiscuously.*
Pelle, s. f. *shovel.*
Penchant, s. m. *brink.*
Pendait, imp. *was hanging.*
Pendant, prep. *during.*
———— que, conj. *whilst, while, as*
Pénible, adj. *painful.*
Pensée, s. f. *thought.*
Penser, v. n. *to think; to believe.*
Pension, s. f. *allowance; board.*
Pensionnaire, s. m. *pensioner.*
Perça, *broke.* — Perçait, *rent.*
Perçant, adj. *piercing.*
Perdant, *losing.* — Perdîmes, *lost.*
Perdis, perdit, *lost.*
Perdre, v. a. *to lose.*
Perdreau, s. m. *young partridge.*
Perdrix, s. f. *partridge.*
Perdu, e, part. *lost.*
Père, s. m. *father.*
Perfectionner, v. a. *to perfect, improve.*
Périr, v. *to perish; to be lost.*
Périssable, adj. *perishable.*
Perle, s. f. *pearl.*
Permettait, imp. *suffered.*
Permettez, *allow, permit.*
Permettre, v. a. *to permit, allow.*
Permis, part. *permitted; allowed, allowable.*
me Permissent, *would enable me.*
Permit, pret. *permitted, allowed.*
Pérou, s. m. *Peru.*
Perruque, s. f. *wig.*
Perse, s. f. *Persia.*
Personne, *person; nobody.*
Personnellement, adv. *personally.*
Persuadé, part. *convinced.*
Perte, s. f. *loss.*
Péruviens, s. m. pl. *Peruvians.*
Pesanteur, s. f. *heaviness; weight.*
Pèse, pres. of peser, *weighs.*
Peste, s. f. *plague.*
Petit, e, adj. *little, small;* s. *little one.*
Peu, adv. *little; few.*
—— à peu, *by degrees, gradually.*
à —— près, *nearly.*
Peuplade, s. f. *tribe.*
Peuple, s. m. *people; nation.*
Peuplé, e, *populous; peopled.*
Peur, s. f. *fear.*
Peut, pres. of pouvoir, *can, may.*
Peut-être, adv. *perhaps.*
Peuvent, pres. of pouvoir, *can.*
Philosophe, s. m. *philosopher.*
Philosophie, s. f. *philosophy.*
Physique, adj. *physical.*
————, s. f. *natural philosophy.*
Picardie, s. f. *Picardy.*
Pied, s. m. *foot.*
Pierre, s. f. *stone.*
—— de touche, *touch-stone.*
Pierreries, s. f. pl. *precious stones.*
Piéton, s. m. *pedestrian.*
Pillage, s. m. *plunder.*
Pinceau, s. m. *brush.*
Pincettes, s. f. pl. *tongs.*
se Piquer, *piquing themselves.*
Piqûre (lui fait une), *is pierced.*
Pistolet, s. m. *pistol.*
Pitié, s. f. *pity, compassion.*
Pitoyable, adj. *lamentable.*

Pittoresque, adj. *picturesque.*
Place, s. f. *place, seat.*
Plafond, s. m. *ceiling.*
Plage, s. f. *shore.*
Plaider, v. *to plead.*
Plaideur, s. m. *litigant.*
Plaie, s. f. *wound.*
se Plaignait, imp. *was lamenting.*
Plaignant, part. pres. *lamenting.*
se Plaignirent, pret. *complained.*
se Plaignit, pret. *complained.*
Plaindre, v. a. *to pity.*
Plaine, s. f. *plain.* [*complains.*
me Plains, *complain;* se Plaint,
Plainte, s. f. *complaint; exclama-*
Plaire, v. n. *to please.* [*tion.*
Plaisant, adj. *pleasant; amusing.*
Plaisanterie, s. f. *jest.*
Plaisir, s. m. *pleasure.*—Plaisirs, (p. 86), *pleasure grounds.*
Planche, s. f. *plank, board.*
Planté, *planted.* Planteur, *planter.*
Plat, s. m. *dish.*
Plein, pleine, adj. *full.*
Pleinement, adv. *fully; entirely.*
Pleura, pret. *wept, cried.*
Pleurait, imp. *was crying.*
Pleurer, v. n. *to weep, to cry.*
Pleurs, s. m. pl. *tears.*
Plia, *folded.* — Plié, *bent.*
Plomb, s. m. *lead.* [*bathed.*
Plongé, *plunged; overwhelmed;*
se Plongea, pret. *dived.*
Pluie, s. f. *rain.*
Plume, s. f. *feather; pen.*
la Plupart, *most, the greatest part.*
Plurent, pret. of plaire, *pleased.*
Plus, adv. *more;* le plus, *most, the most;* de plus, *moreover.*
Plusieurs, adj. *several, many.*
Plut, pret. of plaire, *pleased.*
Plutôt, adv. *rather, sooner.*
Poche, s. f. *pocket.*
Poids, s. m. *weight.*
Poil, s. m. *fur.*
Poing, s. m. *fist.*
Point, adv. *no, not.*
Poisson, s. m. *fish.*
Poitrine, s. f. *the breast.*
Poivre, s. m. *pepper.*

Poliment, adv. *politely.*
Polir, v. a. *to polish.*
Politesse, s. f. *politeness.*
Politique, *political; politician.*
Pommade, s. f. *pomatum.*
Pomme, s. f. *apple.*
Pont, s. m. *bridge.*
Ponte, s. f. *laying of eggs.*
Pontife, s. m. *pontiff, a priest.*
Porc, s. m. *hog.*
Porcelaine, s. f. *China-ware.*
Port, s. m. *port, harbour.*
Portai, pret. *carried; turned.*
Portant, p. pres. *carrying.* — Bien portants, *in good health.*
Porte, s. f. *door; gate.*—Deux battants des portes, *folding-doors.*
Porte-tabatière, *snuffbox-bearer.*
Portée, s. f. *reach.*
Porter, v. a. *to carry; bear; wear.*
Porteur, s. m. *bearer.*
Portier, s. m. *porter.*
Portière, s. f. *the door of a coach.*
Posa, pret. *placed, set.*
Pose, (p. 52), *places,* or *placed.*
Posé, part. *placed, laid, set.*
Posséder, v. a. *to possess.*
Possesseur, s. m. *possessor, master.*
Possible (son), *her best.*
Poste, s. m. *post.*
Posté, e, part. *posted.*
Potage, s. m. *soup, pottage.*
Poteaux, s. m. pl. *posts.*
Pouce, s. m. *inch; thumb.*
Poudre d'Espagne, *snuff.*
Poudré, part. *powdered.*
Poule, s. f. *hen.*
Pour, prep. *for, to, in order to.*
Pourquoi, adv. *why.*
Pourrait, pourraient, *could, might.*
Pourrions, cond. *could, might.*
Pourront, fut. *will be able.*
Poursuivi, poursuivis, *pursued.*
Poursuivons, imper. *let us pursue.*
Poursuivre, v. a. *to pursue.*
Pourtant, conj. *however.*
Pourvoir, v. *to provide.*
Poussa, pret. *uttered; drove.*
Poussai, *uttered.*—Poussait, *drove.*
Poussant, part. pres. *fetchi-*

Pousser, v. *to fetch.*
Poussière, s. f. *dust.* [*might.*
Pouvais, pouvait, pouvaient, *could,*
Pouvant, part. pres. *being able.*
Pouvoir, s. m. *power.*
———, v. *to be able.*
Pouvons, pres. of pouvoir, *can.*
Prairie, s. f. *meadow.*
Pratique, s. f. *practice.*
Précédent, adj. *former.*
Précepte, s. m. *precept; maxim.*
Prêcher, v. *to preach.* [*able.*
Précieux, euse, adj. *precious, valu-*
me Précipitai, pret. *rushed.*
Précipitant, p. pres. *rushing.*
Précipiter, v. a. *to precipitate.*
Précisément, adv. *precisely.*
Prédit, pret. *predicted.*
Préféré, part. *preferred.*
Préjugés, s. m. pl. *prejudices.*
Prélat, s. m. *prelate.*
Premier, e, adj. *first; former.*
Prenais, prenait, *took, was taking.*
Prenant, *taking.* Prend, *takes.*
Prendra (s'en), *will lay the blame.*
Prendre, v. a. *to take; catch hold.*
——— (nous y), *set about it.*
Prenions, imp. *were taking.*
Prennent, prenons, *take.*
Préoccupation, s. f. *idea.*
Préoccupé, part. *absorbed.*
Préparatifs, s. m. pl. *preparations.*
Préparer, v. a. *to prepare.*
Près, prep. *near.*—A peu près, *about, nearly.*
Prescrit, *prescribed, appointed.*
Présenté, *presented; introduced.*
Présenter, v. a. *to present, offer.*
Présomptueux, adj. *presumptuous.*
Presque, adv. *almost.*
Pressant, e, *pressing.*
Presse, s. f. *press-gang; press.*
Pressé, part. *pressed.* [*sight.*
Pressentiment, s. m. *surmise, fore-*
Prêt, adj. *ready.*
—— à, *who was on the point of.*
Prête, pres. ind. *gives.*
Prétend, pres. ind. *maintains.*
Prétendait, *pretended; maintained.*
je Prétends, *I intend.*
Prétendu, adj. *pretended.*
Prétexte, s. m. *pretext, pretence.*
Prêtre, s. m. *priest.*
Preuve, s. f. *proof.*
Prévenir, v. *to prevent.*
Prier, v. a. *to pray; request; desire.*
Prière, s. f. *prayer, request.*
Prieur, s. m. *prior.*
Principes, s. m. *morals; principles.*
Printemps, *spring.* See *Hirondelle.*
Prirent, pret. of prendre, *took.*
Pris, *took; taken; seized.*
Prise (lâcher), *let go his hold.*
Prisonnier, s. m. *prisoner.*
Prit, pret. of prendre, *took, seized.*
Priver, v. a. *to deprive.*
Prix, s. m. *price; value; rate.*
Probablement, adv. *probably.*
Probité, s. f. *probity, integrity.*
Procès, s. m. *lawsuit.*
Prochain, e, adj. *next, near.*
Procureur, s. m. *attorney; solicitor.*
Prodige, s. m. *prodigy.*
Prodigieusement, adv. *prodigiously.*
Prodigue, pres. ind. *lavishes.*
Prodigués, part. *lavished.*
Produire, v. a. *to produce.*
Proférer, v. *to utter, to speak.*
Professeur, s. m. *professor.*
Profit, s. m. *benefit.*
Profitai, pret. *took advantage.*
Profond, e, adj. *deep, profound.*
Profondeur, s. f. *depth.*
Progrès, s. m. *progress.*
Proie, s. f. *prey.*
Projet, s. m. *project; scheme.*
Promenade, s. f. *walk; ride; drive.*
se Promener, v. r. *to walk.*
Promesse, s. f. *promise.*
Promettre, v. a. *to promise.*
Promit, pret. *promised.*
se —— bien, *determined.*
Promptement, *instantly; speedily;*
au Prône, *in church.* [*quickly.*
Prononcer, v. a. *to pronounce; utter.*
Propagé, part. *propagated.* [*pose.*
Propos, s. m. *chat: discourse; pur-*
à ——, *seasonably; on account.*
Proposer, v. a. *to propose.*
Propre, adj. *proper; own; fit.*

Propriétaire, s. m. *proprietor; owner*
Propriété, s. f. *property; estate.*
me Prosternai, *fell on my knees.*
Prouver, v. a. *to prove.*
Proverbe, s. m. *proverb.*—Passé en proverbe, *become proverbial.*
Province, s. f. *province; country.*
Provisions, *grant.*
Provoque, part. *provoked.*
Pu, part. of pouvoir, *to be able.*
Publier, v. a. *to proclaim.*
Publiquement, adv. *publicly.*
Puis, adv. *then;* verb, *can.*
Puiser, *to draw.* — Puisque, *since.*
Puissance, s. f. *power.*
Puissant, e, adj. *powerful.*
Puisse, from pouvoir, *can; may.*
Puissiez-vous, *may you.*
Puits, s. m. *pit.*
Punir, v. a. *to punish.*
Punition, s. f. *punishment.*
Purent, pret. of pouvoir, *could.*
Purge, pres. ind. *clears.*
Pus, put, *could, might; was able.*
Pythagore, *Pythagoras.* (One of the most distinguished philosophers of antiquity, born at Samos, an island in the Archipelago, about 500 years B. C. He was the first person that asserted the true system of the universe.)

Quai, s. m. *quay.*
Qualité, s. f. *quality.*
Quand, *when.* Quant à, *as to.*
Quarantaine, s. f. *about forty.*
Quarante, num. adj. *forty.*
Quart, quartier, *quarter.*
Quatorze, num. adj. *fourteen.*
Quatre, num. adj. *four.*
Quatre-vingts, num. adj. *eighty.*
Quatre-vingt-dix, *ninety.*
Quatre-vingt-dix-huit, *ninety-eight.*
Quatrième, *fourth floor.*
Que, pron. *that, which, whom, what.*
Que, qu', conj. *that, but, than; lest; let;* (after a verb preceded by *ne*) *only, nothing, but.*
Quel, quelle, adj. *what.*
Quelconque, adj. *whatever, whatsoever.*
Quelque, *some; a few; however; whatever.*
Quelquefois, adv. *sometimes.*
Quelqu'un, pron. *somebody; some one.*
Quereller, v. *to quarrel.*
Queue, s. f. *tail.*
Qui, pron. rel. *who, whom, that, which.*
—— que, *whoever.*
Quintaux, (pl. of quintal), *hundred weight.*
Quinze, *fifteen.* Quinzième, *fifteenth*
Quittâmes, pret. *left; got out.*
Quitter, v. a. *to quit, leave.*
Quoi, *what, which.* De quoi, *wherewith.*
Quoique, conj. *though, although.*

Rabat, s. m. *band.*
Racine, s. f. *root.*
Raconter, v. a. *to relate.*
Raies, s. f. pl. *streaks.*
Raisin, s. m. *grape.*
Raison, s. f. *reason.*—Avoir raison, *to be in the right.*
———— (comme de), *of course.*
Ralluma, pret. *rekindled.*
Ramassai, pret. *collected together.*
Ramassait, imp. *was picking up.*
Ramasser, v. a. *to pick up; collect.*
Rame, s. f. *oar.*
Ramena, pret. *conducted.*
Ramenant, p. pres. *bringing back.*
Ramené, e, part. *brought back.*
Ramer, *to row.* — Rameur, *rower.*
Rang, s. m. *rank.*
Rangé, part. *ranged; pitched.*
Ranger, v. a. *to range.*
Ranime, pres. ind. *revives.*
Rapidement, adv. *rapidly, fast.*
Rappela, pret. *restored.*
Rappelai, pret. *summoned.*
me Rappelant, *recollecting.*
Rappeler, v. a. *to call back; remember.*
me Rappelle, *reminds me.*
Rapport, s. m. *respect, regard.*
Rapporta, pret. *produced.*
Rapportais, *was bringing away.*
Rapportait, imp. *brought back.*
Rapportant, p. pres. *bringing.*
Rapporter, v. a. *to bring back.*
Rare, adj. *rare, scarce.*

Rarement, adv. *seldom.*
Rareté, s. f. *rarity.*
Rasé, part. past, *grazed.*
Rasoir, s. m. *razor.*
se Rassemblent, pres. *reassemble, [assemble.*
Rassura, pret. *reassured.*
se ——, pret. *recovered himself.*
Rassurez-vous, *cheer up.*
Rate, s. f. *the spleen.*
Rattraper, v. a. *to catch again.*
Réalité, s. f. *reality.*
Rebâtir, v. a. *to rebuild.*
Rebelles, s. m. pl. *rebels.*
Recette, s. f. *specific.*
Recevoir, v. a. *to receive.*
Réchauffer, v. a. *heat up again.*
Recherchée, part. *courted.*
Récif, s. m. *a rock.*
Récipiendaire, *new member.*
Récits, s. m. pl. *stories.*
Réclamait, imp. *commanded.*
Réclame, pres. *claims.*
Récolte, s. f. *crop, harvest.*
Recommander, v. a. *to recommend.*
Récompense, s. f. *reward.*
Reconnaiseance, s. f. *gratitude.*
Reconnaître, v. a. *to recognise; dis- [cover.*
Reconnu, e, part. *known.*
Reconnurent, pret. *recognised.*
Reconnus, reconnut, *found out; acknowledged; knew again.*
Recourbé (fer), *a scythe.*
Recours, s. m. *recourse.*
Recouvert, e, part. *covered.*
se Récriait, *exclaimed aloud.*
Récriant (en se), *by descanting.*
se Récrie sur, *exclaim against.*
Rectifiées, part. *rectified.*
Reçu, part. *received; admitted.*
Recueillir, v. a. *to gather; to reap.*
Reculèrent, pret. *drew back.*
à Reculons, *backward.*
Reçus, reçut, *received.*
Redemanda, pret. *demanded.*
Redingote, s. f. *riding habit; great- [coat.*
Redoit, pres. ind. *is indebted for.*
Redoubler, v. *to redouble, increase.*
Réduire, v. a. *to reduce; oblige.*
Réel, réelle, adj. *real, true.*
Réellement, adv. *really.*
Referai, fut. *shall begin again.*
Réfléchir, v. *to reflect.*
Reflet, s. m. *reflection.*
Réformer, v. a. *to repeal.*
Refroidi, part. *cooled.*
me Réfugiai, *took refuge.*
Refuser, v. a. *to refuse.*
Réfuter, v. a. *to refute.*
Regagnait, imp. *was returning.*
Régaler, v. a. *to regale.*
Regard, s. m. *look.*
Regarder, v. a. *to look at.*
Registre, s. m. *register.*
Règle, s. f. *rule.*
Régler, v. a. *to settle; regulate.*
Règne, s. m. *reign.*
Regretta, pret. *was concerned.*
Régulier, e, adj. *regular.*
Régulièrement, adv. *regularly.*
Reine, s. f. *queen.*
Rejoindre, v. *to meet, to join.*
Relancements, *whence to dart again*
Relation, s. f. *relation; narrative.*
se Relève, *arose.*
Religieux, s. m. *monk.*
Reliure, s. f. *binding.*
Relu, part. *read again.*
Remarquai, pret. *observed; found.*
Remarqué, part. *discerned.*
Rembarquer, v. *to re-embark.*
Remède, s. m. *remedy.*
Remercier, v. a. *to thank.*
Remerciment, s. m. *thanks.*
se Remettait, imp. *began again.*
se Remettant, *replacing himself.*
Remettre, v. *to deliver; recover.*
Remirent, pret. *put off.*
Remis, pret. *recovered; returned.*
Remit, pret. *put, placed again.*
Remonter, v. n. *to get up again.*
Remords, s. m. *remorse.*
Remplacent, *supply the place.*
Rempli, e, *full; filled.*
Remplir, v. a. *to fill; to fill up.*
Remporté, part. *gained, obtained.*
Renard, s. m. *fox.*
se Rencognant, p. pres. *shrinking.*
Rencontra, pret. *met, found.*
Rencontrâmes, *met; fell in with.*
Rencontre, s. f. *meeting.*

Rencontrer, v. a. *to meet; to find.*
se Rencontrèrent, pret. *met.*
Rendaient, imp. *rendered.*
se Rendent, pres. *repair, go.*
Rendez-vous, s.m. *rendezvous, meeting appointed.*
me Rendis, pret. *repaired, went.*
Rendisse, from rendre, *gave.*
Rendit, pret. *restored, returned.*
se ——, pret. *went.*
me Rendrai, fut. *shall repair.*
Rendre, v. a. *to render, give, make, return, go, pay.*
Rendu, part. *rendered, restored, returned, made, pronounced.*
Renferme, pres. ind. *contains.*
Renfermé, part. *confined.*
Renommées, adj. *renowned.*
Renonçai, pret. *gave up.*
Renoncer, v. *to renounce.*
Renouer, v. a. *to tie again.*
de Rente, *of income.*
Rentrai, pret. *returned.*
Rentrait, imp. *was returning, entering.*
Rentrant, *on my return.*
Renversa, pret. *overthrew.*
Renversâmes, pret. *knocked down.*
Renverser, v. a. *to overset, overturn.*
Renvoyer, v. a. *to dismiss, send away.*
Répand, pres. ind. *bestows.*
se ——, pres. ind. *spreads.*
Répandant, part. pres. *spilling.*
se Répandit, *launched forth; spread*
Répandu, part. *spread.*
Réparer, v. a. *to repair.*
Repas, s. m. *repast, meal.*
se Repentaient, imp. *repented.*
Répétai, pret. *repeated.*
Répliqua, pret. *replied, answered.*
Répondre, v. *to answer, to reply.*
Réponse, s. f. *answer.*
Repos, s. m. *rest, repose, peace.*
Reposer, v. *to rest; to lie; to settle.*
Repoussant, p. pres. *pushing back.*
Reprenait, imp. *did resume; was retaking.*
Reprenant, *resuming.*
Reprendrait, cond. *would take again*
Reprendre, v. *to recover; to take back.*
Représentation, s. f. *state.*
Représenter, *to represent; to draw.*
Réprimander, v. a. *to reprimand.*
Réprimer, v. a. *to repress.*
Reprirent, pret. *took again.*
Repris, *retaken; resumed; replied; took up again.*
Reprit, pret. *replied; resumed; took again.*
Reprocher, *to reproach, upbraid.*
Reproduit, e, part. *reproduced.*
Réprouvée, part. *reprobated.*
Requis, part. *pressed.*
Réservé, e, part. *reserved; kept.*
Résidait, imp. *resided.*
Résigné, part. *resigned.*
Résister, v. *to resist; to support.*
Résolu, part. *resolved, determined.*
Résonner, v. n. *to resound.*
Résoudre, *to resolve, to determine.*
Respecter, v. a. *to respect.*
Responsable, adj. *responsible.*
Ressembler, v. n. *to resemble, be like.*
Ressort, s. m. *cognizance.*
Ressource, s. f. *resource.*
me Ressouvins, pret. *recollected.*
Reste, *remain; remains; rest.*
de —, *more than enough.*
Rester, v. n. *to remain, stay.*
Restituer, v. a. *to restore.*
Rétablir, v. a. *to restore, recover.*
Retarder, v. a. *to delay.*
Retînmes, pret. *engaged.*
Retinrent, pret. *reserved.*
Retint, pret. *stopped; kept back.*
se Retirer, v. r. *to retire; take shelter; withdraw.*
Retour, s. m. *return.*
se Retourna, pret. *turned round.*
Retournai, pret. *returned; turned.*
Retourner, v. *to return, go back.*
Retraite, *retiring-place; discharge.*
Retrouver, *to find again; to find.*
Réunir, *to assemble; to combine.*
Réussi, part. past, *succeeded.*
Réussissait, imp. of réussir, *to succeed.*
Rêve, s. m. *dream.*
Réveil, s. m. *awaking.*
me Réveillai, pret. *awakened.*
Réveiller, v. a. *to awake.*
Revendais, imp. *sold.*
Revenir, v. n. *to return.*
Revenu, e, part. *returned; recover-*

de Revenu, *of income; a-year.*
Rêver, v. n. *to muse; to meditate.*
Révérence, s. f. *reverence; bow.*
Rêverie, s. f. *revery, meditation.*
Revêtu, part. *clothed, dressed.*
Reviendrai, fut. *shall come back.*
Reviendrait, cond. *would cost.*
Revins, pret. *returned, recovered.*
Revint, *returned.* Revint, *would fit.*
Revoir, v. a. *to see again.*
Révolution, (p. 83), *movements.*
Riant, e, adj. *smiling.*
——, part. pres. *laughing.*
Riche, adj. *rich, wealthy.*
Richement, adv. *richly.*
Richesses, s. f. pl. *riches.*
Rideau, s. m. *curtain.*
Ridicule, adj. *ridiculous.*
Rien, s. m. *nothing; anything.*
Rigoureux, se, adj. *rigorous; cold.*
Rire, *to laugh; laughter.*
Rivage, s. m. *bank; shore; beach.*
Rivalisent, *are candidates.*
Rivalité, s. f. *rivalry.*
Rivière, s. f. *river.*
Riz, s. m. *rice.* — Robe, s. f. *gown.*
Roc, s. m. *roc.* — Rocher, s. m. *rock.*
Roi, s. m. *king.*
Role, s. m. *part.*
Romain, e, adj. *Roman.*
Rompu, part. past, *broken.*
Ronger, v. a. *to gnaw.*
Roseau, s. m. *reed.*
Rossignol, s. m. *nightingale.*
Rouge, *red.* — Rougeur, *blushes.*
Rougir, v. n. *to blush.*
Rouler, v. *to roll.*
Route, s. f. *way, journey, road.*
se Rouvrait, imp. *opened again.*
Royaume, s. m. *kingdom.*
Rubis, s. m. pl. *rubies.*
Rude, adj. *rough; violent; fierce.*
Rudement, adv. *violently.*
Rue, s. f. *street.*
Ruelles, s. f. pl. *ladies' assemblies.*
se Ruèrent sur, *rushed upon.*
Ruiner, v. a. *to ruin, to destroy.*
Ruisseau, s. m. *stream, brook.*
Rumeur, s. f. *uproar, clamour.*
Rustre, s. m. *clown, rustic.*

Sa, adj. poss. f. *his, her, its.*
Sable, s. m. *sand.*
Sabot, s. m. *wooden shoe; hoof.*
Sac, s. m. *bag.*
Sachant, part. pres. *knowing.*
Sagacité, s. f. *sagacity.*
Sage, *wise; good; sage; philosopher.*
Sagesse, s. f. *wisdom.*
Sain, adj. *wholesome; sound.*
Saint, adj. *holy.*
Sais, pres. of savoir, *to know.*
Saisi, part. *caught hold; seized.*
Saisir, v. a. *to seize; to take.*
Saison, s. f. *season.*
Sait, pres. of savoir, *to know.*
Salaire, s. m. *reward.*
Salamine, *Salamis.*
Salière, s. f. *saltcellar.*
Salle, s. f. *hall; room.*
Salon, s. m. *drawing-room.*
Saluant, p. pres. *bowing to.*
Saluer, v. *to make a bow.*
Salut, s. m. *bow.*
Sanctuaire, s. m. *sanctuary, study.*
Sang, *blood.* — Sang-froid, *coolness.*
Sanglante, adj. f. *bloody.*
Sans, prep. *without.*
Santé, s. f. *health.*
Sarrau, s. m. *frock.*
Satellites, s. m. *satellites, guards.*
Satisfaire, v. *to satisfy; gratify.*
Sauf, adj. *safe.*
Saura, fut. *will*, or *shall know.*
ne Saurais, *cannot.* — Saurait, *can.*
Saurez, fut. of savoir, *to know.*
Sauter, v. *to leap, to jump.*
Sauva, pret. *escaped, ran away.*
Sauvage, adj. and s. *savage; wild.*
me Sauvai, pret. *made my escape.*
Sauvé, e, *escaped, ran away; saved.*
Sauver, v. *to run away; to save.*
Sauverons, fut. *shall escape.*
Savais, savait, imp. *knew.*
Savane, s. f. *savanna.*
Savant, *learned; scholar.*
Savoir, v. a. *to know.*
——, s. m. *knowledge, learning.*
Savoir-vivre, s. m. *breeding.*
Savonnerie, s. f. *soap manufactory.*

Savourait, imp. *savoured.*
Sculpter, v. a. *to carve.*
Sculpteur, s. m. *sculptor.*
Sculpture, s. f. *carved work.*
Se, s', pron. pers. *himself, herself, itself, oneself, themselves.*
Seau, s. m. *bucket, pail.*
Sec, sèche, adj. *thin; dry.*
Secoué, part. *shaken, tossed.*
Secourir, v. a. *to assist.*
Secours, s. m. *help.*
Secousse, s. f. *shake, jolt.*
Secrétaire, s. m. *secretary.*
Secrétariat, s. m. *secretary's office.*
Secrètement, adv. *secretly.*
Seigneur, s. m. *lord.*
Seigneurie, s. f. *worship.*
Seize, *sixteen.* – Seizième, *sixteenth.*
Séjour, s. m. *sojourn, stay.*
Selon, prep. *according to.*
Semaine, s. f. *week.*
Semblable, adj. *like.*
Semblant, s. m. *pretence, show.*
Sembler, v. *to seem, to appear.*
Sème, pres. ind. *sows.*
Sens, s. m. *direction.*
Sentier, s. m. *path.*
Sentiment, s. m. *feeling, sense.*
Sentinelle, s. f. *sentry.*
Sentir, v. a. *to feel; to be sensible of.*
Séparer, v. a. *to separate; to divide.*
Sept, num. adj. *seven.*
Septentrional, e, adj. *northern.*
Sequin, *zechin.* (A gold coin worth 9s.
Sergent, s. m. *sergeant.*
Serment, s. m. *oath.*
Serre, s. f. *talon.*
—— encore, (p. 96), *draw still closer.*
Serré, part. *crept.*
Serrer, v. a. *to press.*
Sert, *use is it; use; serves.*
se **Servaient**, imp. *used.*
Servi, part. *served; served up.*
Service, s. m. *course.*
Serviettes, s. f. pl. *napkins.*
Servir, *to serve; help to; use.*
Servit, pret. *served; made use of.*
Ses, adj. poss. pl. *his, her, its.*
Seul, e, *alone; sole; only; single.*
Seulement, adv. *even; only.*

Si, conj. & adv. *if; so.*
Sibérie, s. f. *Siberia.*
Siècle, s. m. *century.*
Sien, sienne, *his, hers, its.* Les siens, *his people.*
Sifflement, s. m. *hissing.*
Signe, s. m. *signal; sign.*
Silencieux, se, adj. *silent.*
Simple, s. m. *medicinal plant.*
——, adj. *simple; plain; single.*
Singe, s. m. *ape, monkey.*
Singulier, e, adj. *singular, peculiar.*
Situé, e, *situated, situate.*
Société, s. f. *society, company.*
Sœur, s. f. *sister.*—Soie, s. f. *silk.*
Soient, subj. pres. of être, *to be.*
Soigner, v. a. *to tend; to nurse.*
Soin, s. m. *care.*
Soir, s. m. *evening, night.*
Soirée, s. f. *evening.*
Soit, *is, be, may be; be it so; whether; either.*
Soixantaine, *about sixty.*
Soixante, num. adj. *sixty.*
Soixante-cinq, num. adj. *sixty-five.*
Sol, s. m. *soil.*—Soldat, s.m. *soldier.*
Soleil, s. m. *sun.*
Solennité, s. f. *solemnity.*
Solide, adj. *solid.*
Solitaire, *hermit, anchoret; solitary.*
Sombre, adj. *melancholy, dull.*
Somme, s. f. *sum.*
Sommelier, s. m. *butler.*
Sommes, pres. of être, *are.*
Sommet, s. m. *summit, top.*
Son, adj. poss. *his, her, its.*
——, s. m. *sound; ringing.*
Songe, s. m. *dream.*
Songer, *to think, consider, reflect.*
Sonnaient, imp. *were ringing.*
Sonner, v. *to sound; to ring.*
Sont, pres. of être, *are.*
Sorcier, s. m. *sorcerer.*
Sort, s. m. *fate.*
——, from sortir, *proceed; brings out.*
Sortaient, imp. *were starting.*
Sortait, *came*, or *was coming out.*
Sorte, s. f. *sort, kind; species.*—De sorte que, en sorte que, *so that.*
Sorti, part. *gone out; issued.*
Sortir, v. n. *to go, come*, or *get*
Sou, s. m. *a penny.*

se Soucier, v. *to care for.*
Soucieux, adj. *careful.*
Soudain, adv. *on a sudden.*
Souffert, e, part. *suffered, endured.*
Souffler, v. n. *to pant.*
Souffrance, s. f. *torture.*
Souffre, pres. *labour under; suffer.*
Souhait, s. m. *wish.*—A souhait, *to my heart's desire.*
Souhaiter, v. a. *to wish, to desire.*
Soulager, v. a. *to relieve, comfort.*
Soumettre, v. a. *to submit; yield.*
Soupçon, s. m. *suspicion.*
Soupe, s. f. *soup.*
Souper, s. *supper;* v. *to sup.*
Soupir, *a sigh.* Soupirant, *sighing.*
Source, s. f. *source, spring.*
Sourde, adj. *dark; deaf.*
Sourire, s. *a smile;* v. *to smile.*
Souris, s. f. *a mouse.*
Sous, prep. *under.*
Soutenir, v. a. *to sustain, maintain.*
Souteuu, e, part. *supported.*
Souterrain, adj. *subterraneous.*
Souvenez-vous, imper. *remember.*
Souvenir, *memory, remembrance.*
se ———, v. r. *to remember.*
Souvent, adv. *often; frequently.*
Souverain, s. m. & adj. *sovereign.*
Souviens de (je me), *I remember.*
Soyez, from être, *may be; be.*
Spécifique, s. m. *specific, remedy.*
Spectacle, s. m. *sight; scene.*
Spéculateur, s. m. *speculator.*
Spéculer, v. n. *to speculate.*
Spirituel, adj. *ingenious.*
Spiritueuse, adj. *spirituous.*
Statut, s. m. *statute, law.*
Stérile, adj. *barren.*
Stilet, s. m. *a style, a pointed iron.*
Stipula, pret. *stipulated.*
Su, part. of savoir, *known.*
Subir, v. a. *to suffer.*
Subit, *undergoes; passes through.*
Subitement, adv. *suddenly.*
Subjuguèrent, pret. *subdued.*
Subsiste, pres. *subsists, stands, is.*
Subtil, adj. *subtle, keen.*
Successive, adj. *successive, one after another.*
Successivement, adv. *repeatedly, successively.*
Succomber, v. n. *to be overcome.*
Sucré, e, adj. *sweet.*
Sud, s. m. *south.*
Suède, s. f. *Sweden.*
Sueur, s. f. *perspiration.*
Suffisance, s. f. *conceit.*
Suffise, suffit, from suffire, *to suffice.*
je Suis, *I am; I follow.*
Suit, pres. of suivre, *to follow.*
Suite, s. f. *course; sequel; train.*
——— (Dans la), *afterwards.*
——— (Tout de), *immediately.*
Suivant, e, adj. *following; next.*
———, prep. *according to.*
Suivi, part. *followed.*
Suivre, v. a. *to follow.*
Sujet, *subject; cause; reason.*
Supercherie, s. f. *trick.*
Supérieur, *superior; upper.*
Suppléer, v. *to supply.*
Supplia, pret. *beseeched.*
Suppliant, s. m. *petitioner.*
Supplice, s. m. *agony.*
Supplier, v. a. *to entreat.*
Supportai, pret. *bore.*
Supporter, v. *to support; to brook.*
Sur, prep. *upon, on, over.*—Sur-le-champ, *immediately.*
Sûr, adj. *sure.*
Sûreté, s. f. *security.*
Surnommé, part. *surnamed.*
Surnuméraire, adj. *supernumerary.*
Surpasser, v. a. *to surpass, excel.*
Surprenant, e, adj. *surprising.*
Surprendre, v. a. *to overreach.*
Surprirent, pret. *surprised.*
Surpris, part. *surprised; astonished; overtaken.*
Surtout, adv. *especially, above all.*
Survenu, part. *come upon.*
en Sus, *into the bargain.*
Suspendre, v. a. *to suspend.*
Sût, from savoir, *knew.*
Syllabe, s. f. *syllable.*

Ta, adj. poss. f. *thy.*
Tabatière, s. f. *snuff box.*
Tableau, s. m. *picture; painting.*

Tache, s. f. *stain.*—Tâche, s. f. *task.*
Tâcher, v. n. *to endeavour.*
Taciturne, adj. *silent, reserved.*
Taille, s. f. *figure; stature.*
Talents, *talents, acquirements.*
Tambour, s. m. *drum.*
Tamise, s. f. *Thames.*
Tandis que, conj. *while, whilst.*
Tant, *so much, so many.* Tant que, *as long as.*
Tantôt, adv. *sometimes; by and by.*
Tapis, s. m. *carpet.*
Tard, adv. *late.*
ne Tarda pas, *was not long.*
Tas, s. m. *heap, multitude.*
à Tâtons, adv. *groping.*
Taureau, s. m. *bull.*
Te, t', pron. *thou, thee, thyself.*
Teint, s. m. *complexion.*
Tel, telle, *such.*
Tellement, adv. *so much, so.*
Témoigner, v. *to express.*
Témoin, s. m. *witness.*
Tempête, s. f. *tempest, storm.*
Temps, s. m. *time.*
Tenait, *held.* — Tenant, *holding.*
Tendant, p. pres. *holding out.*
Tendit, pret. *held out.*
Tendre, adj. *affectionate.*
Tendrement, adv. *tenderly.*
Tendu, e, part. *stretched.*
Ténèbres, s. f. pl. *darkness; the dark.*
Tenez, imper. of tenir, *hold.*
Tenir, v. a. *to keep; to hold.*
—— (à quoi m'en), *what to think.*
Tentative, s. f. *attempt, trial.*
Tenter, v. a. *to try.*
Termes, s. m. *terms, words.*
se Termina, pret. *ended.*
Terminé, e, part. *ended, settled.*
Terminent, pres. *terminate, end.*
Terni, part. *tarnished.*
Terrain, s. m. *ground; soil.*
Terrassé, part. *overthrown.*
Terre, s. f. *earth, land, ground; estate.*
Territoire, s. m. *territory.*
Testament, s. m. *will.*
Tête, s. f. *head.*
Théophraste, *Theophrastus.* — (A Greek writer, B. C. 288.)
Théorie, s. f. *theory.*
Tiennent, pres. of tenir, *hold, keep.*
Tiens, imper. of tenir, *hold.*
Tient, pres. of tenir, *to keep.*
Tige, s. f. *trunk.*
Tigres, s. m. pl. *tigers.*
Timide, adj. *bashful; timid.*
Timidité, s. f. *timidity.*
Tint, pret. *kept; stopped.*
—— ce discours, *spoke thus.*
Tintement, s. m. *tingling.*
Tirai, pret. of tirer, *pulled.*
Tiré, e, part. *taken out; shot.*
Tirer, v. a. *to get; to draw; to pull; take out.*
Tirèrent, pret. *drew, pulled.*
Tiroir, s. m. *drawer.*
Titre, s. m. *title.*
Toile, s. f. *cloth; linen-cloth; canvas.*
Toiles d'araignée, *cobwebs.*
Toise, s. f. *fathom.*
Tombe, s. f. *coffin, tomb.*
Tombeau, s. m. *tomb; grave; monument.*
Tomber, v. n. *to fall.*
Ton, s. m. *manners.* — Du meilleur ton, *well-bred.*
Tonneau, s. m. *tun; cask.*
Tort, s. m. *wrong; injury.*
Tôt, adv. *soon, early.*
Toucher, v. a. *to touch.*
Touffe, s. f. *tuft.*
Toujours, adv. *always.*
Tour, s. m. *turn;* s. f. *tower.*
—— à tour, *successively.*
—— (Double), *double lock.*
Tourmenter, v. a. *to torment, tease.*
Tournée, s. f. *tour.*
Tourner, v. a. *to turn.*
Tout, (pl. tous), *all; every; everything.*
Tout; tout-à-fait; adv. *quite.*
Tout à l'heure, *immediately.*
Toutefois, adv. *however.*
Tracer, v. a. *to give; trace; sketch.*
Traces, s. f. *footsteps; traces.*
Traduire, v. a. *to translate.*
me Traînai, pret. *crawled; crept.*
Traîne, *brings in its train.*
Trait, s. m. *passage; act.*
Traite de, *calls.*
Traité, s. m. *treaty.*

Traitement, s. m. *treatment, usage.*
Traiter, v. a. *to treat; use.*
Tranche, s. f. *slice.*
Tranquille, adj. *tranquil, quiet, peaceful.*
Tranquillement, adv. *quietly.*
Tranquillisa, pret. *tranquillized.*
Transpiration, s. f. *perspiration.*
se Transporta, pret. *repaired.*
Transporté, e, part. *transported; introduced.*
Transporter, v. a. *to convey; carry.*
Travail, s. m. *work, labour.*
Travaillais, *was working; wrought.*
Travaillé, part. *wrought, worked.*
Travailler, v. n. *to work, to labour.*
Travaux, (pl. of travail), *labours, works.*
à Travers, adv. *through.*
Traversée, s. f. *passage.*
Traverser, v. a. *to cross; traverse.*
Trembla, pret. *trembled, shook.*
Tremblais, tremblait, imp. *trembled.*
Tremblement, s. m. *trembling.*
Trente, num. adj. *thirty.*
Très, adv. *very.*
Trésor, s. m. *treasure.*
Tressaillis, pret. *started, leaped for.*
Tribulation, s. f. *distress.*
Tribut, s. m. *tribute.*
Triste, adj. *sad, sorrowful.*
Tristement, adv. *sorrowfully.*
Trois, *three.* Troisième, *third.*
Tromper, v. a. *to deceive.*
se ——, *to be mistaken.*
Trop, adv. *too, too much.*
Tropique, s. m. *tropic.*
Trou, s. m. *hole.*
Troublé, e, *troubled; interrupted.*
Troubler, v. a. *to trouble; turn; disturb.*
Troupeau, s. m. *herd.*
Trouva, pret. *found; was.*
se Trouvaient, *stood; found.*
Trouvais, trouvait, *found; was.*
Trouvant, *finding; thinking; being.*
Trouve, pres. *finds; is.*
Trouver, v. a. *to find; to be,*
——— mauvais, *to take amiss.*
se Trouvera, *shall be found.*
Truffe, s. f. *truffle.* (A kind of subterraneous mushroom.)
Tu, pron. pers. *thou.*
Tuer, v. a. *to kill.*
Tuïons, imp. of tuer, *to kill.*
Tulipe, s. f. *tulip.*
Tulipomanie, s. f. *tulipomania.*
Turc, *Turk, Turkish.*
Tutoyant, *thouing and theeing.*
Typographique, adj. *typographic.*

Un, une, *a, an, one.*
Uniforme, s. m. *uniform.*
Unique, adj. *matchless.*
Unir, v. a. *to unite.*
Université, s. f. *university.*
Usage, *use.*—Usité, e, *used.*
Utile, adj. *useful, profitable.*
Utilité, s. f. *utility, use.*

Va, pres. of aller, *to go.*
Va-t'en, *begone.*
Vache, s. f. *cow.*
Vagabond, adj. *wandering.*
Vague, s. f. *wave.*
Vaguement, adv. *vaguely.*
Vaincre, v. a. *to vanquish, conquer, overcome.*
Vaincu, part. *conquered.*
Vainement, adv. *in vain.*
Vainqueur, s. m. *conqueror.*
Vais, pres. *go,* or *am going.*
Vaisseau, s. m. *vessel, ship.*—Vaisseau de guerre, *a man of war.*
Vaisselle en terre cuite, *earthen vases.*
Valais (tout ce que je), *my worth.*
Valait, imp. of valoir, *was worth.*
——— mieux, *was best.*
Valeur, s. f. *value; worth; valour.*
Vallée, s. f. *valley.*
Valoir, v. a. *to be worth.*
Vanité, s. f. *vanity.*
Vannerie, s. f. *basket-trade.*
se Vante, pres. ind. *boasts.*
se Vanter, v. r. *to boast.*
Vapeur, s. f. *vapour, steam.*
Vaquait, imp. *was vacant.*
Vaquer, v. n. *to attend.*
Varie, pres. of varier, *varies.*
Vase, s. m. *vessel.*
Vaste, adj. *large; vast.*
Vaudront, fut. *will be worth.*
Vaut, pres. of valoir, *is worth.*
—— bien, *is at least equal.*

Vautour, s. m. *vulture.*
Veau, s. m. *veal.*
Vécus, vécut, vécurent, *lived.*
Veille, pres. of veiller, *watches.*
——, s. f. *the day before.*
Veillera, fut. *will watch.*
Venaient, imp. *came, were coming.*
———— de, *had just.*
Venais, *came.* Venais de, *had just.*
Vendant, *selling.*—Vendîmes, *sold.*
Vendre, *to sell.* — Vendu, *sold.*
Veneur, s. m. *huntsman.*
Venir, v. n. *to come.*
Vent, s. m. *wind.*
Vente, s. f. *sale.*
Venu, e, part. of venir, *come.*
Ver, s. m. *worm.*
Verdoyant, adj. *verdant, green.*
Véritablement, adv. *truly.*
Vérité, s. f. *truth.*
Vernis, s. m. *varnish.*
Verra, verrai, fut. *will, shall see.*
Verraient, cond. *would see.*
Verre, *glass.*—Verrerie, *glass-ware.*
Vers, prep. *towards.*
Versant, part. pres. *shedding.*
Vert, e, adj. *green.*
Vertige, s. m. *mania.*
Vertu, s. f. *virtue.*
Vêtement, s. m. *clothing.*
Vêtu, e, part. *clothed, dressed.*
Veulent, pres. of vouloir, *wish, will.*
Veut, pres. of vouloir, *wishes.*
—— on, *is it desired.*
—— (en), *has a spite.*
Veuve, s. f. *widow.*
Veux, pres. of vouloir, *wish, will.*
Viande, s. f. *meat.*
Victime, s. f. *sufferer.*
Victoire, s. f. *victory.*
Vide, adj. *empty;* s. m. *emptiness.*
se Viderait, *should be decided.*
Vie, s. f. *life.*
Vieillard, s. m. *old man.*
Vieille, adj. f. sing. *old.*
Vieillesse, s. f. *old age.*
Vieillit, pres. ind. *is growing old.*
Viendra, fut. *shall,* or *will come.*
Viendraient à bout de, *could accomplish.*
Vienne, *Vienna.* Capital of Austria.
Viennent, pres. of venir, *come.*
Viens, *come.*—Viens de, *have just.*
Vieux, adj. *old.*
Vif, vive, adj. *alive; lively.*
Vignoble, s. m. *vineyard.*
Vigoureusement, adv. *vigorously.*
Vigoureux, adj. *vigorous.*
Vigueur, s. f. *vigour, force.*
Vil, *vile.*—Vilain, *ugly.*
Ville, s. f. *town, city.*
Vin, s. m. *wine.*
Vingt, num. adj. *twenty.*
Vingtaine, s. f. *score, twenty.*
Vingt-cinq, num. adj. *twenty-five.*
Vingt-quatre, num. adj. *twenty-four.*
Vînmes, vinrent, pret. *came.*
Vint, vînt, from venir, *to come.*
Virent, vis, pret. *saw.*
Vis-à-vis, prep. *opposite.*
Visage, s. m. *face.*
Visiblement, adv. *visibly.*
Visir, s. m. *vizier.*—Le grand-visir, *the prime minister.*
Visiter, v. a. *to visit.*
Vissent, imp. subj. of voir, *to see.*
Vit, pret. of voir, *saw.*
——, pres. of vivre, *lives.*
Vite, adv. *quickly.*
Vivacité, s. f. *vivacity, liveliness.*
Vivait, imp. of vivre, *lived.*
Vivant, e, adj. *living.*
Vive à jamais! *For ever!* (See remarks on this expression in De Fivas' Grammar, p. 165.)
Vivement, adv. *deeply; briskly.*
Vivre, v. n. *to live.*
Vœux, s. m. pl. *wishes.*
Vogue, s. f. *vogue, repute.*
————, pres. of voguer, *floats.*
Voici, prep. *here is,* or *are.*
Voie, s. f. *way, means.*
Voient, pres. of voir, *see.*
Voilà, prep. *behold; see; that is.*
Voiles, s. f. pl. *sails.*
Voir, v. a. *to see.*
Voisin, e, *neighbour; neighbouring.*
Voisinage, s. m. *neighbourhood.*
Voiture, s. f. *coach; carriage*
Voix, s. f. *voice.*

Vol, s. m. *flight; theft.*
Volaille, s. f. *fowl.*
Volant, part. pres. *flying.*
Voler, v. *to fly; to steal.*
Voleur, s. m. *thief.*
Volonté, s. f. *will.*
Volontiers, adv. *willingly.*
Voltiger, v. n. *to flutter.*
Volume, s. m. *volume, size.*
Voluptueusement, adv. *voluptuously*
Vont, pres. of aller, *go.*
Vos, votre, *your.*—Vôtre, *yours.*
Voudrais, cond. *would,* or *should like.*
Voudrez, *you like.*
Voudriez, cond. *would like; would.*
Voulant, p. pres. *wishing, willing.*
Vouloir, v. a. *to be willing; to wish.*
Voulu, part. *wished, been willing.*
Voulumes, pret. *wished, desired.*
Voulurent, pret. *wished; wanted.*
Voulut, *wished; wanted; would.*
Vous, pron. pers. *you.*
Voyage, *voyage, travel, journey.*
Voyageaient, imp. *were travelling.*
Voyager, v. n. *to travel.*
Voyageur, se, *traveller; travelling.*
Voyais, voyait, voyaient, *saw.*
Voyant, p. pres. of voir, *seeing.*
Voyons, imper. *let us see.*
Vrai, vraie, adj. *true.*
Vraiment, adv. *verily; truly.*
Vu, vue, part. of voir, *seen.*
Vue, s. f. *sight; view.*
Vulgaire, s. m. *vulgar.*

Y, adv. *there, thither;* pron. rel. *it, to it, to him, to her, to them, in it, therein.*
Yeux, s. m. (pl. of œil.), *eyes.*
Young (Dr. Ed.), a celebrated poet and divine, author of "Night-Thoughts," &c.; died in 1765.

Zéro, s. m. *cypher.*

FINIS.

PRINTED AT THE UNIVERSITY PRESS, EDINBURGH.



